

**L'ÉVANGILE
DE SAINT-LUC**

Rudolf Steiner

TRIADES

RUDOLF STEINER
L'ÉVANGILE
DE
SAINT-LUC

Cycle de dix Conférences
faites à Bâle
du 15 au 24 Septembre 1909

3^e Edition



TRIADES
4, rue Grande-Chaumière
PARIS

Numéro de la GA : 114

Titre allemand : Das Lukas-Evangelium

Toutes les indications bibliographiques qui figurent au bas des pages du présent volume se rapportent aux premières éditions aujourd'hui en partie épuisées. Pour la réédition, consulter la bibliographie page 197.

Traduction autorisée

Traduit de l'Allemand par H. WADDINGTON

Tous droits d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 2-852-18-038 7

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

« L'Évangile de Saint-Luc » s'adresse aux lecteurs des deux précédents Cycles consacrés à « L'Évangile de Saint-Jean » et « L'Évangile de Saint-Jean dans ses rapports avec celui de Saint-Luc ». Rudolf Steiner, qui allait fonder la Société anthroposophique, fit encore ce Cours au sein de la Société théosophique où il enseignait. Il s'attachait à faire pénétrer dans ces milieux à tendance orientaliste le courant de l'ésotérisme chrétien, au moyen de livres tels que « Mystère chrétien, mystères antiques », et surtout des Cycles de conférences qu'il faisait devant un public restreint et préparé. La lecture de ces conférences est aujourd'hui ouverte au public. Elle n'en sous-entend pas moins chez le lecteur une préparation égale à celle que possédaient les auditeurs immédiats de Rudolf Steiner.

Il est particulièrement nécessaire de faire cette remarque au seuil de « L'Évangile de Saint-Luc », qui fait appel à des notions anthroposophiques approfondies. Ces pages n'étaient pas primitivement destinées à la publication, ainsi que l'explique Rudolf Steiner lui-même dans les lignes suivantes, indispensables à rappeler au début des conférences qu'on va lire :

« Il reste de mon activité anthroposophique deux sortes d'œuvres : les livres publiés, et en outre un grand nombre de Cours qui ne furent d'abord que dactylographiés et réservés aux membres de la Société théosophique (plus tard anthroposophique). Ils consistaient en sténographies plus ou moins bonnes que le manque de temps m'avait empêché de revoir. J'aurais de beaucoup préféré que l'enseignement oral garde cette forme parlée. Mais les membres de la Société désiraient une copie de ces Cycles. Et c'est ainsi que la chose naquit. Si j'avais eu le temps de revoir ces textes, il n'y aurait eu au fond aucune raison pour les limiter seulement aux membres. Cette restriction est d'ailleurs supprimée.

« Si l'on veut bien se rendre compte des luttes intérieures et du travail qui a dû être accompli pour faire sa place à l'Anthroposophie au sein de la conscience contemporaine, c'est en lisant les livres publics qu'on y parviendra. C'est là qu'elle est exposée en face des doctrines actuelles ; c'est là que sont posées les bases, si imparfaites soient-elles, de l'édifice de l'Anthroposophie, telles que j'ai pu y atteindre par le « regard intérieur ».

« Mais à côté de cette nécessité d'édifier ainsi l'Anthroposophie et de rendre scrupuleusement un enseignement dicté par le monde spirituel au sein de notre civilisation moderne, un autre devoir m'incombait : celui de répondre aux aspirations intérieures et à l'avidité que ressentaient les membres à l'égard de l'esprit.

« Or, leur désir le plus intense était de recevoir les lumières que pouvait procurer l'Anthroposophie au sujet des Évangiles et de la Bible. On me demandait de faire des cours sur les grandes révélations données à l'humanité.

« Ainsi naquirent ces conférences intimes, auxquelles quelque chose d'autre vint s'ajouter. Seuls, des membres y prenaient part. Ils étaient déjà familiarisés avec les grandes données de l'Anthroposophie. On s'adressait donc à un auditoire averti, et on pouvait lui parler d'une toute autre manière que dans des ouvrages destinés au public.

« Dans ces cercles intimes, j'ai pu ainsi divulguer certaines révélations que j'aurais dû présenter sous une toute autre forme s'il m'avait fallu les destiner au public ».

Le lecteur qui aborderait donc aujourd'hui l'œuvre de Rudolf Steiner occasionnellement, par le présent « Évangile de Saint-Luc », doit savoir qu'il pourra trouver lui-même dans d'autres ouvrages du même maître la réponse aux questions que soulèverait cette lecture. L'Évangile de Saint-Luc l'introduit d'un seul coup au cœur d'une christologie de l'avenir. Pour l'acquérir, il ne doit ménager ni son temps, ni sa peine, car elle est le centre et le joyau d'une nouvelle conception du monde devenue nécessaire. À mesure qu'il avancera, il recevra d'elle en retour les forces du renouvellement intérieur.

S. Rihouët-Coroze.

CHAPITRE I

Initiés et clairvoyants. – Différents aspects de l'initiation.

QUAND nous étions réunis ici, il y a quelque temps, nous avons considéré les courants les plus profonds du christianisme du point de vue de l'Évangile de Saint-Jean {1}. Les prodigieuses images et les grandes idées dont on peut s'enrichir, lorsqu'on approfondit cet Évangile, ont passé devant nos yeux. Et nous avons fait remarquer alors à quel point les profondeurs du christianisme se dévoilent lorsqu'on l'étudie dans ce document.

Cependant, parmi les auditeurs de ces conférences, il y en a peut-être qui se demandent aujourd'hui : est-il donc possible que les données de l'Évangile de Saint-Jean — qu'à certains égards il faut reconnaître comme étant les plus profondes — puissent être élargies et approfondies encore par l'étude d'autres documents chrétiens, des Évangiles de St-Luc, de St-Matthieu et de St-Marc ? Ceux qui aiment ce qu'on pourrait appeler la facilité théorique se demanderont s'il est bien nécessaire d'étudier encore le christianisme dans les autres Évangiles, notamment dans celui de St-Luc qu'à première vue on pourrait croire moins profond que les autres, puisque la grande profondeur des vérités chrétiennes nous a été révélée par l'Évangile de St-Jean.

Celui qui poserait une pareille question et qui croirait ainsi avoir dit quelque chose d'important se tromperait du tout au tout. Non seulement le christianisme peut être éclairé des points de vue les plus variés, mais, — et nous allons en apporter la preuve — bien que l'Évangile de St-Jean soit d'une profondeur insondable, on peut apprendre de celui de St-Luc, par exemple, des choses qu'on ne peut trouver ailleurs. Les profondes idées contenues dans l'Évangile de St-Jean ne sont pas tout le christianisme et nous allons maintenant le considérer d'un autre point de vue en mettant l'Évangile de St-Luc au centre de nos entretiens.

Pour comprendre comment l'étude de l'Évangile de St-Luc peut compléter celle de l'Évangile de St-Jean, il faut se rendre compte de ce qui suit. Nous allons partir d'un fait qui ressort de chaque page de l'Évangile de St-Jean : des documents tels que les Évangiles sont considérés par l'anthroposophie comme ayant été composés par des initiés et des clairvoyants qui ont eu accès aux profondeurs, à l'essence même des êtres et de la vie. En général, lorsqu'on parle d'initiés et de clairvoyants, ces deux expressions peuvent être employées comme ayant un sens équivalent.

Mais quand on veut pénétrer, par l'observation anthroposophique, jusqu'aux couches plus profondes de la vie spirituelle, il faut faire la distinction entre ces deux catégories de personnes qui ont trouvé le chemin du monde suprasensible. Sous certains rapports, il y a une différence entre un initié et un clairvoyant, bien que rien n'empêche un initié d'être en même temps un clairvoyant et un

clairvoyant d'être également un initié jusqu'à un certain degré. Si vous voulez avoir des précisions sur la différence qu'il y a entre ces deux catégories d'hommes, il faut vous reporter aux explications données dans « L'initiation » {2}.

Rappelez-vous qu'il y a trois degrés qui conduisent au-delà de l'idée qu'on se fait habituellement de l'univers. La première des formes de connaissance qui soit accessible à l'être humain, c'est celle qui lui est donnée par ses sens ; par la compréhension et le raisonnement, il assimile ensuite ce qu'il a vu. Au-delà se trouvent ces trois degrés de connaissance de l'univers : le premier, celui de l'Imagination, le second, celui de l'Inspiration et le troisième, celui de l'Intuition, en employant le mot « intuition » dans le sens que lui donne la science spirituelle.

Qu'est-ce qui possède la connaissance imaginative ? C'est celui dont les yeux de l'esprit voient sous forme d'images ce qui est derrière le monde des sens ; ces puissantes images cosmiques ne sont en rien comparables à ce qu'on appelle images dans la vie ordinaire. Outre que pour les tableaux de la connaissance imaginative, la loi des trois dimensions n'existe pas, les visions imaginatives ont d'autres particularités qui ne peuvent être comparées à rien dans le monde des sens. Nous pouvons nous faire de ce monde imaginaire l'idée suivante : représentons-nous une plante dont nous séparons tout ce qui est couleur en elle, de telle façon que sa forme colorée flotte librement dans l'air. Pour nous, cette forme colorée serait sans vie.

Mais pour le clairvoyant, ce n'est pas une chose inanimée, car lorsqu'il extrait ainsi des objets ce qu'ils contiennent comme couleur, il voit, grâce à la préparation qu'il a subie, cette image de couleur s'animer par l'esprit, exactement comme dans le monde des sens, la plante est animée par la matière ; il a alors devant lui, non pas une image de couleur morte, mais une lumière libre, colorée, rayonnante, intérieurement vivante. Chaque couleur devient l'expression d'un être spirituel qui n'est pas perceptible dans le monde des sens ; pour le clairvoyant, les couleurs de la plante matérielle commencent à devenir l'expression d'êtres spirituels.

Imaginez-vous un monde rempli d'êtres de couleurs diaprées, variées, se mouvant et se transformant sans cesse ; mais ne bornez pas votre regard à la couleur comme au seul reflet d'un tableau ; imaginez tout cela comme étant l'expression d'êtres spirituels, de façon à pouvoir vous dire : derrière l'image verte qui se présente à mes yeux se trouve un être intelligent, compréhensif, ou bien, si l'image est rouge clair, représentez-vous qu'elle est l'expression d'un être passionné. Pensez à une mer de couleurs s'interpénétrant. Je pourrais tout aussi bien dire une mer de sons, d'odeurs, de goûts, de sensations qui se mêlent intimement, car tout cela est l'expression d'êtres spirituels, invisibles. Ce monde imaginaire n'a rien de commun avec ce qu'on appelle ordinairement une chose « imaginaire », une illusion ; c'est un monde réel. C'est une autre forme de vision que celle qui vaut pour le monde des sens.

Dans ce monde imaginaire se présente aux regards de l'homme tout ce qui se trouve derrière le monde des sens, tout ce que ses sens physiques ne perçoivent

pas : le corps éthérique, le corps astral par exemple. Un clairvoyant qui apprend à voir le monde à l'aide de la connaissance imaginative apprend en même temps à connaître les entités supérieures par leur côté extérieur, de même que dans le monde des sens, vous connaissez par leur apparence leur côté sensible, ceux qui passent près de vous dans la rue. Vous apprenez à les mieux connaître si vous avez l'occasion de causer avec eux. Par ce qu'ils disent, ils vous font une tout autre impression que celle que vous gardez d'une rencontre fugitive. Par exemple : vous ne pouvez en général distinguer sur le visage des passants qui vous croisent si leur âme est pleine de douleur ou de joie, s'ils sont heureux ou malheureux.

Mais tout cela vous pouvez l'apprendre en parlant avec eux. Dans le premier cas, vous ne connaissez de la personne que son aspect extérieur ; dans le second, elle se dévoile elle-même à vos yeux. Il en est de même des êtres du monde suprasensible que le clairvoyant apprend à connaître par la connaissance imaginative ; il n'en voit encore pour ainsi dire que le côté extérieur et cependant spirituel. Mais quand il s'élève de la connaissance imaginative à l'Inspiration, il les entend s'exprimer et entre alors vraiment en contact avec eux. Ils lui communiquent d'eux-mêmes qui et ce qu'ils sont. L'Inspiration est donc un degré plus élevé de la connaissance que l'Imagination et on apprend davantage sur les entités du monde spirituel en s'élevant de celle-ci à celle-là.

Le degré supérieur est celui de l'Intuition. Mais il ne faut pas prendre ce mot dans son sens usuel où l'on appelle intuition la moindre idée vague qui vous vient à l'esprit. Il faut prendre la notion d'Intuition dans son véritable sens, son sens spirituel. L'Intuition est alors le mode de connaissance par lequel on peut, non seulement entendre par l'esprit ce que les Entités supérieures nous communiquent d'elles-mêmes, mais aussi s'identifier à elles, pénétrer jusque dans leur essence. C'est là un degré élevé de la connaissance spirituelle. Il exige que l'homme ait d'abord développé en lui l'amour au point de ne plus faire la moindre distinction entre lui et les êtres de son entourage spirituel en qui il a pour ainsi dire déversé son être pour ne plus faire qu'un avec eux ; il est en eux. Ceci n'est possible que dans un univers spirituel divin ; c'est pourquoi le terme d'Intuition, c'est-à-dire « être en Dieu » est tout à fait juste. Les trois degrés de la connaissance du monde suprasensible sont donc : l'Imagination, l'Inspiration et l'Intuition.

Il se peut, naturellement qu'on puisse parcourir ces trois étapes de la connaissance suprasensible, mais il se peut aussi que, pendant une incarnation, une personne ne parvienne par exemple que jusqu'au degré de l'Imagination, les domaines de l'Inspiration et de l'Intuition lui restant fermés. Dans ce cas, l'homme en question est un « clairvoyant ». De nos jours, il n'est pas usuel d'arriver aux degrés supérieurs de la connaissance spirituelle sans avoir d'abord parcouru le degré de l'Imagination ; dans les conditions actuelles, il est presque impossible que quelqu'un « saute » en quelque sorte le degré de l'Imagination pour être conduit directement à l'Inspiration et à l'Intuition. Mais ce qui ne serait pas le bon chemin aujourd'hui a pu l'être et l'a été à d'autres époques.

Il y a eu des périodes au cours de l'évolution humaine pendant lesquelles l'Imagination d'une part, l'Inspiration et l'Intuition d'autre part, étaient pour ainsi dire réparties entre différents individus. Il y avait par exemple des centres de Mystères où certains avaient la vue spirituelle assez développée pour être clairvoyants dans le domaine de l'Imagination ; le monde symbolique des images leur était accessible. Ils se disaient : pendant cette incarnation-ci, je renonce à atteindre l'Inspiration et l'Intuition. Ils se rendaient ainsi capables de voir avec clarté et précision le monde de l'Imagination. Ils s'étaient pour ainsi dire spécialement entraînés à voir ce monde des Imaginations.

Une chose leur était nécessaire. Celui qui ne veut voir que dans le monde des Imaginations et qui renonce pour cela à pénétrer dans celui de l'Inspiration et de l'Intuition, doit vivre jusqu'à un certain point dans l'incertitude. Ce monde d'Imaginations fluctuantes est pour ainsi dire sans limites précises, sans rivages et quand on y est livré à soi-même, l'âme tirillée à droite et à gauche y flotte sans direction ni but. Il était donc nécessaire que les individus qui avaient renoncé à parvenir jusqu'aux degrés de l'Inspiration et de l'Intuition se mettent sous la dépendance étroite de ceux qui avaient atteint ces degrés. Car seules l'Inspiration et l'Intuition donnent dans le monde spirituel la certitude qui permet de dire : là est le chemin à suivre et le but à atteindre. Quand manque la connaissance inspirée, on ne peut pas se dire: Voilà le chemin que je dois prendre pour arriver à mon but. Et il faut alors se confier à un guide compétent qui vous l'indique. C'est pourquoi on insistait toujours et avec raison sur la nécessité, pour quiconque s'élève d'abord à la connaissance imaginative, de s'attacher étroitement à un guide qui lui indique le chemin et le but à poursuivre.

Il était utile, d'autre part, à un certain moment, de laisser certains hommes parvenir d'emblée jusqu'à la connaissance inspirée et si possible jusqu'à celle de l'Intuition. Ces hommes renonçaient alors à voir les tableaux imaginatifs du monde spirituel qui les entourait et se consacraient à ne recevoir de ce monde spirituel que les impressions émanant des êtres qui l'habitent. Ils écoutaient de leurs oreilles spirituelles ce que disaient les êtres du monde suprasensible, comme une personne qu'on ne verrait pas, mais qu'on entendrait parler derrière le mur. Lorsqu'on renonce à la vision du monde spirituel, il est tout à fait possible qu'on puisse être conduit à entendre plus tôt les échanges de paroles qu'ont entre eux les êtres spirituels. Si quelqu'un est à même d'entendre par l'esprit ce que les entités du monde suprasensible se disent sur elles-mêmes, on dira de lui — qu'il perçoive ou non les visions du monde imaginatif — qu'il est doué de « la parole intérieure », par opposition à la parole extérieure dont on use d'homme à homme dans le monde physique.

Il y a donc des hommes qui, sans voir le monde imaginatif, sont doués de cette parole intérieure et peuvent entendre et nous communiquer ce que les êtres spirituels se disent entre eux. Il y a eu un certain moment dans l'évolution humaine où ces deux genres d'expérience suprasensible se complétaient dans les Mystères. Du fait que chacun renonçait à ce que percevait l'autre, il pouvait se

développer plus parfaitement, avec plus de précision dans sa partie. Il en résultait dans les Mystères un merveilleux travail d'ensemble. Il y avait donc des clairvoyants imaginatifs qui s'entraînaient spécialement à voir le monde des images. Et d'autres, dépassant le monde des Imaginations, s'entraînaient spécialement à recevoir dans leur âme la Parole intérieure telle qu'elle se révèle à l'Inspiration. Tous pouvaient alors se communiquer réciproquement ce qu'ils avaient vécu grâce à leurs efforts respectifs.

Ceci était possible à une époque où les êtres humains avaient tout autrement confiance les uns dans les autres que ce n'est le cas aujourd'hui. De nos jours, personne n'a plus une foi assez aveugle dans les descriptions qu'on peut faire du monde imaginaire pour les accepter tout bonnement et y ajouter ensuite ce qu'on pourrait savoir soi-même par la connaissance inspirée. Aujourd'hui, chacun veut voir par soi-même. Et cette attitude se justifie à notre époque. Très peu d'hommes se contenteraient de nos jours d'un développement partiel de l'Imagination qui allait de soi à une certaine époque. Il est donc nécessaire, pour l'humanité actuelle, que l'homme soit graduellement mené vers la connaissance supérieure, cela en passant par les trois étapes et sans en omettre l'une ou l'autre.

Or à chacun de ces degrés se retrouvent les grands mystères qui concernent la venue du Christ, et les connaissances imaginative, inspirée et intuitive ont beaucoup à nous apprendre sur cet événement.

Lorsqu'on considère les quatre Évangiles en partant de ce point de vue, on peut affirmer que l'Évangile de St-Jean a été écrit par un initié qui a pénétré les secrets de l'univers jusqu'au degré de l'Intuition et qui a décrit l'événement du Christ de ce point de vue. Quiconque a étudié sérieusement l'Évangile de St Jean doit en effet convenir — nous le verrons dans ce cycle de conférences — que tout ce qu'il y a de précis dans cet Évangile est dit du point de vue de l'Inspiration et de l'Intuition, tandis que les descriptions de visions imaginatives qu'il contient sont ternes et confuses. L'auteur de l'Évangile de St-Jean est le messenger de tout ce qui touche à l'événement du Christ, tel que peut le percevoir un être qui, doué de la « parole intérieure », atteint les hauteurs de l'Intuition. C'est pourquoi cet évangéliste montre les mystères de l'action christique comme se rapportant à la « parole intérieure », au Logos.

Il n'en est pas de même des trois autres évangélistes. Aucun d'eux n'a dit ce qu'il avait à dire avec autant de clarté que l'auteur de l'Évangile de St-Luc. Cet Évangile est précédé d'une courte mais très remarquable préface. Il y est dit à peu près qu'avant l'auteur de l'Évangile de St-Luc, bien d'autres se sont occupés de réunir les récits qui circulaient sur les événements de Palestine, mais qu'à présent l'auteur de l'Évangile de St-Luc a entrepris de le faire d'une manière méthodique et d'après ce que disent — ici suivent des paroles importantes — ceux qui, depuis le début, ont été des « témoins oculaires et des serviteurs du Verbe », comme cela est dit dans les traductions ordinaires.

L'auteur de l'Évangile de St-Luc veut donc raconter ce qu'ont dit ceux qui ont été des « témoins oculaires » — nous préférons l'expression « ceux qui ont vu par eux-mêmes » — et des « serviteurs du Verbe ». Or au sens de l'Évangile de St-Luc, « ceux qui ont vu par eux-mêmes », ce sont ceux qui possèdent la connaissance qui mène dans le monde des visions imaginatives, ceux qui, spécialement entraînés à voir en Imaginations, ont vu avec sûreté et précision l'événement du Christ. Ce sont leurs récits que l'auteur de l'Évangile de St-Luc prend pour point de départ. Il ne les appelle pas « possesseurs du Verbe », car ceux-là ont la pleine connaissance inspirée, mais « serviteurs du Verbe » ; ceux-ci reçoivent communication de ce que perçoit la connaissance inspirée. Ils peuvent l'annoncer parce que cela leur a été communiqué par leurs maîtres inspirés. Ce sont des « serviteurs » et non des « possesseurs » du Verbe.

Ainsi l'Évangile de St-Luc s'appuie sur les communications de ceux qui ont « vu par eux-mêmes », qui ont eu des expériences personnelles dans le monde imaginaire, qui ont su décrire ce qu'ils voyaient à l'aide des expressions qu'emploient les inspirés et qui se sont faits ainsi les « serviteurs du Verbe ».

Nous avons ici un nouvel exemple de l'exactitude des récits évangéliques et du sens littéral qu'il faut attacher aux textes. Tout est exact et précis dans ces documents qui ont pour base la connaissance de l'esprit. L'homme moderne n'a souvent aucune idée de l'exactitude, de la précision avec lesquelles les termes des Écritures ont été choisis.

Il faut rappeler cependant que les Évangiles ne sont pas à proprement parler une « source » de connaissance pour la science spirituelle. Le fait qu'une chose est contenue dans les Évangiles ne constitue pas la preuve qu'elle est vraie pour ceux qui se tiennent strictement sur le terrain de la science spirituelle, car ils ne puisent pas dans les documents écrits mais dans ce que les investigations de la science spirituelle apportent à leur époque. Ce que les êtres du monde suprasensible communiquent aux initiés, aux clairvoyants de notre époque, voilà les véritables sources de la science spirituelle et ces sources sont jusqu'à un certain point les mêmes aujourd'hui qu'autrefois. C'est pourquoi on peut appeler clairvoyants ceux qui voient dans le monde imaginaire et initiés ceux qui peuvent s'élever jusqu'aux degrés de l'Inspiration et de l'Intuition. De nos jours, on ne doit donc pas confondre le terme de clairvoyant avec celui d'initié.

Ce qui se trouve dans l'Évangile de St-Jean s'appuie sur les recherches des initiés qui se sont élevés jusqu'à la connaissance inspirée et intuitive. Ce qui est contenu dans les autres Évangiles se fonde sur les communications de ceux qui avaient la clairvoyance dans le monde imaginaire mais qui ne pouvaient pas s'élever jusqu'aux mondes de l'Inspiration et de l'Intuition. L'Évangile de St-Jean est le fruit de l'initiation ; les trois autres Évangiles, et surtout celui de St-Luc, selon ce qu'en dit l'auteur lui-même, sont le fruit de la clairvoyance. Et c'est justement parce qu'il se base spécialement sur la clairvoyance, parce que tout y fait appel à ce que les clairvoyants les plus avancés peuvent percevoir qu'il nous

offre un tableau exact de ce qui, dans l'Évangile de St-Jean, ne se présente qu'en images pâles et indistinctes. Accentuons encore la différence.

Supposez — ce qui est rare aujourd'hui — un initié à qui le monde de l'Inspiration et de l'Intuition soit ouvert mais qui ne soit pas assez clairvoyant pour connaître le monde imaginaire ; cet homme en rencontre un autre qui n'est peut-être nullement initié mais à qui, pour une raison quelconque, le monde de l'Imagination est ouvert. Le premier pourrait recevoir du second la description de ce qu'il ne voit pas — du fait que la clairvoyance lui manque — et que seule l'Inspiration peut expliquer. Ceux qui sont clairvoyants sans être initiés sont aujourd'hui très nombreux ; l'inverse est rare. Il peut arriver cependant qu'un initié ait le don de clairvoyance mais que pour une raison quelconque, il ne puisse parvenir jusqu'à la vision des Imaginations ; un clairvoyant pourrait alors lui raconter et lui décrire ce qui lui échappe.

Il faut toujours insister sur le fait que l'anthroposophie, la science spirituelle, ne s'appuie que sur les données des initiés et que ni l'Évangile selon St-Jean, ni les autres Évangiles ne sont les sources de ses connaissances. Ce qui peut être exploré de nos jours, sans l'aide de documents historiques, voilà la source de la connaissance anthroposophique. Nous nous reportons ensuite aux textes pour les comparer avec ce que l'investigation spirituelle peut découvrir aujourd'hui par elle-même, en particulier au sujet du Christ.

Ce que, sans se reporter aux textes, la science spirituelle peut, aujourd'hui même, découvrir à ce sujet se trouve déjà décrit d'une manière grandiose dans l'Évangile de St-Jean. Et si cet Évangile a tant de valeur, c'est parce qu'il nous montre qu'à l'époque, il y avait un initié qui pouvait écrire comme écrirait un initié moderne. Une voix qui peut être perçue aujourd'hui encore nous parvient des profondeurs des siècles. Il en est de même des autres Évangiles, en particulier pour celui de St-Luc.

Les images que nous décrit l'auteur de l'Évangile de St-Luc ne sont pas pour l'anthroposophie les sources d'une connaissance des mondes supra-sensibles : cette source, c'est ce qui nous élève dans le monde suprasensible lui-même. Quand nous parlons de l'événement du Christ, nos sources, ce sont les grands tableaux imaginatifs que nous contemplons lorsque nous dirigeons le regard vers ce qui s'est accompli au commencement de notre ère. Nous comparons ce qui s'offre à nos yeux avec les Imaginations qui sont décrites dans l'Évangile de St-Luc et ce cycle de conférences va nous montrer que les tableaux imaginatifs que l'homme moderne peut arriver à percevoir supportent la comparaison avec les descriptions contenues dans cet Évangile.

Pour l'investigation spirituelle qui remonte jusqu'aux événements du passé, il n'existe qu'une seule source. Elle ne se trouve pas dans les documents extérieurs. Ni pierres retrouvées dans le sol, ni textes conservés dans les archives, ni ouvrages écrits par les historiens — inspirés ou non — ne sont la source de la science spirituelle ; ce que nous pouvons déchiffrer dans l'impérissable chronique de

l'Akasha, voilà pour nous la source de nos recherches spirituelles. Il est possible de savoir ce qui s'est passé, sans l'aide de documents extérieurs.

L'homme d'aujourd'hui peut donc choisir entre deux chemins pour parvenir à la connaissance du passé ; il peut consulter les documents historiques s'il veut savoir quelque chose des événements extérieurs et, s'il s'agit de ce qui est spirituel, les textes religieux. Ou bien, il peut se demander ce que peuvent lui dire ceux qui savent lire avec les yeux de l'esprit la chronique de l'Akasha, ce vaste tableau où tout ce qui est arrivé dans l'évolution du monde, de la terre et de l'humanité se trouve enregistré en traits impérissables.

Celui qui s'élève jusqu'au monde suprasensible apprend peu à peu à lire cette chronique qui n'est pas une œuvre ordinaire. Figurez-vous que la marche des événements tels qu'ils ont eu lieu défile devant vos yeux. Figurez-vous l'empereur Auguste et tout ce qu'il a fait passant comme un tableau immatériel devant vous. C'est ainsi que se présente la chronique de l'Akasha aux yeux de l'investigateur spirituel et il peut répéter cette expérience à tout moment. Il n'a pas besoin de témoignages extérieurs. Il n'a besoin que de diriger son regard vers un point déterminé des événements cosmiques ou humains et tout ce qui s'est passé défile devant lui. Voilà comment le regard spirituel peut pénétrer dans les temps écoulés et ce qu'il voit ainsi, il le consigne comme le résultat de ses recherches.

Que s'est-il donc passé aux temps où commence notre ère ? Ce qui s'est passé peut être perçu par le regard spirituel, puis comparé avec ce que nous raconte l'Évangile de St-Luc. L'investigateur spirituel reconnaît alors que dans ces temps-là aussi, il y a eu des voyants qui savaient lire dans le passé et qu'on peut comparer ce qu'ils nous disent sur les événements de leur époque avec ce que nous apprend la chronique de l'Akasha.

Il faut toujours en revenir au fait que nous ne puisons pas dans les documents mais dans les investigations spirituelles elles-mêmes ; puis nous cherchons à comparer ce qu'elles nous ont révélé avec ce que contiennent les documents. Ceux-ci gagnent ainsi en valeur et par nos propres recherches, nous en contrôlons l'exactitude. Par là ils deviennent pour nous l'expression de la vérité, d'une vérité que nous avons pu reconnaître par nous-mêmes.

Mais tout ceci il ne faut pas le dire sans ajouter que lire la chronique de l'Akasha n'est pas aussi simple que regarder les événements qui se passent dans le monde physique. Je voudrais vous faire comprendre par un exemple certaines difficultés que présente cette lecture. Nous savons par l'anthroposophie élémentaire que l'homme se compose d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Moi. Dès qu'on n'observe plus l'être humain sur le plan physique seulement mais qu'on s'élève dans le monde spirituel, les difficultés commencent.

Quand on a quelqu'un devant soi, on a un tout, composé d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Moi. Quand on observe l'homme pendant la journée, ce tout forme une unité. Mais dès qu'il s'agit de l'observer en dehors de son état de veille, il faut s'élever dans les mondes supérieurs et les

difficultés commencent aussitôt. Pour observer un homme qui dort, en effet, il faut entrer dans le monde des Imaginations, car il est alors en dehors de son corps physique, divisé en deux parties. Et ce que je vais vous décrire maintenant ne se produit, il est vrai, que très rarement, car l'observation de l'être humain est relativement facile, mais cela vous donnera une idée des difficultés à vaincre.

Supposez que quelqu'un entre dans une pièce où dorment un certain nombre de personnes. Il en voit le corps physique et, s'il a le don de clairvoyance, le corps astral. Mais dans le monde astral, toutes les choses s'interpénètrent, tous les corps astraux se mêlent les uns aux autres. Et bien que pour un clairvoyant développé, la chose soit peu probable, il peut pourtant arriver que lorsqu'on regarde un groupe d'hommes endormis, on confonde leurs corps astraux et qu'on ne distingue plus à quels corps physiques ils correspondent. Je dis que cela n'arrive pas souvent, parce que cette vision fait partie des degrés élémentaires de la clairvoyance et que celui qui y est arrivé est bien préparé à faire la distinction en pareil cas. Les grandes difficultés commencent dès qu'on observe dans les mondes supérieurs non seulement les hommes, mais d'autres êtres spirituels. Et même pour l'être humain, elles sont assez grandes quand on l'observe non pas sous son apparence actuelle mais dans la totalité de son être, tel qu'il passe à travers ses incarnations.

Si donc vous observez un homme vivant actuellement et que vous vous demandez où était son Moi dans sa dernière incarnation, il faut, pour remonter jusqu'à cette dernière incarnation, que vous passiez par le monde dévachanique. Là il faut que vous établissiez à quel Moi, toujours le même, correspondent les différentes incarnations de cet homme. Il faut toujours que vous mainteniez le lien qui unit le Moi éternel aux différentes étapes qu'il a parcourues sur la terre. Ici il est très facile de se tromper, de commettre une erreur lorsqu'on cherche où vivait un Moi dans ses incarnations antérieures. Lorsqu'on s'élève ainsi dans les mondes supérieurs, il n'est pas très facile d'établir une relation entre ce qui appartient à une personnalité et ce qui est indiqué dans la chronique de l'Akasha comme ayant été ses incarnations passées.

Supposez qu'un clairvoyant ou un initié s'impose la tâche suivante : il connaît un certain M. Muller et se demande quels sont ses ancêtres physiques. Supposons que tous les documents matériels aient été perdus et qu'on ne puisse compter que sur la chronique de l'Akasha. Il faudrait donc y chercher les ancêtres physiques, il faudrait retrouver, par la chronique de l'Akasha le père, la mère, le grand-père, etc... Pour voir comment le corps physique s'est développé par l'hérédité.

On pourrait ensuite se demander quelles étaient les incarnations précédentes de cet homme. Dans ce cas le clairvoyant devra suivre un tout autre chemin que s'il veut retrouver les ancêtres physiques. Il lui faudra peut-être remonter pendant de longues, de très longues périodes pour en arriver aux incarnations précédentes du Moi. Vous avez donc déjà deux courants. Le corps physique, tel qu'il se présente à nous, n'est pas une création entièrement nouvelle, puisqu'il provient d'une lignée héréditaire physique. Le Moi n'est pas non plus une création

entièrement nouvelle puisqu'il se rattache à des incarnations antérieures. Or, ce qui est vrai pour le corps physique et le Moi s'applique aussi aux éléments intermédiaires, le corps éthérique et le corps astral. La plupart d'entre vous savent que le corps éthérique n'est pas, lui non plus, une création nouvelle et qu'il a passé par les formes les plus variées.

Je vous ai dit que le corps éthérique de Zoroastre est apparu à nouveau dans le corps éthérique de Moïse. C'est le même corps éthérique. En recherchant les ancêtres physiques de Moïse, on trouverait une certaine lignée ; en recherchant les ancêtres de son corps éthérique, on trouverait une autre lignée qui mènerait jusqu'au corps éthérique de Zoroastre puis à d'autres. Et de même que pour le corps physique, il faut suivre d'autres courants que pour le corps éthérique, il faut en faire autant pour le corps astral. Ainsi, en partant de chacun des éléments de la nature humaine, on en arrive aux courants les plus différents. Nous pouvons donc dire que le corps éthérique est la réincarnation d'un corps éthérique qui appartenait à une autre individualité, non pas à celle dans laquelle le Moi était incarné auparavant. Il en est de même du corps astral.

Lorsqu'on s'élève dans les mondes supérieurs pour y observer les divers éléments d'un être humain, on se trouve donc en présence de courants divergents. L'un d'eux nous conduit dans telle direction, l'autre dans une autre et nous en arrivons ainsi à des choses très compliquées dans le monde spirituel. Si l'on veut bien comprendre un homme du point de vue de la science spirituelle, il ne faut pas seulement le décrire comme le descendant de ses ancêtres et dire que son corps éthérique dérive d'un être, son corps astral d'un autre. Il faut retracer tout le chemin qui a été parcouru par ses quatre éléments jusqu'à leur rencontre dans la personne actuelle.

Ceci, on ne saurait le faire d'un seul coup. On peut par exemple suivre la voie parcourue par le corps éthérique et en arriver à des constatations intéressantes. Un autre investigateur peut suivre le chemin parcouru par le corps astral. L'un peut attacher plus d'importance au corps éthérique, l'autre au corps astral et chacun composera sa description en conséquence. À celui qui ne fait pas attention à tout ce que disent les clairvoyants au sujet du personnage en question, il semblera qu'ils disent tous la même chose, qu'il s'agisse de la personne physique ou du corps éthérique ; on croira qu'il s'agit toujours de M. Muller.

Tout cela vous donne une idée des complications devant lesquelles on se trouve quand on veut décrire n'importe quoi dans l'univers — qu'il s'agisse d'un être humain ou d'un autre être — du point de vue de l'investigation clairvoyante, initiatique. Il m'a fallu insister sur ce que je viens de dire car vous voyez par là que seule une étude très étendue de la chronique akashique peut nous éclairer du point de vue spirituel sur un être quel qu'il soit.

L'être que nous présente l'Évangile de St-Jean, à quelque moment que nous le considérons — avant ou après son baptême par Jean-Baptiste, Jésus de Nazareth

avant le baptême ou Christ après le baptême, — cet être possède un Moi, un corps astral, un corps éthérique et un corps physique. Nous ne pouvons en donner une description complète, du point de vue de la chronique de l'Akasha, que si nous suivons l'évolution qu'ont parcourue les quatre éléments qui constituent alors le Christ-Jésus. C'est ainsi seulement que nous pouvons vraiment le connaître. Il s'agit donc de bien comprendre les descriptions de l'événement christique, du point de vue des recherches spirituelles d'aujourd'hui car il faut faire la lumière sur les contradictions apparentes que contiennent les Évangiles.

J'ai souvent expliqué pourquoi les matérialistes d'aujourd'hui ne peuvent pas reconnaître la haute valeur, la vérité de l'Évangile de St-Jean : c'est parce qu'ils ne comprennent pas qu'un initié d'un degré supérieur puisse voir plus profondément que d'autres hommes. Ceux qui ne comprennent pas l'Évangile de St-Jean cherchent à établir un accord entre les trois autres Évangiles ; mais un accord qui ne se base que sur les événements extérieurs, matériels, se maintient difficilement. Ainsi ce qui tiendra demain dans notre conférence une place importante : la vie de Jésus de Nazareth avant son baptême par Jean-Baptiste, nous est décrit par deux évangélistes, l'auteur de l'Évangile de St-Matthieu et l'auteur de l'Évangile de St-Luc. Or, du point de vue matérialiste, il s'y trouve des divergences qui ne sont pas moindres que celles qu'on constate entre les trois Évangiles synoptiques et celui de St-Jean.

Voyons les faits : l'auteur de l'Évangile de St-Matthieu nous dit que la naissance du fondateur du christianisme a été prédite; cette naissance a eu lieu, des Mages sont venus de l'Orient, ils ont suivi l'étoile qui les a guidés jusqu'à l'endroit où le Sauveur est né ; il nous dit qu'Hérode en a été informé et que, pour échapper au massacre des enfants de Bethléem, ordonné par le roi, les parents de l'enfant s'enfuient en Égypte avec lui ; à la mort d'Hérode, Joseph, le père de Jésus, est averti qu'il peut revenir et par crainte du successeur d'Hérode, il retourne non pas à Bethléem, mais à Nazareth.

Faisons abstraction aujourd'hui de la prédication de Jean-Baptiste. Je veux d'abord attirer votre attention sur le fait qu'en comparant les Évangiles de St-Luc et de St-Matthieu, on découvre que les annonces concernant Jésus de Nazareth sont tout à fait différentes. L'une s'adresse à Joseph, l'autre à Marie. Puis nous voyons dans l'Évangile de St-Luc que les parents de Jésus habitent tout d'abord Nazareth, qu'ils sont allés occasionnellement à Bethléem pour le recensement et que Jésus est né pendant qu'ils y étaient. Huit jours après, c'est la circoncision. Il n'est pas question d'une fuite en Égypte.

Et peu de temps après, l'enfant est présenté dans le Temple. Puis, le sacrifice d'usage étant offert, les parents retournent à Nazareth avec l'enfant pour y vivre. Ensuite, on nous raconte un fait étrange : pendant une visite que ses parents font à Jérusalem, Jésus, âgé de douze ans, reste dans le Temple ; c'est là que ses parents le retrouvent au milieu de ceux qui expliquent les Écritures et lui-même les commente avec sagesse et jugement. On ramène ensuite l'enfant chez lui ; il

grandit et après, nous ne savons plus rien de lui jusqu'à son baptême dans le Jourdain.

Nous avons donc deux versions de la vie de Jésus de Nazareth avant qu'il ne reçoive le Christ en lui. Quiconque veut les faire concorder doit se demander tout d'abord comment concilier le récit, qui dit qu'aussitôt après la naissance de Jésus, ses parents, Joseph et Marie, ont été obligés de s'enfuir et d'emmener leur enfant en Égypte d'où ils reviennent ensuite, avec le récit que fait St-Luc de la présentation au Temple.

Mais nous allons voir que ce qui semble être absolument contradictoire, du point de vue physique, devient une vérité à la lumière de l'investigation spirituelle. Les deux récits sont vrais malgré leur apparente opposition sur le plan physique. Et ce sont justement les trois Évangiles synoptiques, ceux de St-Matthieu, de St-Marc et de St-Luc, qui devraient obliger les hommes à s'élever vers une compréhension spirituelle des événements humains. Car ils devraient reconnaître qu'on n'arrive à rien quand on ne réfléchit pas aux contradictions apparentes qui sont contenues dans de pareils documents, ou bien quand on considère comme des légendes ce dont on ne voit pas la réalité.

Nous allons maintenant parler de choses auxquelles l'Évangile de St-Jean ne fait pas allusion, c'est-à-dire des événements qui se sont passés avant la pénétration du Christ dans les trois corps de Jésus de Nazareth au moment du Baptême. Beaucoup d'énigmes importantes touchant le christianisme vont nous être expliquées du fait que, par la chronique de l'Akasha, nous allons voir ce qu'était Jésus de Nazareth avant que le Christ entre en lui.

Demain, nous commencerons à étudier l'entité et la vie de Jésus de Nazareth d'après la chronique de l'Akasha et nous nous demanderons ensuite comment s'accorde ce que cette chronique peut nous apprendre sur la véritable entité de Jésus avec ce que nous décrit l'Évangile de St-Luc d'après ceux qui étaient à l'époque des « voyants », des « serviteurs » du Verbe, du Logos.

CHAPITRE II

Étude de la chronique de l'Akasha. — Union des différents courants spirituels — Mission des Bodhisattvas et mission du Bouddha.

QUELLE que soit l'époque, l'Évangile de St-Jean a toujours produit la plus grande impression sur tous ceux qui cherchaient à approfondir le christianisme. C'est pourquoi il était le document préféré des mystiques chrétiens qui cherchaient à vivre en conformité avec la personnalité du Christ-Jésus telle qu'elle y est décrite.

L'humanité chrétienne a eu, au cours des siècles, une attitude un peu différente vis-à-vis de l'Évangile de St-Luc, attitude qui correspond au fond, mais d'un autre point de vue, à la différence que nous avons signalée entre ces deux Évangiles. Si l'Évangile de St-Jean a été, sous certains rapports, l'Évangile des mystiques, celui de St-Luc a surtout été un objet d'édification pour la masse, pour ceux qui cherchaient à s'élever au christianisme par l'humilité et la simplicité du cœur. À tous ceux qui souffraient, qui étaient opprimés, écrasés par les douleurs et les peines, l'Évangile de St-Luc apportait un réconfort intérieur, car il parle du grand Consolateur, du Bienfaiteur, du Sauveur des malheureux et des opprimés.

Il s'adresse spécialement à ceux qui cherchent à s'imprégner d'amour chrétien, car la force pénétrante de l'amour est plus développée dans cet Évangile que dans aucun autre document chrétien. De tout temps, ceux qui sentaient peser une faute sur leur conscience et c'est le cas de tous les hommes — trouvaient dans l'Évangile de St-Luc l'édification, la consolation, un soutien pour leur âme accablée. En s'y reportant, ils pouvaient se dire : « Le Christ Jésus n'est pas venu seulement pour les justes mais aussi pour les pécheurs. Il s'est assis à la table des publicains et des gens de mauvaise vie ». S'il faut une certaine préparation pour que l'action de l'Évangile de St-Jean se fasse sentir, on peut dire de celui de St-Luc que personne n'est trop vil ou trop peu mûr pour ressentir les effets de la chaleur qui s'en dégage.

De tout temps, cet Évangile a donc été accessible aux âmes les plus simples. Tout ce qui dans l'âme humaine reste candide, depuis la première enfance jusqu'à l'âge le plus avancé a toujours été touché par lui. Et surtout, tout ce qui du christianisme a pris une forme imagée, tout ce qui par l'art parle le plus directement au cœur humain se trouve dans l'Évangile de St-Luc, bien que certains artistes se soient également inspirés des autres Évangiles. Les liens si profonds qui unissent le Christ-Jésus et Jean-Baptiste par exemple, et qui ont été si souvent représentés, ont leur source dans ce livre immortel. Et quiconque laisse, de ce point de vue, agir en lui ce document, verra qu'il est plongé du commencement à la fin dans le principe même de l'amour, de la compassion, de la simplicité, voire même d'une certaine puérilité qui s'exprime surtout dans le récit de l'enfance de Jésus que nous décrit cet Évangile. Nous allons voir pourquoi il en a été ainsi en avançant progressivement dans l'étude de ce livre extraordinaire.

Je vais devoir dire aujourd'hui certaines choses qui paraîtront peut-être en contradiction avec mes autres conférences sur le même sujet. Mais si vous attendez d'avoir entendu mes commentaires des jours suivants, vous verrez que tout concorde avec ce que je vous ai dit jusqu'à présent à propos du Christ et de Jésus de Nazareth. On ne peut pas exposer en une seule fois tout l'ensemble si complexe de la vérité et nous allons devoir aujourd'hui en considérer une des faces qui peut sembler être en contradiction avec ce que je vous ai expliqué précédemment. Je dois procéder de telle façon que chacun des courants de la vérité puisse être développé avant que ne soit ensuite démontré qu'ils s'accordent et s'harmonisent complètement. Dans les divers cycles qui ont eu l'Évangile de St-Jean pour point de départ, je n'ai pu donner, bien entendu, qu'une partie de la vérité. Cette partie n'en reste pas moins vraie, nous le constaterons au cours des jours suivants. Mais aujourd'hui, nous sommes obligés de considérer ce qui est, pour la plupart d'entre vous, un aspect inusité des vérités chrétiennes.

Dans un passage merveilleux de l'Évangile de St-Luc, il nous est dit qu'un ange est apparu aux bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les champs, pour leur annoncer que le Sauveur du monde était né. Puis on nous dit qu'après cette annonce, une armée céleste est venue se joindre à l'ange. Représentez-vous ce tableau : les bergers élevant leurs regards vers « le ciel ouvert » où des êtres spirituels se manifestent à eux en une splendide apparition.

Qu'est-ce qui a été annoncé aux bergers ?

Ce qui leur a été annoncé se trouve résumé en paroles grandioses que de siècle en siècle l'humanité chrétienne répète à Noël. Elles devraient en réalité être traduites comme suit : « Les êtres divins se manifestent du haut des cieux pour que la paix règne en bas sur la terre, parmi les hommes qui sont imprégnés de bonne volonté ». Le mot « gloire » qu'on emploie d'habitude est une traduction tout à fait fautive. Et il faut insister sur ce contraste : ce que les bergers ont vu, c'est la manifestation dans les hauteurs d'êtres spirituels ; manifestation qui s'est produite à ce moment-là afin que la paix pût descendre dans le cœur des hommes qui sont pénétrés de bonne volonté.

Au fond, plus d'un secret du christianisme est contenu dans ces paroles lorsqu'on les comprend bien. Mais pour les éclairer, il importe tout d'abord que nous essayions d'étudier les récits que certains clairvoyants ont puisés dans la chronique de l'Akasha. Il s'agit de contempler, d'un regard spirituel bien ouvert, l'époque où le Christ-Jésus est apparu dans l'humanité et de se demander d'où vient l'élément spirituel qui est entré à ce moment dans l'évolution de la terre et de quelle façon on peut le suivre dans son évolution historique.

C'est comme un faisceau de courants spirituels venant de directions différentes qui a pénétré alors dans l'évolution humaine. Au cours des temps, les croyances

les plus variées avaient surgi dans les différentes régions de la terre. Et tout cela est venu se fondre et s'exprimer d'une façon ou d'une autre dans les événements de Palestine, si bien qu'on peut se demander : quelles sont ces tendances que nous voyons ainsi confluer dans les événements de Palestine ?

Nous avons dit hier que l'Évangile de St-Luc a été conçu d'après la connaissance « imaginative » et que cette connaissance est donnée en « images ». L'annonce faite aux bergers est justement l'une de ces images, l'image d'un ange puis d'une légion d'anges. Une question se pose alors : comment les clairvoyants et ceux qui sont initiés aux secrets de l'existence voient-ils ce tableau lorsqu'ils le retrouvent dans la chronique de l'Akasha ? Qu'est-ce qui s'est révélé aux bergers ? Quelle est cette légion d'anges et d'où vient-elle ?

Dans ce tableau se révèle l'un des grands courants spirituels qui ont marqué le cours de l'évolution humaine, courant qui, s'étant élevé toujours plus haut, ne pouvait plus, lors des événements de Palestine, se manifester autrement que des hauteurs spirituelles. La vision — que permet la lecture de l'Akasha — de la légion d'anges qui est apparue aux bergers nous fait remonter à l'un des plus grands courants spirituels de l'évolution humaine, celui qui, avant la venue du Christ, s'est répandu sur la terre sous le nom de bouddhisme.

Si étrange que cela puisse paraître, c'est à « l'illumination » du grand Bouddha qu'est conduit celui qui, grâce à la chronique de l'Akasha, peut situer la vision des bergers dans le passé de l'humanité. Ce qui, dans l'antique Inde, a autrefois illuminé l'humanité, la grande religion de pitié et d'amour qui a touché tant d'esprits et de cœurs et qui constitue aujourd'hui encore la nourriture spirituelle d'une grande partie de l'humanité, s'est révélé à nouveau aux bergers, car ce courant devait, lui aussi, venir aboutir à la révélation de Palestine. Ce que raconte le début de l'Évangile de St-Luc, on ne peut le comprendre que si — toujours du point de vue des investigations spirituelles — on jette un regard sur ce qu'a été le Bouddha et l'action qu'il a eue sur l'évolution humaine.

Quand, au sixième siècle avant notre ère, le Bouddha naquit en Orient, l'individualité qui se manifestait en lui s'était sans cesse réincarnée et, à travers ses nombreuses incarnations, elle s'était élevée jusqu'à un degré supérieur dans l'évolution humaine. Le Bouddha n'a pu être ce qu'il a été que parce que, dans ses incarnations antérieures, il était déjà parvenu à un très haut degré de développement. Ce degré, dans la terminologie orientale, est désigné sous le nom de Bodhisattva. Dans le cycle sur « Les hiérarchies spirituelles » [13](#), j'ai montré quel était le rôle des Bodhisattvas dans l'ensemble de l'évolution cosmique. Dans le cycle de « L'Orient à la lumière de l'Occident », je l'ai exposé sous un autre angle. Aujourd'hui, nous allons en considérer un nouvel aspect. Et peu à peu vous verrez comment se concilient ces diverses faces de la vérité.

Celui qui devenait Bouddha devait d'abord avoir été Bodhisattva. C'est le dernier degré de l'évolution individuelle avant celui de Bouddha. Nous allons considérer la nature du Bodhisattva du point de vue de l'évolution humaine, à la lumière de la science spirituelle. Mais il faut d'abord comprendre quelque chose. Ne pas voir au-delà de son temps, croire que les facultés dont sont doués les hommes d'aujourd'hui existaient dans les temps primitifs serait faire preuve d'un esprit bien borné. Les facultés humaines, ce que l'homme peut faire, penser, savoir, tout cela change d'époque en époque. Aujourd'hui, les facultés humaines sont si développées que par sa propre raison, l'être humain peut acquérir telle ou telle connaissance, si bien qu'il a le droit de dire :

Je connais telle ou telle vérité par mon entendement, je peux distinguer ce qui est moral de ce qui est immoral, ce qui est logique de ce qui est illogique. Mais on se tromperait fort si l'on croyait que la faculté de distinguer entre ce qui est logique et illogique, entre ce qui est moral et immoral, a toujours fait partie de la nature humaine. Ces facultés se sont développées progressivement. Ce que l'homme peut faire aujourd'hui par ses propres moyens a dû lui être inculqué autrefois — comme un enfant apprend d'une mère, d'un père ou d'un professeur — par des êtres qui venaient bien s'incarner parmi les hommes mais dont les facultés spirituelles étaient hautement développées et qui, dans les Mystères, pouvaient entrer en rapport avec des entités spirituelles qui les dépassaient, avec des êtres divins.

Il y a toujours eu de ces individualités qui, bien qu'incarnées dans des corps physiques, pouvaient être en relation avec des êtres supérieurs qui, eux, n'étaient pas incarnés physiquement. Avant que l'homme fût doué par exemple, de la pensée logique avec laquelle il peut maintenant penser logiquement par lui-même, il a dû écouter ce que lui disaient ces instructeurs. Mais ce n'était pas à des facultés acquises dans un corps physique que ceux-ci devaient de pouvoir penser logiquement ; c'était seulement au fait que, par le moyen des Mystères, ils étaient en contact avec les êtres spirituels, divins, qui habitent les sphères cosmiques.

Ces instructeurs qui enseignaient la logique et la morale grâce aux révélations qu'ils recevaient des mondes supérieurs vivaient sur terre avant que l'humanité soit capable de penser logiquement et de concevoir la morale. Et les Bodhisattvas constituent justement une certaine catégorie de ces êtres qui étaient, il est vrai, incarnés dans des corps physiques mais qui restaient en contact avec les êtres divins, afin de répandre sur la terre, de communiquer à l'humanité ce qu'ils apprenaient de ceux-ci. Ce sont donc des êtres qui sont incarnés dans des corps d'hommes et qui s'élèvent par leurs facultés jusqu'à être en rapport avec les êtres spirituels, divins.

Or avant de devenir « Bouddha », le Bouddha lui-même a été Bodhisattva, c'est-à-dire une de ces individualités qui, dans les Mystères, pouvaient se mettre en relation avec les êtres supérieurs. Et tout Bodhisattva a reçu des mondes supérieurs, aux temps lointains de l'évolution humaine, une mission déterminée à

laquelle il reste attaché. Le Bouddha lui-même, en tant que Bodhisattva, a été chargé d'une mission.

Alors que la terre en était encore à des stades antérieurs de son évolution, avant même les époques lémurienne et atlantéenne, l'être qui s'est incarné comme Bouddha au sixième siècle avant notre ère a reçu une certaine mission et il est resté chargé de cette mission. Il a dû agir à travers tous les temps, introduisant dans l'évolution terrestre ce que l'humanité de l'époque était capable de recevoir. Pour tout Bodhisattva, il vient donc un moment où ce que par suite de sa mission il a donné « d'en haut » à l'humanité, devient faculté humaine. Car nos facultés actuelles ont été d'abord possédées par des êtres spirituels et les Bodhisattvas les ont fait descendre des hauteurs spirituelles dans l'humanité.

Ce messager de l'esprit qu'est un Bodhisattva en arrive un jour à se dire : « J'ai accompli ma mission. Ce que l'humanité a été préparée à recevoir pendant de longues périodes lui est maintenant accordé ». Parvenu à ce point, le Bodhisattva peut devenir Bouddha, ce qui signifie que pour lui le moment est arrivé où il n'a plus besoin de se réincarner dans un corps physique et sous l'aspect d'un être chargé d'une mission. C'est ce point qui a été atteint par le Bouddha. Ce qu'il avait à faire l'avait conduit et ramené bien souvent sur la terre. Mais l'époque de son illumination en tant que Bouddha fut celle de sa dernière incarnation. Il vécut alors dans un corps physique qui avait acquis au plus haut degré les facultés qui avaient dû être données d'en-haut mais qui devaient désormais devenir l'apanage de l'être humain.

Lorsqu'un Bodhisattva est parvenu — au cours de ses incarnations successives — à perfectionner un corps humain au point de lui inculquer les facultés qui correspondent à sa mission, il n'a plus besoin de se réincarner. Il plane alors dans les sphères spirituelles d'où il agit sur l'humanité, la dirigeant et veillant sur ses progrès. C'est ensuite aux hommes qu'il incombe de développer ce qui leur a été donné du haut des cieux et de se dire : nous devons maintenant évoluer de manière à former en nous les facultés qui ont été acquises par le Bodhisattva et qu'il a portées à leur perfection au cours de son incarnation de Bouddha.

Être Bouddha, c'est montrer comment, après avoir agi comme Bodhisattva pendant très longtemps, un être peut se comporter comme un humain, pleinement humain, mais dont la nature contient tout ce qui jusqu'alors rayonnait du haut du ciel. Cela, le Bouddha l'a fait. Si le Bodhisattva s'était soustrait plus tôt à sa mission, les hommes n'auraient pas pu participer au bienfait de ces facultés qui leur parvenaient d'en-haut. L'évolution ayant suffisamment progressé pour que ces facultés puissent exister sur la terre dans un être humain, le terrain se trouvait propice pour que les hommes développent par eux-mêmes ce qu'ils avaient reçu en germe.

Alors l'individualité qui s'était développée en tant que Bodhisattva et qui, tant qu'elle n'était que Bodhisattva, n'était pas entrée complètement dans un corps humain, mais planait dans les hautes régions du ciel, cette individualité a pénétré

complètement dans un corps humain. Puis elle s'est retirée de nouveau. Car, par suite de cette incarnation de Bouddha, l'humanité a reçu assez de révélations pour qu'elle puisse désormais les développer par elle-même. Le Bodhisattva, étant donc devenu Bouddha, a pu se retirer de la terre vers les hauteurs spirituelles, d'où il continue à diriger l'humanité et où seul un certain degré de clairvoyance permet de le voir.

Quelle était donc la mission de cette puissante, grandiose et merveilleuse individualité qu'on nomme d'ordinaire le « Bouddha » ?

Pour comprendre vraiment la tâche, la mission du Bouddha dans son véritable sens ésotérique, il faut se dire ceci : le pouvoir de connaissance s'est progressivement développé dans l'humanité. Comme je vous l'ai souvent dit, la plupart des hommes pouvaient encore, par la clairvoyance, voir dans les mondes spirituels pendant l'époque atlantéenne ; certains restes de cette ancienne clairvoyance ont persisté jusque dans les temps post-atlantéens.

Si l'on passe des temps atlantéens aux époques de l'Inde antique, à l'ancienne Perse, à l'époque égypto-chaldéenne et même à l'époque gréco-latine, on découvre qu'un grand nombre d'hommes, bien plus qu'on ne se le figure aujourd'hui, avaient conservé cette ancienne clairvoyance pour laquelle le plan astral était ouvert ; ces hommes voyaient dans les profondeurs de l'existence. Même à l'époque gréco-latine, il était encore tout à fait courant de voir le corps éthérique ; on voyait notamment la tête humaine comme entourée de ce nuage éthérique qui s'est progressivement retiré, caché à l'intérieur du crâne.

Mais l'humanité devait s'élever vers une connaissance qui allait peu à peu devenir la connaissance sensible, celle qui s'acquiert au moyen des sens matériels et des facultés de l'esprit qui sont adaptées aux sens. L'homme devait en quelque sorte quitter peu à peu le monde spirituel pour entrer dans le domaine de la seule observation sensible, de l'entendement et de la pensée logique. Il devait graduellement parvenir à cette connaissance non-clairvoyante ; car il lui faut passer par cette étape avant d'atteindre à la connaissance clairvoyante de l'avenir qui sera complétée par ce qu'il aura acquis au moyen de ses sens et de sa raison. C'est cette étape que nous parcourons aujourd'hui. Il y a eu un passé où l'humanité était clairvoyante et il y aura un avenir où elle le sera de nouveau.

À notre époque intermédiaire, la plupart des hommes doivent se contenter de ce qu'ils perçoivent par leurs sens et de ce qu'ils saisissent par la raison. Il est certain que l'observation par les sens, l'intelligence et le raisonnement ont atteint une certaine supériorité. Pourtant, il y a toujours des degrés dans la connaissance. D'un être qui passe par l'incarnation actuelle sans se préoccuper beaucoup de ce qui est moral, en n'ayant exercé que peu de compassion pour ses compagnons de route, nous disons qu'il est à un degré inférieur de moralité. Un autre passe à

travers la vie de telle façon que ses facultés intellectuelles sont peu développées : nous disons de lui qu'il est à un degré inférieur d'intelligence. Car nous savons que les facultés intellectuelles peuvent monter jusqu'à un degré plus élevé. Depuis l'être qui est peu moral et peu intelligent jusqu'à celui que, pour reprendre l'expression de Fichte, nous appelons « un génie moral », qui est parvenu au niveau supérieur de « l'invention morale », il y a tous les degrés intermédiaires ; et nous savons qu'à notre époque, l'homme le plus ordinaire peut s'élever, sans l'aide de la clairvoyance, vers les sommets de la perfection, cela en améliorant les dons qui sont déjà à sa disposition.

Ces différentes étapes ont dû être franchies par l'humanité au cours de son évolution. Le primitif n'aurait pu comprendre par lui-même ce que l'homme a développé ensuite, jusqu'à un certain point, par son intelligence et par ses forces morales personnelles, c'est-à-dire la compassion pour les peines et les souffrances d'autrui. On peut dire qu'aujourd'hui, cette notion est accessible, même sans la clairvoyance, à quiconque possède le sens moral et que peu à peu, tout le monde finira par admettre que la pitié est la plus haute des vertus et que sans amour, l'humanité ne peut faire aucun progrès.

Cela l'homme d'aujourd'hui le reconnaît grâce à son sens moral et ce sens ira toujours en s'affermissant. Mais il faut regarder en arrière vers les temps passés où l'être humain ne pouvait le comprendre par lui-même. Il y a eu des époques où personne n'aurait été capable de reconnaître par soi-même que la compassion et l'amour font partie de l'idéal le plus élevé de l'âme. C'est pourquoi des êtres tels que les Bodhisattvas ont dû s'incarner sous une forme humaine ; ils avaient reçu la révélation des forces actives de la compassion, des forces apaisantes de l'amour afin de pouvoir montrer aux hommes comment pratiquer ces vertus car ceux-ci n'étaient pas encore assez avancés pour le savoir d'eux-mêmes. Ce que leur sens moral peut leur dire aujourd'hui a dû leur être enseigné du haut du ciel pendant de très longues périodes.

L'instructeur qui a enseigné la compassion et l'amour aux temps où les hommes ne comprenaient pas encore par eux-mêmes la nature de ces sentiments, c'est celui des Bodhisattvas qui s'est incarné pour la dernière fois sur terre dans la personne de Gautama Bouddha. Le Bouddha est celui qui, d'abord en tant que Bodhisattva, a enseigné la compassion et l'amour avec tout ce qui s'y rattache. Cette activité s'est étendue à travers les époques pendant lesquelles les hommes possédaient encore une certaine clairvoyance. Lorsqu'il s'est ensuite incarné comme Bouddha, il a pu contempler par la clairvoyance ses incarnations antérieures et connaître les sentiments d'une âme qui pénètre dans les profondeurs spirituelles, au-delà de l'apparence sensible. Il avait acquis ces facultés au cours de ses incarnations passées et il est né les possédant déjà dans la famille des Çakia de laquelle descendait Souddhodana, son père. Sa mère s'appelait Mayadevi. À sa naissance, ce Gautama était encore Bodhisattva, c'est-à-dire qu'il possédait dès son enfance une haute clairvoyance. Son regard pouvait plonger dans les profondeurs de l'existence.

Or il faut savoir qu'au cours de l'évolution, cette « pénétration dans les profondeurs de l'existence » a pris des formes très spéciales. Il fallait que disparaisse peu à peu la clairvoyance primitive, vague et inconsciente, et ce qui subsistait de cette ancienne clairvoyance n'était pas ce qu'elle avait de meilleur. Cette meilleure partie fut la première à disparaître. Ce qui en survivait n'était souvent que la vision du plan astral inférieur, c'est-à-dire celles des forces démoniaques qui attirent les hommes vers une sphère inférieure en se servant de leurs instincts et de leurs passions.

Si par l'initiation, on peut pénétrer dans le monde spirituel et y voir les entités et les forces qui sont liées aux plus belles pensées, aux sentiments les plus élevés de l'humanité, on perçoit aussi les forces spirituelles qui se cachent derrière les plus basses passions, derrière la sensualité déchaînée, le matérialisme et l'égoïsme destructeur. En général, ce qui s'était conservé, non pas pour les initiés, mais pour la majorité des hommes, c'est précisément la vision de ces forces démoniaques qui se trouvent derrière les plus viles passions humaines. Quiconque voit dans le monde spirituel les perçoit naturellement aussi, selon que ses facultés sont développées, car l'un ne va pas sans l'autre.

En tant que Bodhisattva, le Bouddha dut, bien entendu, s'incarner dans un corps organisé comme l'étaient ceux de son époque, dans un corps qui lui donnait la possibilité de plonger son regard dans les profondeurs astrales de l'existence. Dès son enfance, il avait le don de percevoir les puissances astrales qui sont à la base de l'avidité, de la gourmandise, de la sensualité. On l'avait pourtant préservé de tout contact avec la corruption, la souffrance et les douleurs du monde extérieur. Enfermé dans son palais, il avait été gâté, choyé, isolé, ce qui était, croyait-on alors, dû à son rang. Mais cet isolement ne fit qu'accroître le pouvoir de sa clairvoyance intérieure. Et tandis qu'il était tenu soigneusement à l'écart de tout ce qui rappelle la maladie et la souffrance, son regard spirituel s'ouvrait aux images astrales. Toutes les violentes passions qui peuvent abaisser l'être humain tourbillonnaient autour de lui en visions astrales.

Quiconque sait lire avec le regard de l'esprit ce qu'une biographie, même officielle, contient encore d'ésotérisme, peut se rendre compte de la chose, s'il comprend ce qui vient d'être dit car il faut toujours revenir sur le fait que beaucoup de récits exotériques restent incompréhensibles tant qu'on ne peut pas remonter jusqu'à leurs sources ésotériques. Et la vie du Bouddha est bien de celles que les documents extérieurs permettent le moins de comprendre. Il doit en effet paraître bien étrange aux orientalistes et à tous ceux qui s'intéressent à la vie du Bouddha de lire que dans son palais, il était entouré de quarante mille danseuses et de quatre-vingt mille femmes. Voilà ce que racontent des brochures qu'on peut acquérir pour quelques sous et dont on voit que les auteurs ne s'étonnent pas outre mesure de ce harem composé de quarante mille danseuses et de quatre-vingt mille femmes. Qu'est-ce que cela veut dire ?

On ignore qu'il est ainsi fait allusion à ce qu'éprouvait le Bouddha par suite de

sa clairvoyance astrale qui le faisait souffrir comme seul un cœur humain peut souffrir. Car dès son enfance et bien qu'il ait été protégé contre les souffrances qu'endure l'humanité, le Bouddha en percevait la contrepartie spirituelle, la réalité sur le plan spirituel. Cela parce qu'il était incarné dans un corps tel qu'il en existait à son époque. Mais, dès l'abord, il fut armé, fortifié, aguerrri contre les images effrayantes qui l'entouraient parce que, dans ses incarnations précédentes, il s'était élevé à la hauteur d'un Bodhisattva. Vivant ainsi dans une incarnation de Bodhisattva, il éprouva le désir de sortir de son palais pour voir ce qui se rapportait aux tableaux du monde astral qui l'avaient entouré. Ces tableaux l'incitaient pour ainsi dire à sortir, à abandonner son palais pour voir le monde. Il était poussé par une force intérieure, la grande force spirituelle du Bodhisattva qui était en lui, lui imposant la mission d'enseigner aux hommes la compassion et l'amour.

Il lui fallait donc connaître l'humanité, connaître le monde où devaient être enseignés la compassion et l'amour. Il devait connaître l'humanité dans le monde physique. De Bodhisattva, il devait devenir Bouddha, homme parmi les hommes. Cela il ne pouvait le faire qu'en renonçant à toutes les facultés qui lui restaient de ses incarnations antérieures, qu'en descendant sur le plan physique pour y vivre parmi les hommes et devenir pour eux un exemple, un idéal, un modèle des vertus en question.

Pour s'élever ainsi de l'état de Bodhisattva à celui de Bouddha, il faut naturellement franchir plusieurs étapes intermédiaires. Cela ne se fait pas du jour au lendemain. On nous raconte donc que s'étant échappé du palais royal, le futur Bouddha rencontra un vieillard. Jusqu'alors il n'avait été entouré que de jeunesse. Et maintenant, il rencontrait ce qui, sur le plan physique, représente la vieillesse : un vieillard. Plus loin, il rencontra un malade, puis un cadavre, c'est-à-dire la mort sur le plan physique. Voilà ce qui se présenta à lui lorsqu'il prit réellement contact avec le monde physique.

Il y a une légende qui caractérise à merveille ce qu'était le Bouddha. Elle est en même temps plus vraie que n'importe quel renseignement exotérique. Elle dit que lorsqu'il quitta le palais royal, son cheval éprouva un tel chagrin de le voir abandonner tout ce que lui avait donné sa naissance qu'il en mourut et qu'il fut transporté, comme une entité spirituelle, dans le monde de l'esprit. Dans cette image s'exprime une profonde vérité. Cela nous mènerait trop loin si je vous expliquais en détails pourquoi on a justement choisi un cheval pour représenter une force de l'esprit humain.

Je vous rappelle seulement que Platon parle d'un cheval qu'il tient par la bride lorsqu'il veut illustrer certaines facultés humaines qui sont données par le ciel et qui n'ont pas été développées par la force intérieure de l'homme lui-même. Au moment où le Bouddha abandonne le palais royal, il laisse derrière lui les facultés que l'âme n'a pas développées par elle-même. Il les laisse dans le monde spirituel

d'où elles l'ont toujours guidé. C'est cela qui est indiqué par ce « cheval » qui meurt de chagrin quand il est abandonné et qui est ensuite transporté dans le monde spirituel.

C'est peu à peu seulement que le Bouddha est devenu ce qu'il devait devenir pendant sa dernière incarnation terrestre. Car il dut apprendre, sur le plan physique, ce qu'il n'avait connu que par la vision spirituelle tant qu'il était Bodhisattva. Il eut d'abord deux maîtres. L'un d'eux était le représentant de la philosophie Sankhya, l'autre un adepte de la philosophie Yoga. Le Bouddha se pénétra de ce qu'ils avaient à lui enseigner. Car, si élevé que soit un être, il faut pourtant qu'il apprenne tout ce que l'humanité a déjà acquis. Bien qu'un Bodhisattva l'apprenne plus vite qu'un autre, il doit cependant l'apprendre. Si le Bodhisattva qui a vécu au sixième siècle avant notre ère naissait aujourd'hui, il devrait — comme les enfants à l'école — apprendre d'abord ce qui s'est passé sur la terre pendant qu'il vivait dans les hauteurs célestes. Le Bouddha dut donc apprendre ce qui s'était passé depuis sa dernière incarnation.

Il étudia les deux philosophies en question et se fit ainsi une idée des doctrines qui, à l'époque, proposaient une solution aux énigmes de la vie et de l'effet qu'elles avaient sur l'âme qui s'en pénétrait. La philosophie Sankhya lui donna une conception du monde basée sur une logique subtile, mais plus il l'étudiait, moins elle le satisfaisait. C'était pour lui comme un fantôme privé de vie. Il sentit qu'il devait chercher ailleurs la source qui devait inspirer son incarnation actuelle. Quant à la philosophie Yoga de Patanjali qui cherchait l'union avec le divin au moyen de certaines expériences intérieures, il s'y plongea également, mais elle non plus ne put le satisfaire car il comprit qu'elle était un héritage du passé. Or il s'agissait pour l'humanité d'acquérir de nouvelles facultés ; elle devait parvenir à se développer moralement. Ayant donc mis à l'épreuve le Yoga, le Bouddha comprit qu'il ne pouvait pas non plus être la source d'inspiration de sa mission.

Il se rendit alors dans un ermitage qui abritait cinq anachorètes ; ceux-ci, par une discipline sévère, des mortifications et des privations, s'efforçaient de pénétrer dans les mystères de l'existence. Le Bouddha s'engagea également dans cette voie mais il vit qu'elle non plus ne pouvait pas être pour lui une source d'inspiration. Pendant quelque temps, il subit toutes les mortifications, toutes les privations des moines. Il jeûna avec eux pour étouffer en lui le désir de vivre et pour développer les forces plus profondes qui surgissent lorsque le corps est affaibli par le jeûne, ces forces au moyen desquelles on peut s'élever rapidement des profondeurs du corps matériel jusqu'au monde spirituel. Mais, vu son degré de développement, le Bouddha comprit l'inutilité des mortifications, du jeûne, des privations. Déjà, du fait qu'il était Bodhisattva et par suite de son évolution antérieure, il avait amené son corps au plus haut point de développement qu'un corps d'homme pût alors atteindre. C'est pourquoi il put connaître ce que tout homme doit connaître lorsqu'il parcourt cette voie vers les hauteurs de l'esprit.

Quiconque atteint un certain degré de la philosophie Sankhya ou Yoga sans

avoir acquis ce que le Bouddha avait précédemment développé en lui, quiconque veut parvenir aux sommets de l'esprit pur par la pensée logique, sans avoir tout d'abord acquis le sens moral — comme l'avait acquis le Bouddha — se trouve devant la tentation dont le Bouddha a subi l'épreuve et qui nous est décrite comme celle du « démon Mara ». L'homme en arrive là où tous les démons de l'orgueil, de la vanité, de l'ambition viennent l'assaillir. Cela, le Bouddha l'a Vécu. Mara, le démon de la vanité, de l'ambition lui apparut ; mais du fait qu'il était parvenu au niveau élevé d'un Bodhisattva, il sut reconnaître le démon et fut armé contre lui. Et il comprit que si les hommes continuaient à se développer par les anciennes voies, sans y adjoindre la nouvelle impulsion de compassion et d'amour, sans exercer l'initiative de leur sens moral, ils tomberaient fatalement, eux qui n'étaient pas des Bodhisattvas, au pouvoir du démon Mara qui dépose dans l'âme les forces de l'orgueil et de la vanité. Voilà ce que le Bouddha ressentit lorsqu'il suivit les philosophies Sankhya et Yoga jusque dans leurs dernières conséquences.

Étant encore chez les ermites, il fit une autre expérience. Il s'aperçut que le démon Mara peut prendre une autre forme, sous laquelle il offre à l'homme tous les biens matériels, « le Royaume de ce monde et ses splendeurs » afin de le détourner du monde spirituel. Et le Bouddha constata que c'est justement sur le chemin de l'ascétisme qu'on succombe à cette tentation. Le démon Mara, venant à sa rencontre, lui dit : « Ne te laisse pas entraîner à abandonner tout ce que tu possédais comme fils de roi, retourne dans le palais royal ». Tout autre aurait succombé à cette tentation ; mais le Bouddha était si avancé qu'il put reconnaître le tentateur. Il sut voir ce qui arriverait à l'humanité si elle continuait à vivre comme auparavant et si elle ne cherchait à pénétrer dans le monde spirituel que par la voie du jeûne et des privations. Lui-même était immunisé et pouvait donc signaler aux hommes le grand danger qu'il y avait à vouloir pénétrer dans le monde spirituel sans la base solide d'un sens moral et seulement par le jeûne et les moyens matériels.

Étant encore Bodhisattva, le Bouddha était allé jusqu'à la double frontière de l'évolution humaine, frontière dont l'homme, n'étant pas un Bodhisattva, fait mieux de ne pas approcher. En traduisant ceci dans le langage ordinaire, nous dirions : la connaissance la plus haute est une chose merveilleuse, la connaissance la plus haute est une chose magnifique mais il faut l'aborder avec un cœur pur et noble, avec une âme purifiée, sous peine d'être vaincu par le démon de l'orgueil, de la vanité et de l'ambition. Et d'autre part, ne cherche pas à pénétrer dans le monde spirituel par un chemin extérieur, par des mortifications et des jeûnes, avant d'avoir purifié ton sens moral ; sinon, le tentateur t'attaquera par un autre côté.

Tels sont les deux enseignements qui nous viennent du Bouddha et nous éclairent encore à notre époque. Étant encore Bodhisattva, le Bouddha nous enseigne ainsi ce qu'il a pour mission d'enseigner, car sa mission a toujours consisté à donner à l'humanité le sens moral tant que les hommes n'étaient pas capables de le tirer de leur propre cœur. C'est pourquoi, lorsqu'il eût compris le

danger de l'ascétisme, il quitta les cinq anachorètes et se rendit là où il put se plonger dans une profonde méditation sur les facultés de la nature humaine qui peuvent se développer sans l'aide de la clairvoyance héritée des anciens temps. Il accomplit alors l'œuvre la plus considérable qu'un homme puisse accomplir au moyen de ces facultés.

Dans sa vingt-neuvième année, ayant donc abandonné la voie de l'ascétisme, le Bouddha médita pendant sept jours sous l'arbre de Bodhi ; il y eut la révélation des sublimes vérités qui se dévoilent à celui qui, dans le silence d'une profonde méditation, recherche ce que les facultés humaines de son époque peuvent lui apporter. C'est alors qu'il conçut la doctrine dite des « quatre vérités » et le grand enseignement de compassion et d'amour contenu dans « le Sentier octuple ». Nous aurons à revenir sur ces enseignements. Bornons-nous aujourd'hui à constater qu'ils se rapportent au sens moral, à la pure doctrine de la compassion et de l'amour. Ces enseignements s'éclairèrent lorsque, sous l'arbre de Bodhi, le Bodhisattva de l'Inde devint le Bouddha. Ils pénétrèrent alors pour la première fois dans l'humanité sous la forme de facultés propres à l'être humain et depuis lors les hommes ont la possibilité de développer en eux-mêmes la compassion et l'amour. C'est là ce qui importe.

Peu de temps avant sa mort, le Bouddha dit aux plus intimes de ses disciples : « Ne vous affligez pas de ce que votre Maître vous quitte ; je vous laisse la loi de la sagesse et la loi de la discipline ; elles doivent remplacer le Maître à l'avenir ». Autrement dit : le Bodhisattva vous a enseigné jusqu'à présent ce qui s'exprime dans ces lois, mais maintenant qu'il a accompli sa dernière incarnation terrestre, il peut se retirer, car ce qui a été enseigné par un Bodhisattva à l'humanité est maintenant déposé dans le cœur de l'homme et en ressortira sous la forme d'une religion de pitié et d'amour. Et c'est ainsi qu'après avoir médité pendant sept jours, le Bodhisattva de l'Inde est devenu Bouddha. Voilà ce qu'il a enseigné, sous des formes variées, aux disciples qui l'entouraient. Ce que sont ces formes, nous aurons l'occasion de le voir.

S'il nous a fallu revenir aujourd'hui sur ce qui s'est passé six cents ans avant notre ère, c'est parce que si nous n'avions pas pu remonter à l'aide de la chronique de l'Akasha, des événements de Palestine jusqu'au sermon de Bénarès, nous ne comprendrions ni la voie qu'a suivie le christianisme, ni celui qui a si magistralement décrit cette voie : l'auteur de l'Évangile de St-Luc. Depuis que le Bodhisattva est devenu Bouddha, il n'a plus eu besoin de revenir sur la terre ; depuis lors, entité spirituelle, il plane dans les mondes supérieurs et de là il intervient dans les destinées terrestres. Et lorsque le plus grand des événements se préparait sur la terre et que les bergers se trouvaient dans les champs, un être leur apparut venant des hauteurs spirituelles pour leur annoncer ce qui est précisément décrit dans l'Évangile de St-Luc. Puis toute une légion céleste se

joignit à cet Ange. De qui donc s'agissait-il ?

La vision qui s'offrait ainsi aux bergers, c'était le Bouddha transfiguré, le Bodhisattva d'autrefois, l'être désormais spirituel qui, pendant des milliers et des milliers d'années, avait apporté aux hommes le message de la compassion et de l'amour. Ayant achevé sa dernière incarnation terrestre, il planait dans les hauteurs spirituelles et apparaissait aux bergers dans le ciel auprès de l'Ange qui venait leur annoncer l'événement de Palestine.

Voilà ce que nous apprend la recherche spirituelle. Elle nous montre, planant au-dessus des bergers et transfiguré, le Bodhisattva des temps anciens. Oui, il en était bien ainsi — comme nous l'enseigne la chronique de l'Akasha — qu'en Palestine, dans la ville de David, un enfant venait de naître, un descendant de la lignée sacerdotale de la maison de David. Cet enfant — je le dis expressément — né d'un couple de parents qui descendait du côté paternel de la lignée sacerdotale de David, était destiné dès sa naissance à recevoir la lumière et les forces qui rayonnaient du Bouddha après que celui-ci eût été élevé dans les hauteurs spirituelles. Contemplons avec les bergers la crèche où est né Jésus de Nazareth — comme on l'appelle d'ordinaire. Nous voyons dès le premier moment une auréole autour de l'enfant et nous savons que par cette auréole se manifeste la force du Bodhisattva qui est devenu Bouddha. Elle agit maintenant du haut du monde spirituel, accomplissant l'action la plus sublime de toutes lorsqu'elle rayonne sur l'Enfant de Bethléem afin qu'il puisse prendre, dans l'évolution humaine, la place qui lui revient.

Lorsque naquit, dans l'Inde antique, le Bodhisattva qui devait devenir le Bouddha, un sage de cette époque pressentit toute l'importance de ce que nous venons de décrire. Ce que ce sage, du nom d'Asita, avait vu tout d'abord en esprit, le poussa à se rendre au palais du roi pour voir l'enfant Bodhisattva. Quand il le vit, il prédit la grande mission qui allait être la sienne. À la consternation du père de l'enfant, Asita prédit que celui-ci ne régnerait pas sur le royaume de son père mais deviendrait un Bouddha. Puis il se mit à pleurer et lorsqu'on lui demanda si l'enfant était menacé d'un malheur, il répondit : « Non. Je pleure parce que je suis si vieux que je ne verrai pas le jour où ce Sauveur, ce Bodhisattva sera un Bouddha sur la terre ».

Asita ne vécut pas assez longtemps pour voir la transformation du Bodhisattva en Bouddha ; du point de vue qui était alors le sien, ses pleurs n'étaient que trop justifiés. Mais cet Asita qui avait vu le Bodhisattva enfant dans le palais de Souddhodana naquit de nouveau dans la personne de Siméon que St-Luc nous décrit dans la scène de la Présentation au Temple. Il nous dit de Siméon que l'Esprit-Saint était sur lui. C'était lui qui avait autrefois pleuré parce que, dans son incarnation d'alors, il n'avait pu voir la transformation du Bodhisattva en Bouddha. Maintenant il lui était accordé d'être témoin du nouveau pas franchi par cette individualité. Et l'Esprit étant descendu sur lui, il put, lors de la Présentation

de l'Enfant-Jésus dans le Temple, voir au-dessus de cet Enfant-Jésus de la lignée de David l'auréole du Bouddha transfiguré. C'est pourquoi il dit alors : « Maintenant il n'y a plus de raison de pleurer. Ce que je n'ai pas vu autrefois, je le vois maintenant, je vois au-dessus de ce petit enfant mon Sauveur transfiguré. Seigneur, laisse ton serviteur mourir en paix ».

CHAPITRE III

Infiltration de la conception bouddhique dans l'Évangile de Saint-Luc

QUICONQUE laisse agir sur lui l'Évangile de St-Luc ne peut l'apprécier tout d'abord que par le cœur. Mais il aura ensuite un pressentiment de la grandeur des sphères spirituelles qui rayonnent vers lui à travers cet Évangile. Ce que nous avons dit hier le montre bien. L'investigation spirituelle nous révèle en effet que la conception bouddhique de l'univers avec tout ce qu'elle a apporté à l'humanité s'est infiltrée dans l'Évangile de St-Luc. On peut dire qu'on y retrouve le bouddhisme mais sous une forme très particulière et, comme nous l'avons déjà fait remarquer, de telle sorte qu'il devient accessible aux âmes les plus simples, les plus candides.

Le bouddhisme, tel qu'il a été enseigné par le Bouddha, est une doctrine que seul peut comprendre celui qui s'élève jusqu'aux sommets les plus purs de l'esprit. Il faut pour comprendre le bouddhisme une longue préparation. Dans l'Évangile de St-Luc, au contraire, la substance spirituelle se présente de telle façon qu'elle peut agir sur toutes les âmes, pour peu que celles-ci soient ouvertes aux notions, aux idées les plus répandues. Nous le comprendrons mieux lorsque nous aurons approfondi le secret de cet Évangile. Non seulement les dons de la spiritualité bouddhiste nous parviennent à travers l'Évangile de St-Luc, mais ils nous parviennent sous une forme supérieure, comme transposés sur un plan plus élevé que celui où, six siècles avant notre ère, ils avaient été donnés à l'Inde. Quelques exemples vont nous montrer en quoi consiste cette élévation du bouddhisme.

Hier nous avons dit de cette doctrine qu'elle était celle de la compassion et de l'amour. En effet, du pays où s'est exercée l'action du Bouddha, un Évangile d'amour et de compassion s'est répandu dans toute l'évolution spirituelle de la terre. Cet Évangile est resté vivant chez le véritable bouddhiste lorsque, de toute la chaleur de son cœur, il participe à la souffrance de tout ce qui vit dans le monde. Là on trouve l'amour, la compassion, au sens le plus complet de ces mots.

Mais de l'Évangile de St-Luc, il rayonne quelque chose de plus que cet amour, que cette charité infinie. Ce qui s'en dégage, c'est comme la transformation de l'amour et de la charité en un acte dont l'âme ressent la nécessité. Compatir, au sens le plus littéral du mot, voilà ce que veut le Bouddhiste. Celui qui vit selon l'Évangile de St-Luc veut développer l'amour actif. Le bouddhiste compatit aux souffrances du malade, mais le besoin de se mettre à l'œuvre et d'agir en vue de sa guérison, voilà ce que ressent celui qui s'inspire de l'Évangile de St-Luc. Le bouddhisme nous apprend à comprendre tout ce qui vit dans l'âme humaine ; l'Évangile de St-Luc nous demande de ne pas juger mais de faire plus qu'on ne fait pour nous, de donner plus que nous ne recevons. L'amour transformé en acte nous apparaît dans cet Évangile, comme si le véritable bouddhisme s'était élevé à un niveau supérieur.

Pour décrire cet aspect du christianisme, ce bouddhisme qui est élevé par le christianisme à un niveau supérieur, il fallait vraiment avoir le cœur de celui qui a écrit l'Évangile de St-Luc. Dans le Christ, il a surtout vu le guérisseur des âmes et des corps. Il a trouvé les accents qui parlent au cœur de l'homme parce qu'il était lui-même médecin et qu'il avait observé de ce point de vue ce qu'il a raconté au sujet du Christ. Nous le verrons de mieux en mieux, plus nous approfondirons son Évangile.

Mais il faut aussi voir autre chose, surtout si nous considérons le fait que cet Évangile agit également sur les âmes les plus primitives. Il est évident que la grande doctrine du Bouddha, que seule une âme, une intelligence mûrie parvient à comprendre, nous apparaît, dans l'Évangile de St-Luc, comme rajeunie, comme trempée dans une fontaine de Jouvence. Le bouddhisme, fruit mûr de l'arbre de l'humanité, se présente à nous comme une nouvelle fleur lorsque nous le retrouvons dans l'Évangile de St-Luc. Et nous nous demandons alors comment ce rajeunissement s'est produit. Mais nous ne le verrons qu'après avoir porté notre regard sur les enseignements du Bouddha, à la lumière de l'anthroposophie.

N'oublions pas que le Bouddha a été d'abord un Bodhisattva, c'est-à-dire un être supérieur qui pouvait pénétrer dans les secrets de l'existence. De ce fait, il avait pu prendre part aux événements de l'évolution humaine à travers le temps. Dès la première civilisation post-atlantéenne, il était présent comme un intermédiaire entre l'homme et le monde spirituel. Il était présent aussi dans les temps atlantéens et même dans les temps lémuriens. Et parce qu'il était arrivé à un si haut degré d'évolution, il put aussi se souvenir dans les vingt-neuf années de son incarnation de Bodhisattva, de toutes les communautés par lesquelles il avait passé avant de s'incarner pour la dernière fois aux Indes.

Il pouvait contempler rétrospectivement l'œuvre qu'il avait accomplie dans l'humanité ainsi que son existence dans les mondes spirituels, d'où il était descendu pour apporter aux hommes ce qu'il devait leur donner. Nous avons déjà dit hier que même une individualité à ce point supérieure a dû réapprendre, quoique brièvement, ce qu'elle avait déjà appris auparavant. Aussi le Bouddha nous décrit-il comment, pendant qu'il était encore Bodhisattva, il s'est élevé progressivement, perfectionnant toujours plus sa perception et sa vision spirituelles.

Voici comment il a décrit à ses élèves le chemin qu'a suivi son âme pour se souvenir peu à peu de ce qu'elle a vécu dans le passé : « Il fut un temps, ô moines, où m'apparut, venant des mondes spirituels, une immense lueur. Mais je ne pus rien distinguer, ni formes, ni images. Mon illumination n'était pas encore assez pure. Puis je commençai à voir non seulement la lumière mais dans la lumière des images et des formes distinctes ; mais je ne pouvais pas encore discerner la signification de ces images et de ces formes ; mon illumination n'était pas encore assez pure. Je commençai alors à voir que des entités spirituelles s'exprimaient

dans ces images et ces formes ; mais je ne pouvais pas encore distinguer à quels règnes du monde spirituel appartenait ces êtres.

Mon illumination n'était pas encore assez pure. J'appris ensuite à reconnaître à quels différents règnes appartenait ces êtres spirituels ; mais je ne pouvais pas encore voir par quels actes ils avaient conquis leur place dans les régions de l'esprit et quels étaient leurs états d'âme, car mon illumination n'était pas encore assez pure. Vint alors le moment où je pus distinguer quels actes avaient valu à ces êtres spirituels leur place dans ces régions et quels étaient leurs états d'âme ; mais je ne pouvais pas encore discerner avec quelles entités spirituelles j'avais moi-même vécu dans les temps passés et quelles avaient été mes relations avec elles, car mon illumination n'était pas encore assez pure. Enfin l'heure est venue où j'ai pu savoir que j'avais vécu avec telle ou telle entité, à telle ou telle époque et que j'avais eu avec elle telle ou telle relation. J'ai vu ce qu'avaient été mes vies antérieures. À ce moment, mon illumination était pure ».

Voilà comment le Bouddha expliqua à ses fidèles de quelle façon il avait travaillé à l'acquisition d'une connaissance qu'il possédait il est vrai auparavant mais qu'il faut acquérir de nouveau à chaque incarnation selon les nécessités de l'époque et qu'il devait cette fois acquérir sous une forme adaptée à sa descente complète dans un corps humain. Par le sentiment nous pouvons nous faire une idée de la grandeur, de l'importance de l'être qui s'est incarné dans l'enfant royal de la lignée des Çakya. Ce que le Bouddha retrouvait de la sorte faisait partie, il le savait, d'un monde qui est inaccessible aux sens ordinaires et auquel dans le présent immédiat et le proche avenir, les hommes devaient renoncer. Seuls les initiés dont il faisait lui-même partie peuvent voir dans le monde spirituel ; pour l'humanité normale, cette possibilité s'est perdue, les traces de l'ancienne clairvoyance atavique allant en s'affaiblissant de plus en plus.

Or le Bouddha devait parler, non seulement de ce que peuvent dire les initiés, mais surtout des forces qui doivent naître des âmes humaines elles-mêmes. Il ne pouvait donc se borner à raconter les expériences de son illumination ; et il se dit : « Je dois parler de ce que les hommes peuvent atteindre par le développement — sur un plan supérieur évidemment — de leur propre nature, par le développement de ce qui existe déjà à notre époque ». En effet, au fur et à mesure qu'ils évolueront, les hommes retrouveront d'eux-mêmes dans les enseignements du Bouddha ce que leur dicte leur propre raison, leur propre jugement. Mais il faudra encore beaucoup, beaucoup de temps avant que tous soient assez mûrs pour puiser en quelque sorte dans leur propre âme ce que le Bouddha a donné, tout d'abord comme un simple enseignement, car c'est tout autre chose de développer ultérieurement certaines facultés ou de les dégager pour la première fois des couches profondes de l'âme humaine.

Prenons un exemple : aujourd'hui tout jeune homme assimile aisément les règles de la pensée logique. La pensée logique fait aujourd'hui partie des facultés courantes que l'homme développe en lui-même. Mais, pour que cette faculté se

manifeste dans une âme d'homme, il a fallu le génie du grand penseur grec Aristote. Or ce que le Bouddha avait à dire à l'humanité fait partie des plus nobles doctrines qui aient jamais surgi au cours de longues époques. Aussi a-t-il fallu la grande âme d'un Bodhisattva, d'un grand Initié, pour que cette doctrine pût vivre dans un être humain. Seul celui qui était « éclairé » au sens le plus élevé du terme pouvait faire naître dans son âme ce qui devait peu à peu devenir le bien commun du genre humain : la grande doctrine de la compassion et de l'amour avec tout ce qui s'y rattache.

Ce que le Bouddha avait à dire, il dût le revêtir de paroles familières aux hommes de son temps et en particulier aux habitants de son pays. Or nous avons vu que du temps du Bouddha, on enseignait aux Indes la philosophie Sankhya et la philosophie Yoga. Ces philosophies fournissaient les expressions et les notions courantes et quiconque avait quelque chose de neuf à dire devait en utiliser les termes usuels. Le Bouddha lui aussi dut exprimer ce qui vivait dans son âme à l'aide de ces expressions courantes. Certes ces idées et ces représentations prirent chez lui une forme toute nouvelle mais il dut se servir de ces termes usuels car toute évolution doit se faire de telle façon que l'avenir s'appuie sur le passé.

Il faut maintenant que nous nous fassions une idée de ce que, pendant les sept jours de son illumination sous l'arbre de Bodhi, le Bouddha a conçu comme sa doctrine, cette doctrine qui devait devenir l'une des plus profondes de l'humanité. Essayons donc de nous représenter, ne serait-ce qu'approximativement, comment les expériences qu'il fit alors s'imprimèrent sous forme d'idées dans l'âme du Bouddha.

Voici à peu près ce qu'il put se dire : À certaines époques de l'évolution humaine, un grand nombre d'hommes possédaient une clairvoyance vague et nébuleuse ; dans des temps plus reculés encore, tous les hommes étaient clairvoyants. Qu'est-ce en somme que cette vague clairvoyance ? Que veut dire « être clairvoyant » ? Être clairvoyant veut dire : pouvoir se servir des organes de son corps éthérique. Tant qu'on ne se sert que des organes de son corps astral, on peut il est vrai sentir et participer par sa vie intérieure aux plus profonds mystères, mais on ne peut pas les « voir ».

On ne peut devenir clairvoyant que lorsque ce qui est ressenti dans le corps astral peut pour ainsi dire s'imprimer dans le corps éthérique. L'ancienne clairvoyance elle-même était due au fait que le corps éthérique, n'ayant pas encore pénétré complètement dans le corps physique, possédait des organes dont l'humanité d'alors pouvait encore se servir. Qu'a donc perdu l'humanité au cours des temps ? Elle a perdu la faculté de se servir des organes du corps éthérique. Elle a donc dû peu à peu, se contenter d'utiliser les organes extérieurs du corps physique et de ressentir dans le corps astral, sous la forme de pensées, de sentiments, de sensations, de représentations, ce que lui transmettait le corps physique.

Tout cela s'exprima dans l'expérience que fit la grande âme du Bouddha et il se

dit : Voilà que les hommes ont perdu la faculté de se servir des organes de leur corps éthérique. Ils ressentent dans leur corps astral ce qu'ils peuvent savoir du monde extérieur au moyen de cet instrument qu'est le corps physique.

Puis le Bouddha fut amené à se faire une réflexion importante : lorsque l'œil perçoit la couleur rouge, lorsque l'oreille entend un son, lorsque les organes du goût éprouvent une sensation, toutes ces sensations pénètrent dans l'être humain si les conditions sont normales, et y deviennent représentations ; elles sont vécues intérieurement par le corps astral. Elles pourraient si elles en restaient à l'état d'impressions n'être normalement accompagnées ni de peine, ni de souffrance. Si l'homme s'abandonnait tout simplement aux impressions du monde extérieur telles qu'elles agissent sur ses sens, telles qu'elles lui apparaissent dans les couleurs, la lumière, les sons, etc..., il irait à travers le monde sans en ressentir de douleur. C'est dans certaines conditions seulement que l'homme peut éprouver la douleur, la souffrance.

Le Bouddha se mit donc à la recherche de ces conditions qui valent à l'homme de connaître la souffrance, les soucis et les chagrins. Quand les impressions extérieures deviennent-elles douloureuses et pourquoi le deviennent-elles dans certaines conditions ? Le Bouddha se dit alors : lorsqu'on remonte en arrière dans le passé, on voit que certains êtres ont agi de deux côtés sur la vie intérieure, sur le corps astral de l'être humain. Pendant les incarnations des époques lémurienne et atlantéenne, ce sont des êtres que nous appelons lucifériens qui sont intervenus dans la nature humaine ; les hommes, au cours des temps, ont donc subi l'influence de ces êtres lucifériens.

Puis, à partir de l'époque atlantéenne, les êtres qui étaient sous la direction d'Ahrimane ont aussi agi sur l'homme. Celui-ci a donc subi, dans ses incarnations antérieures, l'influence des deux forces que nous appelons les entités lucifériennes et ahrimaniennes. Si ces entités n'avaient pas agi sur lui, l'homme n'aurait pu acquérir ni la liberté, ni la faculté de distinguer entre le bien et le mal, ni le libre arbitre. Il est donc bon, d'un point de vue plus élevé, que ces influences se soient exercées sur lui, mais d'autre part, elles l'ont en un sens entraîné plus profondément dans l'existence sensible que ce n'eût été le cas autrement.

Le Bouddha pouvait donc se dire que les hommes portaient en eux d'une part ce qui leur vient de Lucifer, et d'autre part ce qui leur vient d'Ahrimane. Cela leur est resté de leurs incarnations antérieures ; ils le portent en eux. Or, tant que l'homme pouvait encore voir le monde spirituel au moyen de l'ancienne clairvoyance, il percevait ces influences de Lucifer et d'Ahrimane et pouvait les distinguer avec précision l'une de l'autre. En observant le monde astral, il pouvait reconnaître ces fâcheuses influences, en prendre conscience et se protéger contre elles. Il savait aussi comment il était entré en contact avec ces êtres. Il y a eu une époque, se disait le Bouddha, où les hommes savaient d'où provenaient ces influences que depuis un lointain passé ils portent en eux d'incarnation en incarnation.

Mais en même temps que l'ancienne clairvoyance, la connaissance de ces forces

s'est effacée ; du fait que les hommes ont perdu la clairvoyance, ils sont devenus ignorants de ce qui a influencé leur âme d'incarnation en incarnation. L'ignorance a succédé à la clairvoyance d'autrefois. L'homme est plongé dans l'obscurité, il ne sait plus voir d'où proviennent ces influences lucifériennes et ahrimaniennes et pourtant il les porte en lui. Il porte en lui quelque chose dont il ne sait rien. Mais il serait puéril d'en nier la réalité et les effets, bien qu'on n'en sache pas l'origine. L'être humain subit des influences qui se sont infiltrées en lui au cours de ses incarnations. Elles sont là et agissent pendant toute sa vie mais il les ignore. Voilà ce que pensait le grand Bouddha.

Et comment ces forces agissent-elles dans l'être humain ? Bien qu'il n'en ait pas connaissance, il les sent, il les pressent, il y a en lui une force qui est l'expression de ce qui est ainsi passé d'incarnation en incarnation jusqu'à l'existence actuelle. Ce qui représente ces forces dont l'homme ne sait pas reconnaître la véritable nature, c'est le désir de la vie matérielle, le désir d'entrer en contact avec le monde, la soif, le besoin de vivre. C'est sous la forme de la soif d'être, du désir de vivre, que persistent, d'incarnation en incarnation, les anciennes influences de Lucifer et d'Ahrimane. Voilà en somme ce que disait le Bouddha, ce qu'il expliquait en détails à ses plus proches disciples.

Pour comprendre comment il leur révéla ses sentiments, il faut y être déjà un peu préparé par la science spirituelle. Nous savons qu'au moment de la mort, le Moi et le corps astral de l'homme abandonnent son corps éthérique et son corps physique. Alors défilent devant lui en un grand tableau rétrospectif tous les événements de sa vie passée. Puis il rejette, comme un second cadavre, la majeure partie de son corps éthérique dont il reste une espèce d'extrait, d'essence que l'être humain emporte avec lui à travers le Kamaloca et le Dévachan pour le rapporter dans sa prochaine incarnation {4}. Or pendant que l'homme est dans le Kamaloca, tout ce qu'il a fait durant sa vie, tout le Karma qu'il a accumulé et qu'il devra régler, tout cela s'inscrit dans cet extrait de vie, s'unit d'une certaine manière avec la partie du corps éthérique qui se transmet d'une incarnation à une autre.

Dans la littérature orientale, ce que nous appelons corps éthérique est habituellement désigné sous le nom de « Linga sharira ». C'est donc un extrait du « Linga sharira » que l'être humain emporte d'une incarnation à l'autre. Aussi le Bouddha pouvait-il dire : Regardez cet homme qui vient de naître ; il apporte dans son « Linga sharira » le poids de ses incarnations passées qui s'y est inscrit. Le Linga sharira contient tout ce que l'homme ignore pendant le cycle actuel de l'évolution, tout ce qui reste dans l'obscurité de l'ignorance mais qui se manifeste, lorsque l'homme vient au monde, sous la forme de la soif, du désir de vivre.

Dans ce désir de vivre, le Bouddha voit tout ce qui provient des incarnations précédentes et qui pousse l'être humain à rechercher la jouissance dans le monde, à ne pas passer comme un simple voyageur à travers ce monde de couleurs, de sons et d'autres impressions, mais à le désirer passionnément. Ce qui survit ainsi des incarnations passées sous forme de forces, de tendances, les élèves du

Bouddha l'ont appelé le « Samskara ».

Le Bouddha disait donc à ses disciples : Ce qui caractérise l'homme actuel, c'est le fait qu'il ignore quelque chose d'important qu'il porte en lui-même. Cette ignorance transforme en désir de vivre ce qui sans cela se révélerait comme étant d'origine luciférienne ou ahrimanienne et qui provient de toutes les forces assoupies dans les profondeurs obscures de l'être, héritage des incarnations passées. Voilà ce que, d'après le Bouddha, on désignait du nom de Samskara.

Dans ce Samskara se forme ce qui est devenu chez l'homme la pensée immédiate, ce qui explique qu'à l'époque, on n'ait pas su sans peine penser objectivement. Notez bien la subtile différence que le Bouddha indique à ses élèves, la différence entre la pensée « objective » qui ne s'intéresse qu'à l'objet et la pensée qui reste sous l'influence des forces dont l'origine se trouve dans le Linga sharira. Réfléchissez à cela et demandez-vous comment se forment vos opinions, demandez-vous à quel point votre opinion dépend de ce qui vous plaît ou de ce qui vous déplaît et si elle correspond à une observation objective des choses.

Pour le Bouddha, toute vérité acquise, non pas objectivement mais sous l'influence de tendances anciennes rapportées d'incarnations antérieures, constitue un organe de pensée intérieure. Cet organe de pensée est l'ensemble de ce que pense quelqu'un du fait qu'au cours de ses incarnations précédentes, il a fait telle ou telle expérience qui constitue ensuite comme un résidu dans son Linga sharira. Le Bouddha voit donc ce qui a été formé par l'ensemble du Samskara comme un organe de pensée intérieure. Et il dit : c'est cet organe de pensée qui forme dans l'homme actuel ce qu'on appelle son individualité, ce que le bouddhisme appelle « nom et forme ou Kamarupa ». D'autres philosophies l'appellent « Ahamkara ».

Voici à peu près ce que le Bouddha dit à ses disciples : Quand les hommes des temps passés possédaient encore la clairvoyance et contemplaient le monde qui se trouve derrière l'existence physique, ils voyaient tous la même chose, car le monde objectif était pareil pour tous. Mais lorsque l'ignorance s'étendit comme un voile sur le monde, chacun apporta avec lui des aptitudes qui le différencièrent des autres et firent de lui un être qui a « telle ou telle forme d'âme ». Chacun eut alors un nom qui le distingua des autres, un « Ahamkara ». Or ce qui se forme dans l'homme sous l'influence de ce qu'il a apporté avec lui de ses incarnations antérieures, ce qui a donné « le nom et la forme », l'individualité, travaille désormais du dedans vers le dehors pour élaborer le « Manas » et les cinq organes des sens, c'est-à-dire « les six organes ».

Remarquez bien que le Bouddha ne dit pas que l'œil n'est créé que de l'intérieur, mais que l'œil est imprégné de quelque chose qui lui vient à travers le Linga sharira des étapes antérieures de son existence. C'est pourquoi l'œil ne voit pas juste ; il verrait autrement le monde extérieur s'il n'était imprégné de ce qui lui reste du passé. De même, l'oreille n'entend pas juste ; l'ouïe est troublée par ce qui subsiste en elle des existences passées, ce qui a pour conséquence que le désir de

voir ou d'entendre telle ou telle chose, de percevoir de telle ou telle façon, se mêle à tout.

Si ce désir qui provient d'incarnations antérieures ne s'infiltrait pas ainsi dans tout ce qui se présente actuellement à l'être humain, celui-ci — selon le Bouddha — verrait l'univers comme peut le voir un être divin. Il subirait l'action du monde sans jamais demander ou désirer plus qu'il n'en reçoit. Sa connaissance n'irait pas au-delà de ce qui lui serait donné par les puissances spirituelles et il ne se distinguerait pas du monde extérieur dont il se considérerait comme un membre. Car si l'être humain se conçoit comme distinct de l'univers, c'est parce qu'il veut avoir plus de jouissances, et d'autres jouissances que ce que cet univers lui offre.

Par là son âme prend conscience d'être différente du monde. S'il était satisfait de ce qui existe dans le monde, il ne s'en distinguerait pas. Sa propre existence lui semblerait se continuer dans le monde extérieur. Il ne connaîtrait jamais ce qu'on appelle le « contact » avec le monde extérieur puisqu'il n'en serait pas séparé. C'est parce que les « six organes » se sont formés que le « contact » avec le monde extérieur s'est produit et par là ce qu'on appelle ordinairement la sensation. Celle-ci provoque à son tour l'attachement au monde extérieur, dont les conséquences sont la douleur, la souffrance, les soucis, l'affliction.

Ainsi le Bouddha parlait à ses disciples d'un « homme intérieur » qui serait la cause première de la douleur, du mal, de la misère et des soucis. C'était là une doctrine élevée, subtile, qui provenait de la source même de la vie car elle avait été conçue par un « Illuminé » comme ce qu'il y avait de plus vrai pour l'humanité de son temps. Celui qui, étant Bodhisattva, avait dirigé l'humanité pendant des milliers et des milliers d'années d'après la doctrine de la charité et de l'amour, devenu Bouddha, comprenait la véritable nature et l'origine des souffrances de l'humanité à son époque. Il put ainsi voir pourquoi les hommes souffrent et l'expliquer à ses élèves. Et lorsqu'il fut suffisamment avancé pour saisir ce qui était l'essentiel de l'existence humaine à son époque, il le résuma dans son célèbre « Sermon de Bénarès » par lequel il inaugura son activité de Bouddha.

Il y enseigna en langage populaire ce qu'il avait auparavant communiqué d'une façon plus subtile à ses disciples : « Celui qui connaît les causes premières de l'existence sait que la vie telle qu'elle est comporte fatalement des souffrances et des douleurs. Le premier enseignement que j'aie à vous donner, c'est celui de la douleur du monde : Le second se rapporte aux causes de la douleur. Quelles sont ces causes ? Elles résident dans le fait que le désir, la soif de vivre, se sont insinués dans l'homme à travers ce qui lui est resté de ses incarnations antérieures. La soif d'exister, voilà la source de la souffrance.

Le troisième enseignement du Bouddha, c'est celui-ci : comment le mal peut-il être éliminé du monde ? Il faut évidemment pour cela que soit éliminée sa cause, la soif de vivre, née de l'ignorance. Car les hommes ont passé de leur ancien état de clairvoyance à l'ignorance, ignorance qui leur a caché le monde spirituel. De l'ignorance vient la soif de vivre et la soif de vivre est sur terre la source de la

souffrance, de la douleur, des soucis, de l'affliction. La soif de l'existence doit disparaître du monde si la souffrance, la douleur, les soucis et la misère doivent en être éliminés.

L'ancienne connaissance s'est effacée ; les hommes ne peuvent plus se servir des organes de leur corps éthérique. Mais une connaissance nouvelle va devenir possible et l'humanité l'obtiendra si elle s'adonne entièrement à ce que peuvent lui donner les forces les plus profondes de son corps astral, aidées par ce que ses organes des sens lui permettent d'observer dans le monde physique. Ce qui s'éveille par cette observation dans les profondeurs du corps astral, ce qui se développe donc au moyen du corps physique mais ne vient pas de lui, voilà la seule chose qui puisse venir aider l'homme ; car cette connaissance lui est tout d'abord donnée.

Voilà à peu près ce qu'a dit le Bouddha dans son grand discours de Bénarès. Il a donc voulu transmettre à l'humanité la connaissance qui peut être acquise par le plus grand développement possible des forces du corps astral. Par un accroissement considérable de ces forces, l'homme de cette époque pouvait en effet parvenir à une connaissance qui lui était dorénavant accessible et qui, en même temps, n'avait rien de commun avec des influences provenant de ses incarnations passées. Le Bouddha voulait donner aux hommes une connaissance qui n'avait rien de commun avec ce qui sommeille obscurément au fond de l'âme sous forme de samskara , une connaissance qu'on peut acquérir lorsqu'on réveille, au cours d'une incarnation, toutes les forces du corps astral.

« La cause de la souffrance dans le monde, dit le Bouddha, c'est le fait que chez l'homme, quelque chose a survécu qui lui vient de ses anciennes incarnations et dont il ne sait rien. Ce résidu de ses vies antérieures a pour résultat son ignorance au sujet du monde, ainsi que la souffrance, la douleur, les soucis et la misère des hommes. Mais si l'homme devient conscient des forces qui sont contenues dans son corps astral et dans lesquelles il peut intervenir, il peut s'il le veut acquérir un savoir qui est indépendant du passé, un savoir qui lui est propre ».

C'est ce savoir que le Bouddha a communiqué aux hommes dans ce qu'on appelle le « Sentier octuple ». Il y parle des forces que l'homme de son époque devait développer pour parvenir à une connaissance qui n'ait pas subi l'influence de réincarnations successives. Le Bouddha lui-même avait élevé son âme jusqu'au point qu'on peut atteindre par un certain développement des forces du corps astral ; par le « Sentier octuple », il a tracé pour l'humanité la voie d'une connaissance qui n'est pas influencée par le samskara. Voici comment il l'a définie : l'homme arrive à cette connaissance au sujet du monde quand il se fait sur les choses une opinion que ne troublent ni la sympathie, ni l'antipathie, ni les préjugés, quand il s'efforce de ne se faire une opinion que d'après ce qui se présente à lui extérieurement. C'est là le premier point : se faire une opinion juste.

Ensuite, pour s'affranchir de ce qui subsiste d'incarnations antérieures, il faut

qu'on s'applique à juger selon sa propre opinion, non pas d'après des influences étrangères mais d'après la juste opinion qu'on s'est faite. Ce jugement droit est la seconde chose dont il s'agit.

La troisième consiste en ceci que lorsqu'on a quelque chose à dire, il faut exprimer d'une façon juste ce qu'on a pensé et jugé, ne rien mettre dans ses paroles qui ne provienne de soi-même, et non seulement dans ses paroles, mais aussi dans tous ses actes. Voilà, selon le Bouddha, en quoi consiste la parole juste.

La quatrième de nos aspirations doit être que nos actes ne prennent pas leur source dans nos sympathies et nos antipathies, dans ce samskara qui travaille obscurément en nous, mais que nous ne laissons se traduire en actes que ce que nous considérons comme notre opinion juste, notre jugement juste et notre parole juste. Telle est l'action juste, la juste manière d'agir.

La cinquième chose dont l'homme a besoin pour se libérer de ce qui vit en lui consiste dans le fait d'adopter l'attitude juste, la position juste qu'on doit occuper dans le monde. Voici comment nous pouvons comprendre ce que le Bouddha entend par là : il y a dans le monde tant d'hommes qui sont mécontents de leur sort, qui pensent qu'ils seraient mieux dans telle ou telle autre situation. Pourtant, il faut trouver le moyen de tirer le meilleur parti de la position qu'on occupe de par la naissance ou la destinée. Celui qui n'est pas satisfait de sa situation ne pourra pas en tirer la force qui lui permettra d'agir comme il convient dans le monde. Voilà ce que le Bouddha appelle la position juste.

Sixièmement, nous devons veiller de plus en plus à ce que l'opinion juste, le jugement juste que nous avons acquis deviennent en nous habitude. À peine nés, nous avons certaines habitudes. L'enfant montre tel ou tel penchant. Mais l'homme doit s'efforcer de ne pas conserver les habitudes qui lui viennent de samskara et d'acquérir, peu à peu, celles qui résultent de l'opinion juste, de la parole juste, etc... Telles sont les habitudes justes que nous devons acquérir.

Par là — et c'est le septième point — nous mettrons de l'ordre dans notre vie, nous n'oublierons pas ce qui s'est passé hier au moment d'agir aujourd'hui. Si chaque jour, nous devons apprendre de nouveau tout ce que nous savons, nous n'arriverions jamais à rien. L'homme doit donc s'efforcer d'étendre sa réflexion, sa mémoire, à tout ce qui concerne son existence. Il doit faire valoir ce qu'il a déjà appris, rattacher le présent au passé. La mémoire juste — au sens du Bouddha — doit donc s'acquérir sur le Sentier octuple.

Enfin le huitième point sera atteint par celui qui s'abandonne simplement aux choses, sans préférence pour telle ou telle opinion, sans laisser parler en lui ce qui lui reste de ses incarnations passées, afin que ces choses puissent se faire entendre de lui : telle est alors la juste contemplation. Voilà ce qu'est ce « Sentier octuple » dont le Bouddha disait à ses disciples qu'en le suivant on arrive peu à peu à éteindre cette soif de vivre qui est créatrice de souffrance et à délivrer l'âme de tout ce qui lui vient de ses anciennes incarnations, faisant d'elle une esclave.

Nous savons maintenant quelque chose de l'esprit et des origines du bouddhisme. Nous savons aussi ce que signifie le fait que le Bodhisattva est devenu Bouddha. Ce Bodhisattva avait toujours introduit dans la civilisation ce qu'il avait pour mission de donner à l'humanité. Car autrefois, avant l'apparition du Bouddha, l'humanité n'était pas en état d'appliquer ses forces intérieures au choix d'une parole ou d'un jugement justes. Il fallait pour cela que certaines influences, celles du Bodhisattva, s'exercent sur elle du haut du monde spirituel. Il se passa donc un événement considérable lorsque ce Bodhisattva devint Bouddha et put enseigner ce qu'auparavant il avait donné aux hommes du haut du monde spirituel. Cela signifiait qu'il avait constitué un corps qui pouvait développer de lui-même les forces qu'auparavant il avait dû recevoir d'en haut.

Gautama Bouddha fut le premier à posséder un corps de ce genre, à assurer la présence dans le monde de ce qui jusqu'alors venait du ciel. Or le fait que ce qui, d'époque en époque, était ainsi descendu du ciel se trouvait maintenant dans un corps d'homme sur la terre eut une importance capitale pour toute l'évolution ; il s'agissait désormais d'une force qui pouvait se répandre chez tous les hommes. C'est dans le corps de Gautama Bouddha que se trouve le point de départ de ce qui permet désormais aux hommes de développer en eux le « Sentier octuple ». Celui-ci peut maintenant devenir le bien de tout être humain. C'est grâce à l'existence du Bouddha que l'humanité a eu la possibilité de penser juste. Et ce qui s'accomplira encore dans ce sens, jusqu'à ce que toute l'humanité ait assimilé l'enseignement du « Sentier octuple », on le devra au Bouddha. Le Bouddha a donné aux hommes, pour nourriture spirituelle, ce qu'il portait en lui.

Ces choses, aucune science officielle ne les reconnaît aujourd'hui. Mais ces grands événements de l'évolution humaine sont souvent décrits dans les plus enfantins des contes et des légendes. J'ai souvent insisté sur le fait que les contes de fées et les légendes sont parfois bien plus exacts, bien plus scientifiques que notre science objective. Dans les profondeurs de son être, l'homme a toujours pressenti la présence de quelque chose de tout à fait spécial chez un être tel qu'un Bodhisattva, quelque chose qui est venu d'en haut et qui a peu à peu fait partie de l'âme humaine pour rayonner de là dans le monde.

Ceux qui sentaient plus ou moins obscurément qu'il se passait dans ce cas un événement extraordinaire pouvaient se dire : « De même que le soleil brille dans le ciel, ainsi la force du Sentier octuple, la doctrine de la pitié et de l'amour rayonne du Bodhisattva ; puis le Bodhisattva a élu domicile dans un corps humain, abandonnant ainsi aux hommes ce qui jusqu'alors lui appartenait. Ce don vit dorénavant dans l'humanité qui le reflète dans l'espace comme la lune reflète les rayons du soleil ». Et dans les pays où avait vécu le Bodhisattva, cette vérité s'est exprimée dans une charmante légende. Ce grand événement a inspiré le récit suivant : le Bouddha vécut une fois sous la forme d'un lièvre ; c'était à une époque où toutes sortes d'êtres cherchaient en vain à se nourrir, car la nourriture

manquait. Les plantes dont se nourrissait le lièvre, qui était herbivore, ne convenaient pas aux autres êtres qui étaient carnivores.

Alors le lièvre — en réalité le Bouddha — décida, lorsqu'il vit arriver un Brahmane, de se sacrifier et de s'offrir lui-même comme nourriture. Mais à cet instant arriva le dieu Sakra ; il vit la sublime intention du lièvre ; une fissure se produisit dans la montagne et le lièvre y disparut. Le dieu prit ensuite de la couleur et dessina l'image du lièvre sur la lune ; et depuis ce temps, on voit l'image du Bouddha dans la lune sous la forme d'un lièvre. En Occident il ne s'agit pas d'un lièvre, mais d'une figure humaine dans la lune.

Un conte kalmouck est encore plus précis : dans la lune vit un lièvre qui s'y trouve parce que le Bouddha s'est sacrifié et que l'Esprit de la terre a lui-même dessiné son image sur la lune. C'est ainsi que s'exprime cette grande vérité que le Bodhisattva est devenu Bouddha et qu'il a sacrifié sa propre substance, la donnant comme nourriture à l'humanité afin que, du cœur même des hommes, elle rayonne dans le monde.

Nous avons vu — et c'est là l'enseignement de tous ceux qui savent — que lorsqu'un être franchit le pas qui va de l'état de Bodhisattva à celui de Bouddha, il s'agit là d'une ultime incarnation où son entité toute entière passe dans un corps humain. Cet être ne se réincarnera jamais. C'est pourquoi lorsqu'il sentit ce que signifiait son incarnation actuelle, le Bouddha put affirmer qu'elle serait la dernière de ses incarnations sur la terre.

Ce serait pourtant une erreur de croire qu'aussitôt un être de ce genre se désintéresse complètement de l'existence terrestre. Il continue à y intervenir ; il n'entre pas, il est vrai, directement dans un corps physique, mais prend un autre corps formé de substance, soit astrale, soit éthérique, et il agit ainsi dans le monde. Et nous allons voir de quelle manière peut agir un être qui en a terminé avec sa dernière incarnation personnelle.

Un homme ordinaire, composé d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Moi, peut être en quelque sorte imprégné par une entité de ce genre. Cette entité qui ne descend plus jusqu'à un corps physique mais qui a encore un corps astral, peut pénétrer dans le corps astral de quelqu'un d'autre par l'intermédiaire duquel elle agit. L'homme en question peut alors devenir une grande personnalité car en lui agissent désormais les forces d'un être qui a achevé sa dernière incarnation sur la terre. Une entité astrale de ce genre peut donc s'unir avec le corps astral d'un homme sur la terre. Et ce lien peut s'établir de la façon la plus compliquée.

Lorsque le Bouddha est apparu aux bergers sous la forme d'une « légion céleste », il n'était pas dans un corps physique, mais dans un corps astral. Il avait revêtu un corps au moyen duquel il pouvait encore agir sur la terre. Chez un être qui est maintenant un Bouddha, on distingue donc un corps triple :

1°. Le corps qu'il avait avant d'être Bouddha lorsqu'il agissait du haut du monde spirituel en tant que Bodhisattva ; ce corps ne contenait pas tout ce qui était nécessaire pour qu'il pût agir ; une partie était restée dans les hauteurs et demeurait liée à sa mission antérieure, comme le Bodhisattva était lié au Bouddha avant qu'il ait transformé sa mission en mission de Bouddha. Tant qu'un tel être l'occupe encore, ce corps s'appelle un Dharmakaya.

2°. Le corps qu'il se construit, qu'il revêt et dans lequel il peut exprimer tout ce qu'il y a en lui ; ce corps, on l'appelle corps de perfection ou Sambhoyakaya.

3°. Le corps qu'il revêt après qu'il a passé par le stade de la perfection et qu'il peut agir comme nous l'avons expliqué ; ce corps, on l'appelle un Nirmanakaya.

On peut donc dire que c'est le Nirmanakaya du Bouddha qui est apparu aux bergers sous la forme d'une légion d'anges. Puis il dut choisir une autre voie pour intervenir dans les événements qui se passèrent en Palestine à cette époque exceptionnelle. Pour le comprendre il faut que nous nous remémorions brièvement ce que l'anthroposophie nous enseigne au sujet de l'être humain. La science spirituelle distingue plusieurs naissances. Par la naissance dite physique, l'être humain se dépouille de l'enveloppe maternelle ; vers la septième année, il quitte l'enveloppe éthérique qui l'a entouré jusqu'à l'âge de la seconde dentition, tout comme l'enveloppe maternelle l'entourait jusqu'à sa naissance physique ; puis au moment de la puberté, c'est-à-dire pour l'époque actuelle vers treize ou quatorze ans, l'être humain se dépouille enfin de l'enveloppe astrale qu'il possédait jusqu'alors. Le corps éthérique n'est donc libéré qu'à la septième année et le corps astral ne naît qu'au moment de la puberté, quand son enveloppe astrale extérieure est rejetée.

Considérons maintenant ce qui est ainsi rejeté lors de la puberté. Dans les régions où se sont passés les événements de Palestine, la puberté se produisait un peu plus tôt, en général vers la douzième année ; l'enveloppe astrale était alors rejetée. D'ordinaire, cette enveloppe est abandonnée au monde astral extérieur. Il en fut autrement chez l'enfant qui descendait de la branche sacerdotale de la maison de David. Lors de sa douzième année, son enveloppe astrale fut bien rejetée mais elle ne se dispersa pas dans le monde astral ambiant.

Cette enveloppe protectrice du jeune adolescent, avec toutes les forces vivifiantes qui y avaient pénétré entre l'âge de la seconde dentition et celui de la puberté, se réunit à ce moment avec le Nirmanakaya du Bouddha. Ce qui s'était manifesté sous la forme d'une légion d'anges, ce Nirmanakaya du Bouddha qui avait rayonné du monde spirituel sur l'enfant Jésus dès sa naissance, s'unit à

l'enveloppe astrale qui s'était détachée de l'enfant à l'âge de la puberté et par là se trouva rajeuni. Et ce rajeunissement donna au Bouddha la possibilité de faire apparaître de nouveau, dans l'enfant-Jésus et sous la forme d'une candeur enfantine, ce qu'il avait donné autrefois au monde.

Cet enfant put donc parler avec simplicité des nobles enseignements de la compassion et de l'amour que nous avons exposés aujourd'hui. Si, lors de sa visite au Temple, Jésus s'exprima d'une façon qui étonna tellement son entourage, c'est parce que le Nirmanakaya du Bouddha planait sur lui, renouvelé comme dans une fontaine de Jouvence par l'enveloppe astrale de l'adolescent.

Ce sont là des choses que l'investigateur spirituel peut savoir et ce secret est contenu dans la scène remarquable que décrit l'auteur de l'Évangile de St-Luc, lorsque, dans le Temple, l'enfant-Jésus âgé de douze ans se transforma tout à coup en un autre. C'est pour cette raison que le bouddhisme est enseigné d'une façon si simple, dans l'Évangile de St-Luc, qu'il peut être compris par une intelligence d'enfant. Cela, il faut que nous le comprenions. Et nous saurons alors pourquoi le jeune garçon ne parle plus comme il avait parlé auparavant. Il en est un qui, à cette époque, parle comme Jésus le faisait autrefois, c'est à cette époque le roi tibétain Kanisha qui réunit un synode aux Indes pour décréter que le bouddhisme traditionnel serait la doctrine officielle. Et pourtant le Bouddha lui-même avait évolué entre temps. Il avait pris en lui les forces de l'enveloppe astrale de l'enfant-Jésus, devenant ainsi capable de s'adresser d'une manière toute nouvelle aux cœurs humains.

L'Évangile de St-Luc contient donc le bouddhisme sous un aspect nouveau, rajeuni, et il enseigne une religion de compassion et d'amour sous une forme qui est accessible à l'âme la plus simple. Nous pouvons l'y trouver. Mais il contient encore autre chose. Nous n'avons pu expliquer aujourd'hui qu'une partie de ce qui est décrit dans la scène du Temple. Nous aurons à pénétrer plus profondément dans ce mystère, ce qui éclairera aussi pour nous les premières comme les dernières époques de la vie de Jésus de Nazareth.

CHAPITRE IV

Les centres de Mystères dans l'Atlantide. – Le Nirmanakaya du Bouddha et l'enfant-Jésus de la lignée de Nathan. – L'âme d'Adam avant la Chute. – L'individualité de Zoroastre.

LES faits qui sont à l'origine des Évangiles — et en particulier de celui de St-Luc — vont aller, ces jours-ci, en se compliquant pour nous. Je vous prie donc instamment de considérer ces conférences comme formant une suite car on ne peut comprendre l'une d'elles, ou même plusieurs d'entre elles, si on ne les met pas en rapport avec les autres. Ceci s'applique surtout à celles d'aujourd'hui et de demain et c'est demain seulement que vous pourrez vous demander comment tout ce que je vais vous dire s'accorde avec ce que j'ai dit dans d'autres cycles de conférences qui traitent plus sommairement du même sujet.

Nous avons terminé hier en disant que le Nirmanakaya du Bouddha s'est révélé à notre monde au moment que l'Évangile de St-Luc décrit comme l'Annonciation faite aux bergers. Nous avons vu qu'une conception rajeunie de l'enseignement bouddhique a pénétré dans le christianisme du fait que l'enveloppe astrale de l'enfant-Jésus a été absorbée par le Nirmanakaya du Bouddha, de sorte qu'à partir de ce moment, on a à faire à un être qui se compose en réalité du Nirmanakaya, du corps spirituel du Bouddha et de l'enveloppe astrale qui a été abandonnée par l'enfant-Jésus à douze ans.

Maintenant il faut que nous nous posions une question. Lorsque le développement d'un être humain est normal et que cette enveloppe astrale se libère, lorsque le véritable corps astral de l'être humain « naît », cette enveloppe astrale se répand dans l'ensemble du monde astral. Telle qu'elle existe chez l'homme ordinaire de notre époque, elle serait inutilisable pour un être aussi grand que l'était le Bouddha dans son Nirmanakaya. Cette enveloppe astrale qui, par son union avec le Nirmanakaya du Bouddha a complètement renouvelé le bouddhisme, avait donc quelque chose de tout à fait particulier.

En d'autres termes, il fallait qu'un être vraiment extraordinaire se soit incarné dans l'enfant-Jésus, pour que de son enveloppe astrale qu'il a rejetée à l'âge de douze ans, aient pu rayonner toutes les forces de rajeunissement dont nous avons parlé hier. Il ne s'agissait donc pas d'un être humain ordinaire, mais d'un être tout à fait exceptionnel, qui a grandi dans l'enfant-Jésus jusqu'à sa douzième année et qui est alors devenu capable de doter l'enveloppe astrale qu'il quittait de toutes ces forces de rajeunissement.

Pour comprendre comment il a pu se faire qu'un enfant agisse sur son enveloppe astrale d'une façon tout à fait différente de ce qui se passe normalement, nous allons nous servir d'une comparaison. Lorsqu'on suit le cours d'une existence normale depuis la naissance jusqu'à la vingtième, la trentième ou la quarantième année, on voit les diverses facultés qui sont latentes dans l'embryon et lors de la naissance se manifester peu à peu. L'enfant croît

physiquement, mais il croît aussi spirituellement ; les forces de son âme se développent graduellement {5}.

Essayez maintenant de vous représenter comment les forces de l'âme et de l'intellect grandissent chez l'enfant, comment avec la septième, la quatorzième, la vingt-et-unième année, certaines facultés apparaissent et se confirment, facultés qui ne s'étaient pas révélées auparavant. Représentez-vous comment cela se passe dans la vie normale. Supposez ensuite qu'on veuille tenter une expérience, en donnant par exemple à un enfant qui vient de naître un développement qui s'écarterait de la normale, de la moyenne, de ce qui est habituel à notre époque, en lui donnant artificiellement le moyen de comprendre avec une fraîcheur, une vigueur exceptionnelles ce qu'un autre apprend en général entre la douzième et la dix-huitième année, de sorte que son âme en soit saisie, non pas comme les autres âmes, mais avec une certaine force de construction, inventive, créatrice. Supposons qu'on veuille en faire artificiellement un homme d'une extraordinaire fécondité d'esprit. Dans ce cas, il ne faudrait pas laisser l'enfant se développer comme on le fait d'ordinaire.

Il s'agit là d'une supposition — je le fais remarquer expressément — car il n'est pas dans notre intention de la mettre en pratique, mais je m'en sers comme d'un exemple qui ne doit pas être recommandé comme un idéal d'éducation. On entreprendrait donc de faire d'un enfant une âme exceptionnellement inventive, riche non seulement de facultés intellectuelles mais d'un génie créateur qui puisse avec l'âge transformer ces facultés et les rendre hautement productives. Il faudrait tout d'abord empêcher cet enfant, dès sa septième ou huitième année, d'apprendre comme apprennent les autres enfants, d'étudier les mêmes matières ; il faudrait lui enseigner le moins de choses possible de façon à ce que jusqu'à neuf ans au moins il ne sache ni compter ni même lire couramment.

On ne lui ferait faire qu'à huit ou neuf ans ce que les enfants commencent d'ordinaire à faire vers six ou sept ans. Dans ce cas, les forces d'un enfant se développent différemment, l'âme transforme tout autrement ce qui lui est enseigné. Un enfant de ce genre conserverait jusqu'à sa dixième année les forces que refoule une éducation normale ; il pourrait alors assimiler avec beaucoup plus d'ardeur ce qui lui serait enseigné et le comprendre d'une façon toute différente. Ses facultés se transformeraient et deviendraient bien plus efficaces. L'enfant resterait donc enfant aussi longtemps que possible et un clairvoyant remarquerait alors que son enveloppe astrale, celle qui se détache à la puberté, contient des forces beaucoup plus jeunes, beaucoup plus fraîches que ce n'est le cas d'ordinaire. Cette enveloppe astrale pourrait alors servir à un être tel que — dans le cas présent — le Nirmanakaya du Bouddha.

Une expérience de ce genre n'aboutirait pas seulement à prolonger la jeunesse mais aussi à ce que des forces juvéniles pénètrent dans l'enveloppe astrale afin de servir de nouveau dans l'univers, de sorte qu'un être descendant des mondes spirituels puisse s'en nourrir, être rajeuni par elles.

Mais cette expérience, les hommes d'aujourd'hui ne doivent pas la faire. Ce n'est pas un idéal d'éducation. Il y a de ces choses que les hommes doivent encore laisser faire aux Dieux. Les Dieux peuvent les accomplir, les hommes pas encore. Et si par exemple, on entend dire de quelqu'un qui est destiné à exercer une action féconde dans un certain domaine que pendant très longtemps il a semblé peu doué et même assez bête, qu'il ne s'est vraiment épanoui qu'assez tard, c'est que les Dieux ont fait une expérience de ce genre ; ils ont prolongé l'enfance de la personne en question et ne l'ont rendue capable d'apprendre qu'à un âge plus avancé ce qu'on apprend d'ordinaire plus tôt. Cela se voit souvent chez des enfants qui paraissent éveillés et comprennent facilement ce qu'on leur raconte mais qui ne veulent rien apprendre à partir du moment où ils entrent à l'école. C'est que les Dieux font avec eux l'expérience dont nous venons de parler.

Or il a fallu que quelque chose de semblable — mais dans une mesure infiniment plus grandiose — se passe chez l'enfant qui a grandi sous le nom de Jésus et qui a offert au Nirmanakaya du Bouddha son enveloppe astrale si extraordinairement riche. Nous abordons ici un fait mystérieux auquel chacun est libre de croire ou non, mais dont il est possible de parler aujourd'hui à des esprits préparés par l'anthroposophie et qui peut soutenir l'examen. Examinez tous les faits que vous trouvez décrits dans l'Évangile ou dans l'histoire et vous verrez que tout est confirmé par les événements du plan physique si vous les abordez d'une façon juste et sans vouloir juger prématurément. Ce que dit l'occultiste, ce qu'il décrit des faits du monde supérieur, il le donne à l'humanité comme un gage et s'il l'a tiré des véritables sources, il peut vous dire ceci : vous pouvez soumettre ce qu'on vous dit à l'examen le plus rigoureux, vous en trouverez toujours la confirmation dans les documents ou dans certains faits naturels, pourvu que votre recherche soit faite d'une façon juste.

Il fallait donc que de ces parents dont parle l'Évangile de St-Luc naisse un enfant tout à fait exceptionnel, un enfant qui soit doué des forces de la jeunesse et qui puisse les conserver fraîches et saines dans toute leur vigueur. Or dans les conditions normales, jamais un enfant ni un couple de parents ne se seraient trouvés, possédant ces forces d'enfance et de jeunesse avec la fraîcheur nécessaire. Dans toute l'humanité de cette époque, nulle part on n'aurait pu trouver, dans les conditions normales, l'enfant et les parents qui étaient indispensables pour une pareille incarnation, si quelque chose de tout à fait exceptionnel n'avait été possible. Ce qui a été possible, nous ne pouvons le comprendre qu'en nous remémorant certains enseignements de la science spirituelle.

Nous savons que l'humanité actuelle remonte à travers plusieurs époques jusqu'à une humanité primitive que nous appelons l'humanité des temps atlantéens ; et celle-ci remonte encore à une autre humanité qui est pour nous celle de l'âge lémurien. La science spirituelle peut nous donner sur la marche de l'évolution humaine des renseignements tout autres que ceux de la science

officielle qui ne peut s'appuyer que sur des faits matériels.

La science spirituelle nous apprend donc que l'humanité a passé par plusieurs stades de développement : la civilisation gréco-latine qui a été précédée par les civilisations de l'antique Égypte, de la Chaldée, puis de l'ancienne Perse, enfin de l'Inde primitive. On remonte ainsi jusqu'à une grande, une immense catastrophe qui a déferlé sur notre terre dont elle a changé tout l'aspect. Un grand continent s'étendait autrefois là où s'étend aujourd'hui l'océan Atlantique : c'était l'ancienne Atlantide, et les régions habitées aujourd'hui par les peuples européens, asiatiques et africains étaient alors en grande partie recouvertes par la mer. Cette grande catastrophe qui s'est produite dans l'élément liquide de la terre en a changé la face. La plupart des êtres humains habitaient alors l'Atlantide ; c'est là que l'humanité s'est développée.

Les hommes y étaient autrement constitués que ceux de nos jours, comme je l'ai maintes fois expliqué. Or à l'approche de la grande catastrophe, les grands conducteurs de peuples et les prêtres clairvoyants qui l'avaient prévue emmenèrent les populations vers l'Orient et aussi partiellement vers l'Occident. Ceux qui furent dirigés vers l'Occident devinrent les ancêtres des peuples d'Amérique. C'est donc chez les anciens Atlantes que nous devons chercher les ancêtres de notre humanité actuelle. Ces habitants de l'Atlantide étaient les descendants d'une humanité encore plus ancienne et très différente d'eux qui habitait un continent situé entre l'Asie, l'Afrique et l'Australie actuelles : l'ancienne Lémurie. Vous trouverez une description détaillée de tout cela dans : « La Science occulte ».

Lorsqu'à l'aide de la chronique de l'Akasha, on remonte jusqu'aux époques les plus reculées, on y trouve une merveilleuse confirmation de tout ce qui est contenu dans la Bible et en général dans les documents religieux ; c'est même alors seulement qu'on apprend à comprendre ces documents religieux dans leur véritable sens. La science officielle se demande par exemple si ce qu'on lit dans la Bible sur le couple unique d'Adam et Eve dont descendrait le genre humain est vrai. C'est là un problème qui a beaucoup préoccupé les savants du milieu du dix-neuvième siècle. Or nous savons, par la chronique de l'Akasha, que la terre a derrière elle un long passé et qu'une autre époque a précédé l'âge lémurien.

Nous savons que la terre est la réincarnation d'autres états planétaires : l'ancienne Lune, l'ancien Soleil et l'ancien Saturne. Cette terre, telle qu'elle s'est progressivement développée, était appelée à ajouter un quatrième élément, le Moi, aux trois corps que l'homme avait acquis pendant les premières incarnations terrestres — sur Saturne, le corps physique, sur le Soleil, le corps éthérique, sur l'ancienne Lune, le corps astral. Tout ce qui a précédé l'âge lémurien n'a été qu'une préparation à cette mission de la terre. Donc à l'âge lémurien, l'être humain s'est constitué de façon à pouvoir développer un quatrième élément, le Moi. Un premier germe s'est alors formé de ce que l'homme a pu développer dans les trois corps qu'il avait graduellement acquis. On peut donc dire que les

transformations qui ont eu lieu sur la terre ont agi sur l'être humain de telle façon qu'il a pu devenir porteur d'un Moi.

Avant l'âge lémurien, la terre était déjà peuplée mais les hommes qui l'habitaient avaient une toute autre forme. Ces hommes n'étaient pas encore porteurs d'un Moi ; ils n'avaient développé que ce qu'ils avaient apporté de Saturne, du Soleil et de la Lune : un corps physique, un corps éthérique et un corps astral ; et nous savons quels furent dans l'univers les événements cosmiques qui amenèrent l'être humain à ce niveau de son évolution. Nous savons qu'au début, notre terre ne faisait qu'un avec le soleil et la lune, que le soleil s'en retira d'abord, abandonnant un corps planétaire qui était composé de la terre et de la lune actuelles. Et si la terre était restée unie à la lune, tous les hommes qui existaient alors se seraient durcis, pétrifiés, sclérosés ; pour l'empêcher, il a fallu que tout ce qui était de nature lunaire fût rejeté de la terre. Les hommes ont été ainsi sauvés de la pétrification et il leur est devenu possible de prendre leur forme actuelle et, après la séparation de la lune, de devenir porteurs d'un Moi.

Mais tout cela ne s'est pas fait d'un seul coup. Tout d'abord, le soleil s'est lentement retiré de la terre. Il y a donc eu un temps, la lune étant encore réunie à la terre, où l'état des choses rendait impossible tout développement ultérieur de l'humanité. La matière physique devenait de plus en plus dense si bien que l'être humain s'acheminait en fait vers la pétrification. Les âmes humaines, bien qu'à un degré inférieur de l'évolution, suivaient déjà la même voie que celles d'aujourd'hui, passant à travers des incarnations successives, abandonnant ensuite leur corps extérieur pour vivre dans le monde spirituel et revenir à nouveau dans une incarnation terrestre. Mais avant que la lune eût quitté la terre, il se passa quelque chose de tout à fait spécial, dont on peut dire que l'évolution future de la terre en fut rendue plus difficile.

Il se produisit ceci que certaines âmes qui avaient quitté leur corps et qui étaient entrées dans le monde spirituel se trouvèrent, au moment de se réincarner, devant une substance humaine trop durcie, trop solidifiée pour qu'elles pussent le faire. Il vint un temps où, bien que désireuses de le faire, les âmes ne parvinrent pas à s'incarner, parce que les corps terrestres ne s'y prêtaient plus. Seules les âmes les plus fortes eurent assez d'emprise sur cette substance durcie pour pouvoir s'incarner sur la terre. Les moins fortes, ne pouvant pas descendre, durent remonter dans le monde spirituel. Telle était la situation avant l'élimination de la lune.

Et les âmes assez fortes pour dominer la matière et peupler la terre devinrent de plus en plus rares. Il y eut donc un temps, avant l'âge lémurien, où d'immenses régions de la terre se dépeuplèrent, où les hommes devinrent de moins en moins nombreux ici-bas parce que les âmes qui voulaient descendre ne trouvaient pas les corps qu'il leur fallait.

Quel fut alors le sort de ces âmes ?

Elles furent reléguées sur d'autres planètes qui s'étaient formées entre temps

dans la substance universelle. Certaines âmes furent envoyées sur Saturne, d'autres sur Jupiter, Mars ou Vénus, de sorte qu'il y eut comme un grand hiver terrestre pendant lequel seules des âmes très résistantes purent venir sur la terre. Les plus faibles durent être prises en charge par les autres planètes qui font partie de notre système solaire.

Pendant l'âge lémurien, il y eut en effet un temps dont on peut dire — au moins approximativement — qu'il n'existait alors qu'un seul couple humain sur la terre, un couple originel qui avait conservé assez de force pour vaincre cette substance humaine récalcitrante, s'incarner sur la terre et s'y maintenir. C'est aussi l'époque où la lune s'est séparée de la terre, séparation qui a permis que la substance humaine s'affine et devienne de nouveau apte à recevoir des âmes plus faibles ; les descendants de ce premier couple purent à nouveau vivre dans une substance plus plastique que les êtres humains qui avaient vécu avant le départ de la lune.

Alors, peu à peu, toutes les âmes qui s'étaient réfugiées sur Mars, Jupiter, Vénus, etc..., revinrent sur terre et, les descendants du premier couple s'étant multipliés, elles s'incarnèrent en eux. La terre se repeupla. Et depuis les derniers temps de l'âge lémurien jusque très tard dans l'âge atlantéen, les âmes qui avaient attendu sur les autres planètes qu'il fût temps pour elles de se réincarner sur la terre y redescendirent, de plus en plus nombreuses. Elles entrèrent de nouveau dans des corps humains. C'est ainsi que la terre se repeupla et que naquit cette population atlantéenne dont je vous ai dit qu'elle fut dirigée par des Initiés dans ce que j'ai appelé les Oracles atlantéens.

Car il y avait dans l'ancienne Atlantide de grands centres de gouvernement. Ils étaient répartis en oracles de Mars, oracles de Jupiter, oracles de Saturne, etc... Et s'ils étaient ainsi organisés, c'est parce que les hommes étaient eux-mêmes différents les uns des autres. Il fallait que les âmes qui avaient vécu sur Mars soient instruites et dirigées par l'oracle de Mars et celles qui avaient attendu sur Jupiter par l'oracle de Jupiter, etc... Seules quelques âmes élues furent instruites par le grand oracle du Soleil pendant l'âge atlantéen ; c'étaient celles qui descendaient directement du premier couple, du couple vigoureux qui s'était maintenu à travers la crise de la terre et qui est désigné dans la Bible par les noms d'Adam et d'Eve. Ainsi nous retrouvons dans la Bible quelque chose qui concorde avec les faits de la chronique de l'Akasha ; ici encore se confirme ce que la Bible nous dit et qui paraît si invraisemblable en apparence.

À la tête du plus grand des Oracles, de celui qui exerçait son autorité sur tous les autres et qu'on nommait l'Oracle du Soleil, se trouvait le plus grand des initiés atlantéens, le grand initié du Soleil qui était aussi le « Manou », le guide de la population atlantéenne. C'est lui qui, à l'approche de la catastrophe atlantéenne, dû s'imposer la tâche de conduire vers l'Orient les hommes qu'il estimait dignes de fonder le centre, le point de départ de la civilisation post-atlantéenne. Et parmi tous ceux qu'il rassembla autour de lui, il y avait surtout ceux qui descendaient directement des âmes primitives qui avaient survécu à l'hiver terrestre, ceux qui

étaient en quelque sorte les héritiers directs du premier couple, d'Adam et d'Eve.

Ceux-là furent spécialement couvés dans l'entourage du grand Initié solaire. Toute leur éducation fut orientée de telle façon que l'humanité pût toujours, et quelle que soit l'époque, recevoir de ces centres de culture dirigés par le grand Initié, le grand Manou, les impulsions qui lui étaient appropriées. Supposons qu'à un moment quelconque de l'évolution humaine il soit devenu nécessaire de rajeunir la culture, de féconder la tradition par une nouvelle impulsion, qu'un nouvel élément civilisateur doive être donné à l'humanité. On veillait alors dans les centres d'initiation des Oracles du Soleil à ce que ce but fût atteint et cela de multiples façons.

Pendant la première époque de civilisation post-atlantéenne, certains hommes préparés à cela furent envoyés un peu partout pour apporter aux différents peuples, selon leurs besoins, le résultat de l'éducation très soignée qu'ils avaient reçue. Dans ces centres d'oracles, cachés dans une certaine région de l'Asie, on a toujours veillé à ce que les diverses civilisations reçoivent les influences qui leur convenaient.

Et maintenant, cinq ou six siècles après l'apparition du grand Bouddha, on en était arrivé à une époque tout à fait particulière où la rénovation du bouddhisme était devenue une nécessité. L'ancienne et grandiose conception qui avait été celle du Bouddha devait être rajeunie afin de pouvoir être présentée à l'humanité avec une vigueur renouvelée. Il fallait que les hommes reçoivent des forces tout à fait spéciales de régénération qui ne pouvaient leur venir d'aucune des grandes personnalités qui exerçaient leur action dans le monde extérieur. Car quiconque travaille pour le monde use ses forces et user ses forces, c'est devenir vieux.

Nous pourrions remonter dans le passé et nous verrions se succéder les civilisations : d'abord celle de l'Inde, puis celles de la Perse, de l'Égypte, de la Chaldée, etc... Nous verrions qu'elles ont toutes été dirigées par une grande individualité et que ces guides ont consacré le meilleur de leurs forces au progrès de l'humanité. Les grands et saints Rishis, Zoroastre, fondateur de la civilisation perse, Hermès, Moïse, les fondateurs de la civilisation chaldéenne, tous ont donné ce qu'ils avaient de meilleur. En un sens, ils ont tous été, par leurs activités, les meilleurs et les plus justes des guides de leur temps. Prenons par exemple une de ces grandes personnalités de l'ancienne Inde ; elle s'est constamment réincarnée pendant les civilisations de la Perse et de l'Égypte. Chaque fois son âme a pris de l'âge, de la maturité et s'est élevée à un niveau supérieur. Mais elle a perdu les forces fraîches de la jeunesse. Une âme qui s'est perfectionnée pendant de nombreuses incarnations peut accomplir de grandes choses mais elle est devenue une vieille âme. Elle a pu enseigner de grandes choses, rendre de grands services à l'humanité, mais c'est toujours aux dépens de la fraîcheur et des forces de la jeunesse.

Prenons comme exemple un des plus grands instructeurs qui aient agi dans

l'évolution humaine : Zoroastre. Il a pu apporter aux hommes de son époque, des profondeurs du monde spirituel, le sublime message de l'Esprit solaire ; il a été l'annonciateur du grand Esprit qui est apparu plus tard dans le Christ. Il disait : « Aoura Mazdao est dans le soleil, il va s'approcher de la terre » et il en parlait en termes significatifs. Seules la plus approfondie des connaissances spirituelles et la grande clairvoyance acquises par Zoroastre lui permettaient de contempler l'Entité dont les saints Rishis disaient encore que « Vishva Karman se trouve au-delà de notre sphère ». Cette Entité, Zoroastre l'appelait Aoura Mazdao et il en prédisait l'importance pour toute l'évolution de l'humanité. Un esprit d'une prodigieuse maturité habitait le corps de Zoroastre lorsqu'il fonda la première civilisation perse.

On peut se représenter que dans ses incarnations suivantes, cette grande individualité s'est élevée de plus en plus haut, devenant de plus en plus mûre, de plus en plus vieille, de plus en plus capable de faire à l'humanité le plus grand des sacrifices. Ceux d'entre vous qui ont suivi d'autres de mes conférences savent que Zoroastre a sacrifié son corps astral qui a revécu dans Hermès, le guide de la civilisation égyptienne et qu'il a abandonné son corps éthérique à Moïse. Tout cela, on ne peut le faire que lorsqu'on possède une âme extrêmement évoluée. On peut alors devenir une individualité aussi développée que celle de Zoroastre qui, six siècles avant notre ère et tandis que le Bouddha enseignait aux Indes, apparut et enseigna en Chaldée dans la personne de Nazarathos ou Zarathos, ce grand instructeur qui fut aussi le maître de Pythagore {6}.

Voilà ce qu'a pu devenir la grande âme qui avait été le guide, le fondateur de la civilisation perse. Elle avait été en s'améliorant de plus en plus, mais elle ne put pas accomplir cette régénération du bouddhisme qui était alors devenue nécessaire. Il lui était impossible de fournir les forces de jeunesse, de renouvellement qui avaient pour signe distinctif d'avoir été développées chez un enfant jusqu'à la puberté pour être ensuite données au Nirmanakaya du Bouddha. Cela, jamais l'entité de Zoroastre n'aurait pu l'accomplir. Du fait justement que d'incarnation en incarnation, elle s'était élevée très haut, elle ne pouvait pas se développer dans un enfant d'une façon qui rendît possible ce qui devait avoir lieu au début de notre ère. Et si l'on passe en revue toutes les individualités qui se sont développées à cette époque, on n'en trouve aucune qui ait pu naître et évoluer de telle façon qu'à l'âge de douze ans, elle ait été à même de donner une nouvelle jeunesse au bouddhisme.

Si nous avons porté le regard sur la personnalité vraiment exceptionnelle de Zoroastre, c'est justement pour signaler ce fait extraordinaire que même Zoroastre était incapable d'animer le corps de Jésus jusqu'au moment où celui-ci se dépouilla de son enveloppe astrale afin que celle-ci pût s'unir au Nirmanakaya du Bouddha.

D'où provenait donc la grande et vivifiante force du corps astral de Jésus ? Elle

provenait de la grande Loge-mère de l'humanité que dirige l'Initié solaire, le Manou. À l'enfant né des parents que l'Évangile de St-Luc nomme Joseph et Marie fut confiée une grande force de personnalité qui avait été d'abord couvée, cultivée dans la grande Loge-mère, dans le grand Oracle solaire. Dans cet enfant entra la meilleure et la plus puissante des individualités, — mais quelle individualité ?

Pour savoir quelle est l'individualité qui a ainsi pénétré dans l'enfant-Jésus, il faut remonter très loin en arrière, avant l'époque où Lucifer a exercé son influence sur l'humanité, avant que cette influence se soit répandue dans le corps astral de l'homme. Or cette influence s'exerça sur l'humanité à l'époque même où le couple originel peuplait la terre. Ce premier couple humain fut assez fort pour dompter en quelque sorte la substance terrestre de manière à pouvoir s'y incarner mais il ne fut pas assez fort pour résister à l'influence luciférienne. Celle-ci s'exerça donc et ses effets s'étendirent également au corps éthérique de ce premier couple, ce qui eut pour conséquence d'empêcher toutes les forces qui étaient en Adam et Eve de se transmettre par la voie du sang à leurs descendants.

On dut donc laisser le corps physique se reproduire dans les différentes races, mais on conserva une partie du corps éthérique dans le Centre d'où une direction était donnée à l'humanité. C'est cela que veulent dire ces mots : « Les hommes ont mangé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal », c'est-à-dire ce qui est venu de l'influence luciférienne. Mais il est dit aussi : « Il faut maintenant leur ôter la possibilité de goûter aussi à l'arbre de vie », ce qui signifie qu'une certaine quantité des forces du corps éthérique fut retenue et ne fut pas transmise aux descendants.

Il y avait donc chez Adam certaines forces qui lui furent enlevées après la Chute. Cette partie d'Adam qui était restée innocente fut conservée, protégée dans la grande Loge-mère de l'humanité. C'était pour ainsi dire l'âme d'Adam telle qu'elle était avant d'avoir été souillée par le péché, avant qu'elle se fût empêtrée dans ce qui allait la mener à la Chute. Ces forces originelles d'Adam furent donc conservées. Elles subsistaient et furent dirigées comme une sorte de Moi provisoire vers l'endroit où allait naître l'enfant de Joseph et de Marie ; dans ses premières années, cet enfant-Jésus possédait donc les forces du premier ancêtre de l'humanité terrestre.

Or cette âme était restée très jeune. Elle n'avait pas été conduite à travers différentes incarnations mais retenue à un niveau très primitif d'évolution — comme dans notre hypothèse de tout à l'heure. Et qui donc vivait dans ce petit enfant, né de Joseph et de Marie ? C'était le tout premier ancêtre de l'humanité, le « vieil Adam » qui renaissait sous la forme d'un « nouvel Adam », Cela, St-Paul le savait déjà et c'est ce qui explique ses paroles. St-Luc, l'auteur de l'Évangile, qui était disciple de St-Paul, le savait aussi. C'est pourquoi St-Luc parle de tout cela d'une manière tout à fait spéciale. Il savait que la pénétration de cette substance spirituelle dans l'humanité était soumise à une condition essentielle : la consanguinité remontant jusqu'à Adam. Il a donc donné une généalogie de Joseph

qui remonte jusqu'à Adam, une généalogie qui sort directement du monde spirituel. Il dit de Jésus qu'il est « issu de Dieu », qu'il est « Fils de Dieu ».

Un très profond mystère se cache dans ce qu'on appelle le chapitre de la généalogie dans l'Évangile de St-Luc : il faut que le même sang coule à travers les générations et soit conservé sans interruption jusqu'au dernier descendant, afin que, les temps étant venus, l'Esprit puisse descendre, puisse être dirigé vers ces descendants. Et c'est ainsi que s'est uni au corps né de Joseph et de Marie cet Esprit infiniment jeune, cet Esprit qui n'avait eu aucun contact avec les destinées de la terre, cette âme jeune dont il faut chercher l'origine dans l'ancienne Lémurie. Cet Esprit était seul assez fort pour imprégner totalement l'enveloppe astrale de Jésus et, au moment où celle-ci fut rejetée, y laisser les forces dont elle avait besoin pour s'unir efficacement avec le Nirmanakaya du Bouddha.

Que nous décrit en somme l'Évangile de St-Luc quand il commence à parler de Jésus de Nazareth ? Il nous décrit d'abord un homme qui, par son corps physique, par son sang, remonte jusqu'à Adam, jusqu'aux temps où, la terre s'étant dépeuplée, l'humanité fut sauvée par un couple originel. Puis, se plaçant nettement au point de vue de la réincarnation, il nous décrit celle d'une âme qui a attendu plus longtemps que toute autre avant de s'incarner. Cette âme d'Adam d'avant la Chute, c'est elle que nous retrouvons dans l'enfant-Jésus. Si fantastique que cela puisse paraître aux hommes d'aujourd'hui, il nous est permis d'affirmer que l'individualité qui fut dirigée par la grande Loge-mère de l'humanité vers l'enfant-Jésus ne descendait pas seulement des races les plus anciennes de l'humanité pour ce qui est du physique, mais qu'elle était la réincarnation du premier de tous les êtres humains.

Et maintenant nous savons qui était celui qu'on présenta à Siméon dans le Temple, qui était celui dont St-Luc dit qu'il était le « Fils de Dieu ». Ce n'est pas de l'homme actuel que parle St-Luc ; il atteste que cet enfant est la réincarnation de l'être humain qui était l'ancêtre par le sang de toutes les races humaines.

En résumé, au cinquième siècle avant notre ère, un grand Bodhisattva vécut aux Indes. Il avait pour mission d'apporter à l'humanité certaines vérités qui devaient peu à peu germer au sein de cette humanité. Il donna une première impulsion en ce sens et par là, il devint Bouddha. C'est pourquoi il ne se réincarna plus dans un corps terrestre correspondant entièrement à son individualité. Mais il apparut dans un Nirmanakaya, dans ce qu'on appelle « le corps des transformations » et cela seulement jusqu'aux plans éthérique et astral. Les bergers devenus pour un moment clairvoyants — parce qu'il fallait qu'ils voient ce qui leur était annoncé — le contemplèrent sous la forme d'une légion d'anges. Il se pencha sur l'enfant-Jésus, né de Marie et de Joseph et il y a une raison, pour qu'il se soit penché justement sur cet enfant-là.

En effet, l'enseignement d'autrefois donné par le Bouddha avait nécessairement pris une forme compliquée ; il est difficile à comprendre, il s'élève jusqu'aux

sommets de l'esprit. Pour que tous pussent en profiter, il fallait que dans ce que le Bouddha avait lui-même acquis, s'infilte un élément de jeunesse et de fraîcheur. Cet élément, le Bouddha devait le faire sortir de la terre tandis qu'il se penchait vers un enfant dont il allait pouvoir recevoir les forces juvéniles, forces qui étaient contenues dans l'enveloppe astrale rejetée lors de la puberté.

Cet enfant, il pouvait mieux que tout autre en suivre la généalogie qui remontait d'une part jusqu'au premier père de l'humanité et d'autre part jusqu'à l'âme, à la fois âgée et jeune, qui était apparue à l'époque lémurienne et qu'il savait reconnaître dans la réincarnation du nouvel Adam. Cet enfant avait pour âme l'âme-mère de l'humanité dont la jeunesse avait été conservée à travers les âges ; et il vécut de telle façon qu'il fit passer ses forces juvéniles dans son corps astral qui se détacha ensuite, s'éleva et s'unit avec le Nirmanakaya du Bouddha.

Ces faits ne sont cependant pas les seuls qui puissent nous faire comprendre le merveilleux mystère de Palestine ; nous n'en voyons ainsi qu'une des faces. Nous comprenons maintenant qui est né à Bethléem quand Joseph et Marie s'y sont rendus venant de Nazareth, et qui a été annoncé aux bergers. Mais ce n'est pas tout. Au commencement de notre ère, beaucoup d'événements exceptionnels et significatifs se sont passés pour que le plus grand événement de l'évolution humaine puisse s'accomplir.

Pour rendre compréhensible ce qui a peu à peu abouti à cet événement capital, il faut encore tenir compte de ce qui suit. Dans l'ancien peuple hébreu, il y avait la famille, la maison de David. Tous ceux que nous réunissons sous ce nom remontaient jusqu'à cet ancêtre commun. Vous pouvez voir dans la Bible que David avait deux fils, Salomon et Nathan. Deux lignées, celle de Salomon et celle de Nathan descendaient donc de David. Par conséquent, en laissant de côté les chaînons intermédiaires, nous pouvons dire qu'au début de notre ère, il y avait en Palestine des descendants de la lignée de Salomon ainsi que des descendants de la lignée de Nathan.

Or un descendant de David, de la lignée de Nathan, vivait à Nazareth sous le nom de Joseph. Il avait pour femme Marie. Et il y avait aussi un descendant de David, mais de la lignée de Salomon, qui vivait à Bethléem et se nommait également Joseph. Cela n'a rien d'extraordinaire que deux hommes descendant de la maison de David s'appellent tous deux Joseph et que chacun d'eux soit marié avec une femme que la Bible appelle Marie. Il y a donc en Palestine, au début de notre ère, deux couples de parents ; tous deux portent les noms de Joseph et de Marie.

La généalogie de l'un remonte à Salomon de la maison de David : c'est la lignée dite royale ; l'autre, celle du couple qui vit à Nazareth, remonte à Nathan, de la maison de David : c'est la lignée dite sacerdotale. Et ce sont les parents de cette lignée de Nathan qui ont eu l'enfant dont je vous ai parlé hier et aujourd'hui, cet enfant qui s'est dépouillé d'une enveloppe astrale dont le Nirmanakaya du

Bouddha a pu se servir. Ces parents de la lignée de Nathan sont allés à Bethléem au moment où leur enfant devait naître, cela, nous dit St-Luc, « pour y être recensés ». Voilà ce que nous apprend la généalogie de l'Évangile de St-Luc.

L'autre couple de parents qui n'habitait pas Nazareth originellement — car il faut prendre l'Évangile à la lettre — vivait à Bethléem et c'est de lui que parle l'Évangile de St-Matthieu. Les Évangiles nous disent toujours la vérité, on n'a nul besoin d'y chercher des subtilités et on en arrivera, grâce à l'anthroposophie, à les prendre à la lettre.

Chez ce couple de la lignée de Salomon naît aussi un enfant qui s'appelle aussi Jésus. Le corps de cet enfant va être porteur d'une puissante individualité. Mais il avait d'abord une autre mission à remplir. Car la sagesse de l'univers est profonde. Cet enfant n'était pas appelé à donner ses forces juvéniles à l'enveloppe astrale ; il était appelé à donner à l'humanité ce que seule peut donner une âme très mûre. Par tout ce qui entre en jeu dans ce cas, cet enfant fut dirigé de telle façon qu'il put être la réincarnation de Zoroastre, cette individualité qui dans l'ancienne Perse avait parlé d'Aoura Mazdao, qui avait pu donner son corps astral à Hermès et son corps éthérique à Moïse, et qui était apparue de nouveau en Chaldée dans la personne du grand Maître de Pythagore, Zarathas ou Nazarathos.

C'est le Moi de Zoroastre qui se réincarna dans l'enfant dont parle l'Évangile de St-Matthieu, l'enfant né de parents nommés Joseph et Marie, de la lignée royale, de la lignée de Salomon de la maison de David, qui habitaient originellement Bethléem.

Nous trouvons donc chez St-Matthieu une partie de la vérité et chez St-Luc l'autre partie. Les deux récits doivent être pris à la lettre car la vérité est complexe. Nous savons maintenant quelle est l'individualité qui est née de la lignée sacerdotale de la maison de David. Mais nous savons aussi que de la lignée royale est née l'individualité qui, en tant que Zoroastre, a vécu autrefois en Perse où elle a fondé la magie royale de l'ancien royaume des Perses. Ainsi vécurent, l'une près de l'autre, ces deux individualités : la jeune individualité d'Adam dans l'enfant de la lignée sacerdotale et l'individualité de Zoroastre dans l'enfant de la lignée royale, toutes deux de la maison de David. Nous verrons demain comment et pourquoi tout cela est arrivé et de quelle façon l'évolution fut ensuite orientée.

CHAPITRE V

La mission des grands courants spirituels. — Les doctrines du Bouddha et de Zoroastre se rejoignent dans l'événement de Palestine.

LES grands courants spirituels qui passent à travers l'humanité ont chacun une mission spéciale. Ils n'avancent pas isolément et si, à certaines époques, ils restent distincts, c'est pour ensuite se croiser et se féconder de multiple façon. L'événement de Palestine correspond justement à l'un de ces grands, de ces immenses confluent. Nous avons pour tâche de mettre cet événement de plus en plus en lumière.

Mais les différentes conceptions du monde n'évoluent pas comme on pourrait se l'imaginer, c'est-à-dire abstraitement, comme si elles passaient dans l'atmosphère et se réunissaient ensuite au même point. Ces diverses conceptions du monde passent à travers des êtres, des individualités. Et lorsque des courants spirituels s'unissent et se fécondent mutuellement, quelque chose de tout à fait spécial à lieu chez ceux qui en sont les représentants.

Peut-être a-t-on trouvé très compliquée, dans la conférence d'hier, la manière dont les deux grands courants du Bouddha et de Zoroastre ont conflué dans l'événement de Palestine. Si nous parlions d'une façon abstraite sans partir des événements concrets, il nous suffirait de dire que ces deux courants se sont rencontrés. Mais, en tant qu'anthroposophes, nous devons considérer les individualités qui ont été les porteurs de ces deux conceptions du monde, voir ce qu'elles avaient de particulier, car l'anthroposophie doit éviter l'abstraction et pénétrer toujours plus dans le concret.

Ne vous étonnez donc pas que là où quelque chose d'aussi grand, d'aussi prodigieux devait se passer, les faits extérieurs aient été si complexes. La fusion du courant de Zoroastre avec celui du Bouddha ne pouvait s'opérer qu'à la suite d'une longue préparation. Nous avons donc vu le bouddhisme s'infiltrer et agir dans la personnalité d'un enfant qui est né de Joseph et de Marie, de la lignée sacerdotale, nathanéenne, de la maison de David, enfant qui nous est décrit par l'Évangile de St-Luc.

D'autre part, nous avons vu un autre couple de parents, nommés également Joseph et Marie, qui descendaient de la lignée royale de Salomon. Ceux-là habitaient Bethléem et leur enfant nous est décrit dans l'Évangile de St-Matthieu. Cet enfant-Jésus de la lignée salomonienne fut le porteur de l'individualité qui, autrefois, avait fondé la première civilisation perse, de Zoroastre. Ainsi, au début de notre ère, vécurent côte à côte des individualités qui représentaient les deux courants, d'une part celui du Bouddha tel que le décrit St-Luc, et d'autre part, celui de Zoroastre, tel que le décrit St-Matthieu. Les dates de naissance de ces deux enfants ne coïncident pas tout à fait.

Aujourd'hui, je vais vous parler de quelque chose qui, bien entendu, ne se trouve pas dans les Évangiles, mais vous comprendrez ceux-ci d'autant mieux lorsque vous connaîtrez certains faits révélés par la chronique de l'Akasha et dont les Évangiles ne relatent que les effets, les conséquences, n'ayant pu les dévoiler eux-mêmes.

N'oublions pas que les paroles suivantes qui se trouvent à la fin de l'Évangile de St-Jean s'appliquent à tous les Évangiles : « Tous les livres du monde ne suffiraient pas pour décrire les événements qu'il y aurait à décrire ». Et les révélations qui sont à l'origine du christianisme ne sont pas de celles qu'on peut donner une fois pour toutes à l'humanité, enfermées dans un livre et répandues sous cette forme dans le monde. Car elle est bien vraie cette parole : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Le Christ est là, non pas mort, mais vivant. Et ce qu'il a à nous donner, ceux dont le regard spirituel est ouvert peuvent toujours à nouveau le recevoir. Le christianisme est un courant spirituel vivant et ses révélations se poursuivront tant que les hommes seront capables de les recevoir. Je vais donc mentionner aujourd'hui certains faits dont les Évangiles décrivent bien les conséquences mais qui ne s'y trouvent pas eux-mêmes. Vous pourrez les confronter avec les événements et vous verrez qu'ils s'en trouvent confirmés.

Deux enfants-Jésus sont donc nés à quelques mois de distance. Mais l'enfant-Jésus de St-Luc, ainsi d'ailleurs que Jean-Baptiste, naquit assez tard pour que le Massacre des Innocents n'ait pu l'atteindre ; en effet, aviez-vous jamais réfléchi au fait que ceux qui lisent ce qui nous est dit du massacre des enfants de Bethléem devraient se demander comment il se fait que Jean-Baptiste a pu survivre ? Car vous verrez que tous les faits concordent.

Représentez-vous donc que l'enfant-Jésus de l'Évangile de St-Matthieu a été emmené par ses parents en Égypte et que Jean-Baptiste est né peu de temps auparavant ou vers le même moment. Or selon l'opinion courante, Jean-Baptiste est resté en Palestine et il aurait dû périr dans le massacre ordonné par Hérode. Vous voyez qu'il faut réfléchir à tout cela, car si vraiment tous les enfants de moins de deux ans avaient été massacrés, Jean aurait dû l'être aussi. Mais tout s'éclaire si l'on se reporte à ce que dit la chronique de l'Akasha, c'est-à-dire que les événements racontés par l'Évangile de St-Matthieu et ceux que rapporte l'Évangile de St-Luc n'ont pas eu lieu en même temps, si bien que la naissance du Jésus de la lignée de Nathan ne tombe pas au moment du massacre des Innocents. Il en est de même pour Jean-Baptiste. Bien qu'il n'y ait eu que quelques mois de différence, cela suffit pour rendre la chose possible.

D'autres faits vous permettront de comprendre encore mieux le Jésus de l'Évangile de St-Matthieu. Chez cet enfant s'est incarnée l'individualité que nous connaissons sous le nom de Zoroastre. De Zoroastre nous savons qu'il enseignait du temps de la Perse primitive l'existence d'Aoura Mazdao, du grand Être solaire qu'il faut nous représenter comme étant la partie spirituelle du soleil dont le soleil physique nous montre l'aspect extérieur. C'est pourquoi Zoroastre pouvait dire : «

Ne regardez pas seulement les rayons du soleil physique mais contemplez le grand Être qui nous envoie ses effets bienfaisants, spirituels, tout comme le soleil nous envoie sa lumière et sa chaleur ». Aoura Mazdao que plus tard on appela le Christ fut annoncé par Zoroastre au peuple de la Perse. Il ne l'annonçait pas encore comme un être qui vivrait sur la terre ; il ne pouvait encore que parler du soleil et dire : « Il se trouve là-haut. Il s'approche peu à peu de la terre et, un jour, il habitera ici-bas dans un corps physique ».

Ici peut aussi s'éclairer pour nous l'immense différence qui sépare les enseignements de Zoroastre de ceux du Bouddha. Cette différence qui était considérable tant qu'ils étaient séparés s'est effacée au moment où ils ont conflué et où ils ont été rajeunis par les événements de Palestine. Jetons de nouveau un regard sur ce que le Bouddha avait à donner à l'humanité. Nous avons résumé l'enseignement de son « Sentier octuple » qui décrit ce que l'âme doit acquérir si elle veut échapper aux funestes conséquences du Karma. Ce que le Bouddha a donné au monde, c'est ce qu'avec le temps les hommes doivent d'eux-mêmes et par leur force morale, transformer en compassion et en amour.

Je vous ai dit aussi qu'un événement considérable a eu lieu lorsque le Bodhisattva est devenu Bouddha. Si cela n'était pas arrivé, si le Bodhisattva ne s'était pas complètement incarné dans le corps de Gautama Bouddha, jamais ce que nous appelons la loi, le « Dharma » n'aurait pu pénétrer dans les âmes, cette loi que l'homme peut développer par lui-même quand il élimine son astralité pour se libérer des effets funestes du Karma. C'est à quoi fait allusion la belle légende qui dit que le Bouddha était arrivé à faire « tourner la roue de la loi », ce qui veut dire qu'une véritable vague de fond a déferlé sur toute l'humanité, issue de l'illumination qui a fait du Bodhisattva un Bouddha.

La conséquence en fut que désormais les hommes purent développer le « Dharma » par leurs propres efforts et s'élever peu à peu jusqu'aux sommets du Sentier octuple. Le point de départ, c'est l'enseignement du Bouddha qui a posé dans l'être humain les fondements du sens moral. Telle fut donc la tâche du Bouddha. Car à chaque grande individualité incombe une certaine tâche et dans le bouddhisme se trouve l'origine, dans toute sa grandeur et toute sa force, de ce que l'homme peut concevoir dans sa propre âme comme son idéal le plus élevé.

L'idéal de l'âme humaine, ce que l'être humain est, ce qu'il peut devenir, voilà ce que contient la prédication du Bouddha. Et cela suffisait pour ce qui concerne celui-ci. Tout est intérieur dans le bouddhisme, tout a trait à l'homme et à son développement ; dans le véritable bouddhisme primitif, on ne trouve pas trace de ce qu'on appelle une cosmologie, bien qu'on l'y ait introduite par la suite. Car il fallait que tout soit réuni. Mais la véritable mission du Bouddha consistait à enseigner aux hommes ce qu'était la vie intérieure de leur propre âme.

C'est pourquoi dans certains de ses sermons, le Bouddha évite même de parler des rapports cosmiques. Tout y est présenté de manière à ce que, si l'âme humaine laisse agir sur elle l'enseignement du Bouddha, elle puisse s'améliorer de plus en

plus. L'homme est conçu comme un individu en soi, abstraction faite du grand sein maternel de l'univers dont il est né. Et c'est parce que telle était la mission du Bodhisattva que l'enseignement du Bouddha agit avec tant de chaleur et si profondément sur l'âme lorsqu'il est reconnu comme vrai. C'est pour cela qu'il nous semble si plein de sentiment, de chaleur intérieure lorsqu'il apparaît de nouveau, rajeuni, dans l'Évangile de St-Luc.

Toute autre était la mission de celui qui s'est incarné dans l'ancienne Perse sous le nom de Zoroastre. Celui-ci parlait au contraire du Dieu extérieur ; il enseignait à comprendre le vaste Cosmos par l'esprit. Le Bouddha dirigeait l'attention vers la vie intérieure et disait : « Quand l'homme se développe, de l'ignorance sortent peu à peu les « six organes » que nous avons énumérés : les cinq organes des sens et le Manas ». Mais tout ce qui est dans l'être humain est issu du vaste univers. Nos yeux ne percevraient pas la lumière si la lumière n'avait pas creusé l'œil dans l'organisme. « L'œil a été fait par la lumière pour la lumière », disait Goethe, et c'est là une profonde vérité. En partant d'organes indifférenciés qui existaient jadis dans le corps humain, la lumière a formé l'œil. De même, toutes les forces spirituelles de l'univers ont contribué à former l'être humain. Ce qui est en lui a d'abord été rassemblé et organisé par les puissances divines, spirituelles. À tout ce qui est intérieur correspond quelque chose d'extérieur. Du dehors, des forces entrent dans l'être humain et y demeurent.

Zoroastre a donc eu pour mission d'attirer l'attention sur ce qui est extérieur, sur l'entourage de l'homme. Il parle par conséquent des « Amschaspands », des grands génies dont il mentionne les six premiers ; en réalité, ils sont douze, mais les six autres sont cachés. Ces Amschaspands agissent du dehors, construisant, formant les organes humains. Zoroastre montrait que ces Créateurs de l'être humain se trouvent derrière les organes des sens. Il attirait l'attention sur les grands génies, sur les forces qui existent en dehors de nous, alors que le Bouddha parlait de ce qui agit à l'intérieur de l'être humain, de forces qui sont cachées dans l'homme.

Zoroastre parlait aussi de certains êtres qui sont inférieurs aux Amschaspands, les vingt-huit « Izards » ou « Izeds » dont l'action s'exerce aussi du dehors vers le dedans sur l'organisation interne de l'être humain. Il insistait donc sur l'esprit qui est dans l'univers, sur les conditions qui règnent extérieurement dans le Cosmos. Et tandis que le Bouddha parlait de la substance de la pensée d'où s'élèvent les idées qui émanent de l'âme humaine, Zoroastre parlait des « Farohars » ou « Ferruers » ou « Frawashars », des pensées universelles, créatrices, qui nous entourent et qui sont dispersées dans le monde entier. Car ce que l'homme a en fait d'idées est partout répandu dans l'univers.

Ainsi Zoroastre enseignait une conception du monde qui poussait à la découverte, à la compréhension du monde extérieur. Sa conception du monde s'adaptait à un peuple qui devait mettre la main à la pâte, transformer le monde

extérieur. Et sa mission s'accordait parfaitement avec les caractéristiques de l'ancien peuple perse. On pourrait aussi dire que Zoroastre était destiné à stimuler la force et l'habileté tournées vers l'activité extérieure, bien qu'il se soit exprimé sous une forme qui peut paraître rebutante pour l'homme d'aujourd'hui.

Il cherchait à pousser l'homme vers l'action en lui montrant qu'il n'est pas enfermé en lui-même mais qu'un monde divin, un monde spirituel l'entoure. Il voulait que l'homme en arrive à se dire : « Où que tu sois dans le monde, tu n'y es pas seul ; tu es dans un Cosmos rempli de spiritualité et tu fais partie des esprits et des dieux de l'univers ; tu es né de l'esprit et tu reposes en lui ; chaque fois que tu inspires, tu prends l'esprit divin en toi ; chaque fois que tu expires, tu offres un sacrifice à l'esprit ». Ainsi l'initiation donnée par Zoroastre fut, en raison de sa mission, très différente de celles des autres grands guides spirituels de l'humanité.

Rappelons maintenant ce que put faire l'individualité qui s'était incarnée en Zoroastre. Elle se trouvait à un degré si élevé de l'évolution qu'elle put préparer la civilisation qui devait succéder à celle de l'ancienne Perse, la civilisation égyptienne. Zoroastre eut deux élèves : l'individualité qui fut plus tard Hermès l'Égyptien et celle qui fut Moïse. Quand ces deux êtres se réincarnèrent pour agir de nouveau dans l'humanité, le corps astral de Zoroastre qu'il avait offert en sacrifice fut incorporé à Hermès, cela afin que la connaissance du Cosmos acquise par Zoroastre pût renaître dans le monde. Quant au corps éthérique de Zoroastre, il fut transmis à Moïse ; et comme tout ce qui se développe dans le temps se rattache au corps éthérique, Moïse fut capable, dès qu'il devint conscient de ce qu'était son corps éthérique, de faire revivre les événements du passé dans les tableaux grandioses qui se trouvent dans la Genèse. Zoroastre a donc continué à agir par la force de son individualité, en instaurant, en influençant la civilisation égyptienne, ainsi que la civilisation des anciens Hébreux qui en est dérivée.

Le Moi d'un pareil être est appelé lui aussi à de hautes destinées. Celui de Zoroastre continua à se réincarner dans d'autres personnalités. Car une individualité qui en est arrivée à ce point peut toujours sanctifier un corps astral, et donner des forces à un corps éthérique, même après s'être dépouillée de ceux qu'elle possédait à l'origine. C'est ainsi que Zoroastre se réincarnera six siècles avant notre ère et apparut en Chaldée dans la personne de Zarathos ou Nazarathos qui fut l'instructeur de l'école chaldéenne occulte et le Maître de Pythagore. Il parvint à une connaissance très approfondie du monde extérieur.

Lorsqu'on pénètre dans la pensée des Chaldéens avec une véritable compréhension, à l'aide de ce que peut donner, non pas l'anthropologie mais l'anthroposophie, on peut se faire une idée de ce que Zoroastre a enseigné, dans la personne de Zarathos, dans les écoles occultes de l'antique Chaldée. Tout l'enseignement de Zoroastre était orienté, nous l'avons vu, vers le monde extérieur et visait à y apporter ordre et harmonie. Aussi l'art de fonder et d'organiser les États d'une façon qui corresponde à la marche de l'humanité et qui permette l'ordre social faisait-il partie de la mission de Zoroastre.

C'est donc à juste titre que ses disciples pouvaient être appelés, non seulement grands Mages et grands Initiés, mais aussi grands Rois, c'est-à-dire organisateurs de l'ordre social. Un grand attachement persistait dans les écoles chaldéennes pour l'individualité — non pas la personnalité — de Zoroastre. Ces sages de l'Orient se sentaient apparentés à leur illustre guide spirituel. Ils voyaient en lui « l'étoile de l'humanité » car le mot « Zoroastre » est l'anagramme d'étoile d'or ou étoile de lumière. Ils voyaient en lui le reflet même du soleil. Et la réapparition de leur Maître à Bethléem ne pouvait échapper à leur profonde sagesse. Guidés par leur « étoile », ils lui apportèrent donc les symboles de ce qu'il avait donné de meilleur à l'humanité.

Ce qu'on pouvait recevoir de meilleur, venant du courant spirituel de Zoroastre, c'était la connaissance du monde extérieur, des mystères du Cosmos, telle qu'elle était assimilée par le corps astral, par la pensée, le sentiment et la volonté. Les disciples de Zoroastre cherchaient donc à imprégner leur pensée, leur sentiment et leur volonté de la sagesse qu'on peut recevoir des profondeurs du monde divin et spirituel. Or cette sagesse a pour symboles l'or, l'encens et la myrrhe : l'or, symbole de la pensée, l'encens, symbole du sentiment de dévotion, la myrrhe, symbole de la force de volonté. Et voilà comment les Mages témoignèrent de la solidarité qui les unissait à leur Maître lorsqu'ils parurent devant lui qui s'était réincarné à Bethléem. L'auteur de l'Évangile de St-Matthieu nous donne donc un récit exact lorsqu'il nous dit que les Mages, avec lesquels Zoroastre avait jadis vécu, savaient qu'il était revenu parmi les hommes et voulaient exprimer leur affinité avec lui au moyen de ce qui symbolise ce qu'il leur avait donné de meilleur : l'or, l'encens et la myrrhe.

Et maintenant il fallait que Zoroastre pût agir dans la personne du Jésus de la lignée de Salomon, de manière à donner à l'humanité, mais sous une forme rajeunie, ce qu'il lui avait déjà donné jadis. Pour cela, il dut rassembler toutes les forces qu'il avait possédées autrefois. Il ne pouvait donc pas naître dans un corps venant de la lignée sacerdotale mais seulement dans un corps issu de la lignée royale de la maison de David.

Les anciens textes sacrés de l'Asie mineure font aussi allusion à ces faits. Quiconque les comprend vraiment les lit autrement que celui qui ne connaît pas les faits. Il y a par exemple deux prophéties dans l'Ancien Testament : celle d'Hénoch qui est apocryphe et qui a trait au Messie de la lignée sacerdotale et celle des Psaumes qui se rapporte au Messie de la lignée royale. Tous les détails des textes concordent avec les faits qu'on peut connaître par la chronique de l'Akasha.

Donc, Zoroastre devait réunir en lui toutes les forces qu'il avait possédées autrefois. Il avait alors donné à la civilisation égyptienne et à l'ancienne civilisation hébraïque — à Hermès et à Moïse — ce qui était contenu dans son corps astral et dans son corps éthérique. À tout cela il devait s'unir de nouveau. Il fallait en quelque sorte qu'il ramène d'Égypte les forces de son corps astral. Et voilà qu'un profond mystère s'éclaire pour nous : le Jésus de la lignée de Salomon,

de la maison de David, qui était la réincarnation de Zoroastre, devait être conduit en Égypte — et il y fut conduit en effet — car là se trouvaient les forces qui venaient de son corps éthérique et de son corps astral (qu'il avait données à Hermès et à Moïse). Ayant agi sur la civilisation égyptienne, il devait reprendre ces forces là où il les avait laissées. D'où « la fuite en Égypte » et son résultat spirituel : la réunion de toutes les forces dont Zoroastre avait maintenant besoin pour redonner à l'humanité, sous une forme renouvelée, ce qu'il lui avait enseigné dans les temps passés.

C'est donc le Jésus dont les parents étaient domiciliés à Bethléem que nous décrit avec précision St-Matthieu. Quant à St-Luc, il nous raconte que les parents du Jésus dont il parle habitaient Nazareth, qu'ils étaient allés à Bethléem pour le recensement et que, pendant ce court séjour, Jésus y naquit. Après quoi, ses parents retournèrent à Nazareth.

L'Évangile de St-Matthieu nous dit que Jésus naquit à Bethléem et dut s'enfuir en Égypte. C'est seulement à leur retour que ses parents s'établirent à Nazareth pour que celui des enfants-Jésus qui était la réincarnation de Zoroastre pût vivre dans le voisinage de celui qui représentait l'autre courant, le courant du bouddhisme. C'est ainsi que les deux conceptions du monde se sont unies d'une façon concrète.

Les Évangiles nous divulguent les faits dans toute leur profondeur. Ce qui chez l'homme s'associe le plus étroitement avec la volonté et la puissance, avec l'élément « royal » (pour employer cette expression dans son sens technique), est transmis héréditairement par le côté paternel, comme le savaient ceux qui connaissaient les mystères de la vie. Et ce qui se rattache à l'âme, à la sagesse, à la mobilité intérieure de l'esprit, est transmis par le côté maternel. Goethe, qui a vu si loin dans les secrets de la vie, fait allusion à ces faits quand il dit :

*« Je tiens de mon père la stature
Et le sens sérieux de la vie,
De petite mère, ma gaieté,
Le penchant à la fantaisie ».*

Ce sont là des vérités que vous verrez souvent se confirmer dans la vie. La « stature », la forme extérieure, ce qui se manifeste directement dans cette forme extérieure et « le sens sérieux de la vie », ce qui se rattache au Moi, l'être humain l'hérite de l'élément paternel. C'est pourquoi le Jésus qui descend de Salomon devait surtout hériter du côté paternel sa force, sa mission étant de faire passer dans le monde les forces divines qui entourent l'univers de leur rayonnement. Cela, l'Évangile de St-Matthieu le dit d'une façon grandiose, comme seul son auteur pouvait le faire.

En effet, lorsqu'une grande individualité va se réincarner, le monde spirituel l'annonce comme un événement important et St-Matthieu nous dit que c'est à Joseph, non pas à Marie, que cette annonciation fut faite. Une vérité des plus profondes est cachée ici. Car rien n'est dit au hasard. Quant au Jésus de Nathan, il hérita des qualités intérieures qui se transmettent par la mère et c'est pourquoi nous voyons que la naissance du Jésus de l'Évangile de St-Luc fut annoncée à sa mère. Vous voyez à quel point toute la profondeur des faits se retrouve dans les textes religieux.

Mais allons plus loin. Les autres faits qu'on nous rapporte sont aussi l'expression de quelque chose d'important. C'est tout d'abord le précurseur de Jésus de Nazareth, Jean-Baptiste, qui doit se montrer au peuple. Nous ne pourrions étudier de plus près la personnalité de Jean-Baptiste qu'avec le temps. Considérons-le d'abord tel qu'il nous apparaît comme l'annonciateur de l'être qui doit descendre dans la personne de Jésus. Il l'annonce en rappelant avec force ce que disait la Loi, l'ancienne Révélation.

Que les hommes se tiennent à ce qui est écrit dans la Loi, à ce qui a vieilli dans la civilisation et qu'ils ont oublié — ce qui est mûr mais dont on ne tient plus compte — voilà ce que veut Jean-Baptiste. Il fallait donc qu'il eût en lui, avant tout, la force que possède en venant au monde une âme déjà mûre — et plus que mûre. Or il naquit de parents âgés et cela de telle manière que dès le début, son corps astral était pur de tout ce qui avilit l'être humain, la passion et le désir n'ayant joué aucun rôle dans sa conception. Encore une profonde vérité qui nous est révélée par l'Évangile de St-Luc.

Une individualité de ce genre a été, elle aussi, couvée dans la grande Loge-mère de l'humanité d'où le grand Manou dirige les événements spirituels et oriente les courants vers les lieux où l'on en a besoin. Un Moi tel que celui de Jean-Baptiste a la même origine que l'âme de l'enfant-Jésus que décrit l'Évangile de St-Luc ; mais à l'enfant-Jésus furent plutôt données des qualités qui n'étaient pas encore imprégnées par un Moi devenu égoïste. C'est-à-dire que c'était une jeune âme qui fut envoyée là où devait naître le nouvel Adam.

Il vous semblera étrange que la grande Loge-mère ait pu diriger vers un certain point une âme à laquelle manquait un Moi vraiment développé. Car ce même Moi dont au fond le Jésus de l'Évangile de St-Luc a été privé a été donné au corps de Jean-Baptiste et ces deux principes, l'âme qui a vécu dans le Jésus de l'Évangile de St-Luc et le Moi qui a vécu en Jean-Baptiste, ont eu dès le début des rapports très intimes.

Lorsqu'un germe humain se développe dans le sein maternel, le Moi s'unit dès la troisième semaine avec les autres éléments de l'être humain ; mais ce n'est que dans les derniers mois qui précèdent la naissance que ce Moi entre peu à peu en action. C'est alors seulement que ce Moi devient une force intérieure active. Car dans les cas normaux, où le Moi agit d'une façon normale pour mettre en mouvement le germe humain, il s'agit d'un Moi qui descend d'incarnations

précédentes et qui vient animer l'embryon.

Mais dans le cas de Jean-Baptiste, il s'est agi d'un Moi qui était en rapport avec l'âme du Jésus de Nathan. C'est pourquoi, d'après l'Évangile de St-Luc, la mère de Jésus dut se rendre chez la mère de Jean-Baptiste alors que celle-ci en était au sixième mois de sa grossesse ; et ce qui d'ordinaire est stimulé par le propre Moi de l'enfant fut alors stimulé par l'autre embryon. L'enfant d'Élisabeth commença à tressaillir lorsque s'approcha de lui la femme qui portait en elle l'enfant-Jésus. Car c'est ce Moi-là qui stimula l'enfant de l'autre mère, si profond était le rapport entre celui qui devait travailler à la fusion des deux courants spirituels et celui qui devait la prédire. {z}

Nous voyons par là qu'au début de notre ère quelque chose d'exceptionnel s'est passé. Si en général on veut que la vérité soit « simple », c'est par paresse et parce qu'on n'aime guère acquérir des notions nouvelles. Et pourtant les grandes vérités ne s'acquièrent que grâce aux plus grands efforts de l'esprit. S'il faut déjà faire de grands efforts pour décrire une machine, comment pourrait-on exiger que les plus grandes vérités soient aussi les plus simples ? La vérité est grande et par là-même complexe et il faut que nous tendions notre esprit si nous voulons comprendre peu à peu ce qui se rapporte à l'événement de Palestine. Que personne ne nous objecte donc que tout cela est exposé d'une façon trop compliquée ; les choses sont dites telles qu'elles sont, et elles sont ainsi parce que nous avons à faire ici au plus grand événement de l'évolution terrestre.

Ainsi nous voyons grandir deux enfants-Jésus. L'un d'eux est le fils de Joseph et de Marie, de la lignée de Nathan, et ce fils est né d'une mère jeune (en hébreu, c'est le mot « alma » qui aurait été employé pour la désigner), car une âme jeune devait naître d'une toute jeune mère. Après leur retour de Bethléem, ce couple de parents et leur fils vécurent de nouveau à Nazareth. Ils n'eurent pas d'autres enfants. La mère avait été destinée à n'être la mère que d'un seul enfant. D'autre part, nous avons le couple Joseph et Marie de la lignée de Salomon. Après leur retour d'Égypte et leur installation à Nazareth, ceux-là eurent encore plusieurs enfants qui sont mentionnés dans l'Évangile de St-Marc : Simon, Judas, Joseph, Jacob ainsi que deux filles.

Les deux enfants-Jésus ont grandi ensemble. Celui qui portait en lui l'individualité de Zoroastre développa avec une étonnante rapidité les facultés fleurissant lorsqu'une individualité aussi forte agit dans un corps. L'être qui agit dans le corps de l'autre enfant était d'un autre genre. Ce qui, chez cet enfant, était le plus important, c'est le Nirmanakaya du Bouddha qui en quelque sorte le dominait. C'est pourquoi, après le retour à Bethléem, on nous dit que cet enfant grandit « plein de sagesse » et que « la grâce de Dieu est sur lui ». Mais il grandit de telle façon que les facultés ordinaires de l'être humain qui se rapportent à la compréhension et à la connaissance du monde extérieur se développent en lui avec une extraordinaire lenteur.

Ceux qui n'apprécient que les facultés qui permettent de comprendre le monde extérieur auraient certainement traité cet enfant d'arriéré. Mais par contre, cet enfant recevait ce qui descendait vers lui d'en-haut, du Nirmanakaya du Bouddha. Il développait en lui une vie intérieure si profonde qu'elle ne pouvait être comparée à rien d'autre dans le monde, une sensibilité telle qu'elle exerçait une influence extraordinaire sur tout son entourage. Ainsi, l'enfant-Jésus de Nathan devient un être d'une profonde sensibilité et l'enfant-Jésus de Salomon, une individualité d'une maturité et d'une compréhension exceptionnelles.

Or, on avait prédit à la mère de l'enfant-Jésus qui descendait de Nathan des choses d'une grande importance. Déjà lorsque Siméon s'était trouvé en présence du nouveau-né, il l'avait vu comme aurolé de ce qu'autrefois, aux Indes, il n'avait pas pu voir au moment de la naissance du Bouddha ; il avait prédit tout ce qui devait maintenant s'accomplir de grand et d'important mais il avait aussi prononcé des paroles lourdes de sens au sujet du glaive qui allait percer le cœur de la mère. Ces paroles, elles aussi, se rapportent à quelque chose que nous allons essayer de comprendre aujourd'hui.

Les deux enfants-Jésus grandissaient donc très voisins l'un de l'autre, cela jusque vers l'âge de douze ans, et leurs parents étaient liés d'amitié. Quand l'enfant-Jésus de Nathan atteignit sa douzième année, ses parents se rendirent à Jérusalem selon la coutume pour participer aux fêtes de Pâques et ils emmenèrent l'enfant comme cela se faisait quand les enfants atteignaient la maturité nécessaire. On trouve dans l'Évangile de St-Luc un récit extrêmement mystérieux, le récit d'une visite que cet enfant-Jésus fait au Temple. On nous dit que ses parents, revenant de la fête, s'aperçurent tout-à-coup qu'il avait disparu et, ne le trouvant pas parmi leurs compagnons de route, revinrent au Temple où ils le découvrirent assis au milieu des docteurs de la Loi qui étaient tous émerveillés de son savoir.

Qu'était-il donc arrivé ? Demandons-le à l'impérissable chronique de l'Akasha. Les événements cosmiques sont loin d'être simples. Ce qui s'est passé là peut aussi se passer d'une autre façon. Il peut arriver qu'une individualité ait besoin, à un certain stade de son évolution, de conditions différentes de celles qui lui ont été données tout d'abord. Ainsi il peut arriver qu'un homme d'un certain âge tombe évanoui tout d'un coup et semble être mort. C'est qu'une transformation s'opère en lui ; son propre Moi le quitte et un autre Moi entre dans son organisme. Cette espèce d'échange de Moi a aussi lieu dans d'autres cas ; c'est un phénomène que tout occultiste connaît bien.

Ici, pour l'enfant-Jésus, alors âgé de douze ans, voici ce qui s'est passé : le Moi de Zoroastre qui avait utilisé pendant douze ans le corps du Jésus de la lignée royale afin de s'élever jusqu'aux sommets accessibles à son époque, sortit de ce corps qui descendait de Salomon et se transporta dans celui du Jésus de Nathan qui parut alors comme transfiguré. Ses parents ne le reconnaissaient plus, ils ne

comprenaient plus ses paroles car c'était maintenant le Moi de Zoroastre qui parlait à travers l'enfant-Jésus de la lignée de Nathan dans lequel il avait pénétré. Ceci correspond au moment où le Nirmanakaya du Bouddha s'est uni à l'enveloppe astrale rejetée par l'enfant-Jésus. Maintenant, c'était le Moi de Zoroastre qui vivait dans le corps de Jésus de Nathan. Et c'est cet enfant, ainsi transformé et que ses parents ne pouvaient pas comprendre, qu'ils ramenèrent chez eux.

Peu de temps après, la mère de la lignée de Nathan mourut, de sorte que cet enfant dans lequel vivait maintenant le Moi de Zoroastre devint orphelin de mère. Nous allons voir que ce fait correspond aussi à quelque chose de très important.

L'autre enfant, une fois abandonné par le Moi de Zoroastre, ne put pas, lui non plus, continuer à vivre dans les conditions ordinaires. Le Joseph qui descendait de Salomon était déjà mort et la mère de l'enfant-Jésus de cette lignée fut recueillie, ainsi que ses autres enfants Jacob, Joseph, Judas, Simon et les deux filles — dans la maison du Joseph qui descendait de Nathan, si bien que le Moi de Zoroastre revint dans la famille où il s'était incarné primitivement, sauf que le père de famille était mort. Les deux familles n'en firent plus qu'une et la mère des frères et sœurs de l'enfant-Jésus — frères et sœurs par le Moi, sinon par le sang — vint vivre dans la maison du Joseph de Nathan avec l'enfant-Jésus qui était originaire de Nazareth.

Voilà comment s'est opérée d'une façon concrète la jonction des deux courants : celui du Bouddha et celui de Zoroastre. Car le corps qui était porteur du Moi si mûri de Zoroastre put prendre en lui et s'unir à ce qui provenait de la fusion du Nirmanakaya du Bouddha avec l'enveloppe astrale rejetée par l'enfant-Jésus de Nathan. En Jésus de Nazareth se développa désormais une individualité qui portait en elle le Moi de Zoroastre, ce Moi qui avait été auréolé et spiritualisé par le Nirmanakaya rajeuni du Bouddha. Et c'est ainsi qu'on peut voir confluer, dans l'âme de Jésus de Nazareth, le courant du Bouddha et celui de Zoroastre.

Joseph de la lignée de Nathan étant mort relativement tôt, l'enfant porteur du Moi de Zoroastre devint en réalité orphelin ; il se sentait orphelin. Car il n'était pas ce qu'il était par son hérité physique : par l'esprit, il était Zoroastre réincarné. Physiquement, son père était le Joseph qui descendait de Nathan et d'après les apparences, on le considérait comme tel. St-Luc dit donc vrai et il faut prendre ses paroles à la lettre :

« Et il arriva que tout le peuple se fit baptiser ; Jésus aussi se fit baptiser et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit,

« et le St-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe et il vint une voix du ciel qui dit : Tu es mon fils bien-aimé, aujourd'hui, je t'ai engendré.

« Jésus était alors âgé d'environ trente ans et... »

Ici, on ne dit pas simplement qu'il était le fils de Joseph, mais :

« ...il était comme on le croyait, fils de Joseph » (St-Luc III)

Car le Moi de Zoroastre s'était d'abord incarné dans l'enfant-Jésus de Salomon et n'avait par conséquent aucun rapport avec le Joseph qui descendait de Nathan.

Jésus de Nazareth est donc désormais une Entité unique, d'une richesse intérieure considérable, où se retrouvent tous les bienfaits qui nous viennent d'une part du Bouddha, d'autre part de Zoroastre. Cette Entité va être appelée à de grandes destinées. Pour elle, il va se passer tout autre chose que pour Jean qui baptisait dans le Jourdain. Et nous verrons plus tard qu'elle va devoir se charger de l'individualité du Christ au moment du Baptême. À ce moment, l'essence immortelle de la mère du Jésus de Nathan descendit de nouveau du monde spirituel et transforma l'autre mère, celle qui avait été recueillie dans la maison du Joseph de la lignée de Nathan, de telle façon que celle-ci redevint « vierge » ; de sorte que l'âme de la mère que Jésus avait perdue lui fut rendue lors de son Baptême dans le Jourdain. Cette mère qui lui restait contenait donc en elle l'âme de sa véritable mère, celle que l'Évangile dit être « bénie entre toutes les femmes ».

CHAPITRE VI

Le rôle du Bouddha. – Moïse et le Décalogue. – Elie, Jean-Baptiste et l'enfant-Jésus.

IL va nous être relativement facile de comprendre les détails de l'Évangile de St-Luc si nous pouvons, par une étude préparatoire, nous faire une idée vivante des êtres qui y sont mentionnés, de telle façon que nous sachions à qui nous avons à faire. Ne soyez donc pas contrariés si nous faisons en quelque sorte un peu de « préhistoire ». Il faut tout d'abord que nous apprenions à connaître dans toute sa complexité la grande figure qui se trouve au centre des Évangiles ainsi que certaines choses qu'il est indispensable de savoir si l'on veut comprendre ce que cet Évangile nous dit d'une façon beaucoup plus simple.

Rappelons d'abord ce que nous avons dit sur l'importance de l'être, unique entre tous, qui au sixième siècle avant notre ère fut élevé de l'état de Bodhisattva à celui de Bouddha. Nous avons montré ce que cela signifiait pour l'humanité et nous allons y revenir encore une fois pour nous en faire une idée précise.

Ce qui constitue l'enseignement du Bouddha devait un jour devenir la propriété de l'humanité. Si nous remontions au delà de l'époque du Bouddha, il faudrait nous représenter que, dans ces temps-là, aucun homme sur la terre n'aurait pu tirer de son for intérieur la doctrine de compassion et d'amour qui s'exprime dans le « Sentier octuple ». L'évolution humaine n'était pas encore assez avancée pour qu'une âme, quelle qu'elle fût, pût découvrir ces vérités en se plongeant dans ses propres pensées, en développant sa propre sensibilité. Tout ce qui existe dans le monde doit « devenir », commencer par naître, et pour tout ce qui doit naître, il faut qu'il y ait des causes. Comment par exemple les hommes d'autrefois pouvaient-ils appliquer les principes du Sentier octuple ? Ils ne le pouvaient que si ces principes leur étaient inculqués d'une certaine façon par les écoles occultes des initiés et des voyants. C'est dans les Mystères, dans les écoles occultes, qu'enseignait le Bouddha. Car c'est là seulement qu'on pouvait s'élever vers les mondes supérieurs et recevoir ce qui ne pouvait pas encore être communiqué à l'intelligence populaire, aux âmes ordinaires.

Dans ces temps reculés, ces enseignements devaient être transmis au reste de l'humanité par ceux qui avaient le privilège d'entrer directement en contact avec les Maîtres des écoles occultes. Sans que les hommes pussent arriver par eux-mêmes à ces principes, il fallait cependant que leur vie soit influencée de telle façon qu'elle s'écoulât en accord avec eux. Ceux qui vivaient en dehors des Mystères suivaient en quelque sorte inconsciemment ce qui leur était inculqué par ceux qui pouvaient le faire, inconsciemment aussi. Il n'y avait pas encore de corps humain sur la terre qui, si pénétré de spiritualité fût-il, pût être organisé de manière à permettre à quelqu'un de découvrir par ses propres moyens l'enseignement du Sentier octuple. Il fallait qu'il y ait une révélation d'en-haut,

communiquée par des voies appropriées.

Mais il résulte de cela qu'un être tel que le Bodhisattva se trouva dans l'impossibilité d'utiliser complètement un corps humain avant l'époque du Bouddha ; il ne put trouver sur la terre aucun corps dans lequel pussent être incarnées les diverses facultés au moyen desquelles il devait agir sur les hommes. Ce corps humain n'existait pas. Comment ce Bodhisattva s'incarnait-il donc ? Cette question, il faut bien que nous nous la posions.

Ce qu'était le Bodhisattva en tant qu'entité spirituelle ne s'incarnait pas entièrement. Si, par la clairvoyance, on avait observé un corps ainsi animé par un Bodhisattva, on aurait vu que ce corps ne contenait qu'une partie de l'entité du Bodhisattva ; l'autre partie, sous forme de corps éthérique, dépassait de beaucoup l'enveloppe humaine et maintenait de la sorte un lien avec le monde spirituel qu'elle ne quittait jamais tout à fait. Le Bodhisattva ne quittait jamais complètement le monde spirituel. Il vivait à la fois dans un corps spirituel et dans un corps physique.

Or le passage du Bodhisattva à l'état de Bouddha consista justement dans le fait qu'il existait maintenant pour la première fois un corps physique dans lequel le Bodhisattva pouvait pénétrer complètement pour y développer toutes ses facultés. Par là-même, il fixait cette forme humaine à laquelle les hommes devaient s'efforcer de ressembler, afin de pouvoir retrouver par eux-mêmes la doctrine du Sentier octuple comme le Bouddha l'a tirée de lui-même sous l'arbre de Bodhi. Si l'on avait recherché dans ses vies antérieures l'entité qui s'était incarnée dans le Bouddha, on aurait découvert qu'elle devait rester en partie dans le monde spirituel et ne pouvait envoyer dans un corps qu'une partie d'elle-même. C'est seulement au sixième siècle avant notre ère qu'a existé pour la première fois un organisme humain dans lequel le Bodhisattva a pu pénétrer entièrement, montrant ainsi par son exemple que l'humanité pouvait désormais découvrir par elle-même le Sentier octuple à l'aide de son sens moral.

Ce fait, qu'il y a eu des êtres humains dont une partie demeurait dans le monde spirituel, toutes les religions, toutes les philosophies l'ont connu. On a toujours su que pour certaines entités, la nature humaine est pour ainsi dire trop petite pour contenir leur individualité toute entière telle qu'elle doit agir sur la terre. Dans les philosophies de l'Asie mineure, cette union de l'individualité supérieure de ces entités avec un corps physique s'exprimait par ces mots : « Être rempli du St-Esprit ». C'est la formule consacrée. Dans les langues de l'Asie mineure, on aurait dit d'un Bodhisattva qui était incarné sur la terre qu'il était « rempli du St-Esprit », c'est-à-dire que les forces qui constituent un tel être ne sont pas entièrement enfermées en lui, que quelque chose de spirituel doit agir du dehors. On pourrait donc dire du Bouddha que dans ses incarnations antérieures, il avait été rempli du St-Esprit.

Si nous avons compris cela, nous allons aussi pouvoir comprendre ce qui se trouve au début de l'Évangile de St-Luc et à quoi nous avons fait allusion hier.

Dans le corps éthérique d'un des enfants-Jésus (celui qui est né physiquement de la lignée de Nathan), vivait la partie restée intacte du corps éthérique qui avait été isolée du reste de l'humanité au moment de ce qu'on appelle le péché originel. Cette substance éthérique, qui avait été enlevée à Adam avant le péché originel, fut conservée et déposée dans l'enfant-Jésus en question. Il devait en être ainsi afin qu'un être jeune et non contaminé par toutes les expériences de l'évolution terrestre pût exister et recevoir tout ce qu'il devait recevoir.

Un homme ordinaire, qui se serait constamment réincarné depuis l'âge lémurien, aurait-il pu être imprégné par le Nirmanakaya du Bouddha ? Jamais. Et encore moins aurait-il pu recevoir ce qui devait pénétrer en lui plus tard. Il fallait donc que naisse un corps humain, infiniment pur, ce qui n'était possible que si la substance éthérique d'Adam, pure de toute expérience terrestre, venait se confondre avec le corps éthérique de cet enfant-Jésus. Et par là, cette substance éthérique se trouvait aussi liée avec toutes les forces qui ont agi sur la terre avant la Chute et qui ont pris chez cet enfant toute leur puissance d'expansion. Alors devint possible ce que nous avons déjà mentionné hier : l'influence extraordinaire que la mère de l'enfant-Jésus de Nathan exerça sur la mère de Jean-Baptiste ainsi que sur Jean-Baptiste lui-même avant qu'il fût né.

Mais maintenant il faut que nous nous demandions quelle est l'entité à laquelle nous avons à faire et qui était Jean-Baptiste. Nous ne pouvons comprendre cette entité de Jean-Baptiste que si nous nous rappelons ce qui distingue l'enseignement, très particulier qui a été répandu aux Indes par le Bouddha, de la révélation qui a été faite à l'ancien peuple hébreu par Moïse et ses successeurs, les Prophètes.

Grâce au Bouddha, l'humanité est parvenue à trouver et à s'imposer des lois qui permettent à l'âme de se purifier et de s'élever au plus haut niveau de moralité qu'on puisse atteindre sur la terre. La loi intérieure, Dharma, a été répandue par le Bouddha, telle que l'homme peut la retrouver par lui-même au niveau d'évolution le plus élevé qui soit accessible à la nature humaine. Et c'est le Bouddha qui a été le premier à la formuler.

Mais l'évolution de l'humanité ne se poursuit pas en ligne droite. Les courants de civilisation les plus divers doivent se féconder réciproquement. Ce qui devait se passer en Asie mineure par l'événement du Christ exigeait que l'évolution de ce pays soit en quelque sorte plus tardive que celle des Indes, de façon à ce que puisse s'y intégrer, sous une forme rajeunie, ce qui avait été donné d'une manière différente à la civilisation des Indes. Il fallait en somme qu'en Asie mineure se constituât une population qui soit un peu en retard par rapport aux peuples plus orientaux et qui se développe autrement.

Alors que, dans l'esprit de la sagesse cosmique, on avait fait avancer les peuples de l'Orient au point qu'ils aient pu contempler le Bodhisattva devenu Bouddha, il fallait que les peuples d'Asie mineure — en particulier le peuple hébreu — fussent

maintenus à un niveau inférieur, plus primitif. C'était indispensable. Car il fallait que, pour l'évolution humaine, il se passe en grand ce qu'on peut observer en petit chez un homme qui, à l'âge de vingt ans, étant parvenu à une certaine maturité, a acquis certaines facultés. Ces facultés constituent en même temps une entrave, un obstacle. Car les facultés acquises ont ceci de particulier qu'elles tendent à rester à un certain niveau, à retenir la personne qui les possède.

On ne parvient que difficilement à dépasser à l'âge de trente ans le niveau qu'on avait atteint à vingt ans. Par contre, si à vingt ans un homme n'a pas acquis grand-chose par lui-même, et n'acquiert certaines facultés que très tardivement à l'aide de quelqu'un d'autre, il peut, étant resté plus enfant, s'élever plus facilement au même niveau que le premier et même se trouver vers trente ans à un degré supérieur. Quiconque sait observer la vie verra qu'il en est bien ainsi. Les facultés acquises et dont on a fait en quelque sorte sa propriété constituent beaucoup plus de chaînes pour l'avenir que ce qu'on n'a pas aussi étroitement uni à son âme, que ce qui est resté plus superficiel.

Pour que l'humanité progresse, il faut que les choses soient organisées de façon à ce qu'il y ait toujours un courant de civilisation dans lequel s'intériorisent et se développent certaines capacités et un autre courant qui lui soit parallèle et reste un peu en arrière dans l'évolution. Un des courants développe certaines facultés jusqu'à un point donné, ces facultés étant vivifiées par l'essence même de ce courant et de la nature humaine. Il avance et quelque chose de nouveau apparaît, mais ce courant ne serait pas capable d'atteindre par lui-même un degré de plus. C'est pourquoi il faut qu'un autre courant coule parallèlement à lui. Le développement de ce second courant est resté en retard. Il n'est pas arrivé à la hauteur du premier ; puis, il va de l'avant et prend à l'autre ce que celui-ci avait acquis. Du fait qu'entre temps le second courant s'est maintenu plus jeune, il peut monter ensuite plus haut, si bien que l'un a fécondé l'autre. Et c'est ainsi que dans l'évolution humaine, les courants spirituels doivent avancer côte à côte ; la direction spirituelle de l'univers veille d'ailleurs à ce qu'il en soit ainsi.

Quelles dispositions cette direction spirituelle a-t-elle dû prendre pour qu'à côté du courant qui a trouvé son expression dans la personne du Bouddha, se développe un second courant qui ne recueille que plus tard ce que le bouddhisme a donné à l'humanité ?

Il fallait pour cela veiller à ce que le courant qui pour nous est celui des Hébreux, fût empêché de produire des hommes capables de développer « Dharma », c'est-à-dire d'aborder par leurs propres forces morales le Sentier octuple. Ce courant ne devait pas avoir de Bouddha. L'impulsion intérieure apportée par le Bouddha au courant qui était le sien devait être donnée de l'extérieur à l'autre courant. Voilà pourquoi — et cela découlait d'une rare sagesse — longtemps avant l'apparition du Bouddha, la Loi fut donnée au peuple de l'Asie mineure, non pas intérieurement, mais de l'extérieur, par la révélation du Décalogue, des Dix commandements, qui ne venait pas de l'âme, mais de l'extérieur.

Ce qui devait s'intégrer à l'autre courant humain sous forme d'un bien intérieur fut imposé de l'extérieur au peuple hébreu sous la forme du Décalogue, d'un ensemble de lois qu'il a reçu du dehors et qui n'est pas issu de son âme. Aussi celui qui faisait partie de ce peuple hébreu considérait-il les commandements comme lui ayant été envoyés du ciel, vu le niveau élémentaire d'évolution auquel il se trouvait. Alors que le peuple hindou avait été amené à reconnaître que les hommes créent par eux-mêmes Dharma, la loi de l'âme, l'ancien peuple hébreu avait été éduqué de telle façon qu'il obéissait à la Loi qui lui avait été donnée du dehors. Et voilà comment le peuple hébreu est venu compléter d'une façon admirable ce que Zoroastre avait fait pour sa propre civilisation ainsi que pour toutes celles qui en dérivent.

Car nous avons déjà mis en évidence le fait que Zoroastre tournait son regard vers le monde extérieur. Tandis que le Bouddha nous instruit avec perspicacité sur la manière dont l'homme peut perfectionner sa vie intérieure, nous trouvons chez Zoroastre de grands et profonds enseignements au sujet du Cosmos, enseignements qui visent à nous donner la clé de l'univers du sein duquel nous sommes issus. Alors que le regard du Bouddha était dirigé vers l'intérieur, celui du peuple de Zoroastre se tournait vers le monde extérieur, afin de l'imprégner de spiritualité.

Essayons maintenant de suivre Zoroastre depuis sa première apparition, où il apporta la révélation d'Aoura Mazdao, jusqu'à l'époque où il revint dans la personne de Nazarathos. Il a donné des enseignements de plus en plus pénétrants au sujet des lois spirituelles et des entités du Cosmos. Le Zoroastre de la civilisation perse n'avait donné en quelque sorte que des indications sur ce qu'est l'Esprit du soleil. Il développa ensuite ces indications et elles se présentent maintenant à nous sous la forme de ces grandes conceptions chaldéennes sur le Cosmos et les origines spirituelles de notre existence qui sont si mal comprises de nos jours. En étudiant ces enseignements sur le Cosmos, on y voit quelque chose de particulier qui a son importance.

Quand Zoroastre parlait à son peuple des origines spirituelles du monde sensible, il disait que deux forces, Ormuzd et Ahrimane, agissaient l'une contre l'autre dans l'univers. Mais vous auriez cherché en vain dans cette doctrine ce qu'on pourrait appeler l'ardeur, la conviction morale dans l'âme. Du point de vue de la Perse primitive, l'être humain est en quelque sorte engagé dans un ensemble de processus cosmiques et son âme est le théâtre d'un combat entre Ormuzd et Ahrimane. C'est la lutte entre ces deux puissances qui déchaîne les passions dans l'âme humaine. Ce qui est vie intérieure de l'âme n'est pas encore reconnu. Il s'agit donc là d'une théorie purement cosmique.

Quand il y est question du bien et du mal, on n'a en vue que les effets bons ou mauvais, utiles ou nuisibles qui s'opposent dans le Cosmos et qui se manifestent aussi dans l'homme. Il n'y avait pas encore de conception morale de l'univers dans

cet enseignement qui orientait le regard vers le monde extérieur. On apprenait à connaître les diverses entités qui gouvernent le monde des sens : ici les êtres parfaits, lumineux, là les êtres ténébreux, nuisibles. On se sentait comme engagé, comme pris dans l'ensemble de l'univers. Quant à l'élément vraiment moral auquel l'être humain participe par son âme, on ne le ressentait pas encore en soi comme ce sera le cas plus tard.

Lorsqu'on se trouvait par exemple en présence d'un homme « méchant », on sentait que les forces mauvaises de l'univers passaient à travers lui ; on le croyait possédé par ces mauvaises entités. On ne pouvait donc pas le considérer comme responsable. C'est comme engagé dans un système cosmique qui n'était pas encore imprégné de qualités morales qu'on se représentait l'être humain. Telle était la caractéristique d'une doctrine qui tournait avant tout le regard, même le regard de l'esprit, vers l'extérieur.

Si donc l'enseignement hébraïque est venu compléter cette cosmologie d'une façon si admirable, c'est parce qu'il a ajouté à ce qui avait été révélé du dehors un élément moral et qu'il a de la sorte donné un sens à la notion de culpabilité, de péché. Auparavant, on pouvait seulement dire d'un homme méchant qu'il était possédé des forces du mal. Mais la promulgation des Dix commandements a rendu nécessaire la distinction entre ceux qui observent la Loi et ceux qui ne l'observent pas. L'idée de culpabilité humaine a pris naissance et l'on peut sentir de quelle façon elle a surgi dans l'évolution de l'humanité en relisant un texte où l'on voit nettement que les hommes n'ont encore qu'une notion peu claire de ce qu'est le péché, ce qui entraîne des conséquences tragiques. Relisez le Livre de Job et vous remarquerez à quel point la notion de péché y est vague ; on ne sait au juste que penser lorsque quelqu'un est atteint par le malheur. C'est là qu'on voit apparaître la notion de péché.

La morale a donc été révélée du dehors au peuple hébreu comme était aussi venue du dehors la révélation des règnes de la nature. Et cela n'a été possible que parce que Zoroastre avait veillé, comme je vous l'ai expliqué, à ce que son œuvre fût continuée, cela en transmettant son corps éthérique à Moïse et son corps astral à Hermès. Grâce à cela, Moïse devint capable, tout comme Zoroastre, de percevoir les forces qui sont à l'œuvre dans le monde extérieur ; mais il ne les concevait pas comme étant indifférentes, aveugles ; il voyait aussi ce qui régit moralement l'univers, ce qui peut devenir « Loi ».

Voilà pourquoi la civilisation du peuple hébreu comportait ce qu'on pourrait appeler l'obéissance, la soumission à la Loi ; tandis que l'autre courant, celui du Bouddha, avait pour idéal de trouver par le Sentier octuple le sens de la vie humaine. Et cet ancien peuple juif dut se maintenir jusqu'à un certain moment, jusqu'à l'apparition du principe christique. Il dut être en quelque sorte conservé au-delà de la révélation du Bouddha et maintenu sur un plan inférieur de civilisation. Il a fallu qu'au sein du peuple hébreu se trouvent des hommes qui, en tant que personnalité, ne pouvaient pas prendre en eux la totalité d'une

individualité humaine et n'étaient que les représentants de la Loi. Une personnalité telle que le Bouddha n'aurait pas pu naître dans ce peuple. Si l'on a pu en arriver à la Loi, c'est par une « illumination » venant de l'extérieur, c'est-à-dire du fait que Moïse, ayant en lui le corps éthérique de Zoroastre, a pu recevoir quelque chose qui ne naît pas d'une âme individuelle. Il n'était pas possible que la Loi naisse du cœur même des Hébreux.

Puis il a fallu que l'œuvre de Moïse soit continuée comme toute œuvre doit l'être afin qu'au moment propice, elle puisse porter ses fruits. Il a fallu que dans ce peuple hébreu surgissent ces individualités, ces visionnaires que nous appelons les Prophètes et dont l'un des plus importants est connu sous le nom d'Elie.

Comment devons-nous nous représenter ce personnage ? Pour le peuple hébreu, Elie devait être un des représentants de ce que Moïse avait été le premier à enseigner. Mais de la substance même de ce peuple, aucun homme n'aurait pu naître qui fût capable de s'identifier tout à fait avec le contenu de la Loi de Moïse, cette Loi ne pouvant être reçue que comme une révélation du ciel. Ce qui, nous l'avons vu en parlant de la nature du Bodhisattva, avait été nécessaire au temps de l'ancienne Inde, dut aussi se produire et se répéter constamment dans le peuple hébreu ; il a fallu que naissent certaines individualités dont une partie était sur terre et l'autre dans le monde spirituel.

Elie fut l'une de ces individualités. Dans ce qu'on voyait de lui sur le plan physique, il n'y avait qu'une partie de son être. Le Moi d'Elie n'a pas pu pénétrer entièrement dans son corps physique. Il faut donc dire de lui qu'il a été « rempli du St-Esprit ». Il eût été impossible de faire naître un homme tel qu'Elie par le seul jeu des forces normales qui, dans l'univers, règlent d'ordinaire la naissance d'un être humain sur la terre. Lorsque quelqu'un doit s'incarner d'une façon normale, l'être humain se développe physiquement dans le corps de sa mère, de telle sorte qu'à un moment donné, l'individualité qui a été incarnée antérieurement peut s'unir tout simplement avec l'embryon physique.

Chez l'homme ordinaire, tout suit en quelque sorte une ligne droite sans que des forces spéciales aient à intervenir. Mais dans le cas d'Elie, cela ne pouvait pas être. D'autres forces devaient intervenir pour veiller sur la partie de l'individualité qui était restée dans le monde spirituel. Il fallait agir du dehors sur l'être humain en voie de développement. Et voilà pourquoi, lorsqu'elles s'incarnent dans le monde, les individualités de ce genre paraissent inspirées, poussées par l'Esprit. Ce sont des personnalités « extatiques » qui s'élèvent très haut au-dessus de ce que peut leur apprendre leur intelligence ordinaire. Tels sont tous les Prophètes de l'Ancien Testament. L'Esprit les pousse ; chez eux, le Moi ne se rend pas toujours compte de ce qu'il fait. L'Esprit vit dans la personnalité, qui le reçoit du dehors.

Les êtres de ce genre se retirent de temps à autre dans la solitude, mais il s'agit alors d'une retraite de la partie du Moi dont se sert la personnalité et d'une intervention de l'Esprit qui vient de l'extérieur. Dans certains états extatiques,

inconscients, l'être entend alors les inspirations célestes. Il en était ainsi tout spécialement pour Elie. Ce qui vivait en lui en tant qu'Elie, ce que sa bouche disait, ce que sa main faisait ne provenait pas uniquement de la partie de son être qui vivait en lui ; c'étaient des révélations d'êtres spirituels, divins qui restaient à l'arrière-plan. Et lorsque cet être se réincarna, il s'unit au corps de l'enfant qui allait naître d'Élisabeth et de Zacharie.

Nous savons par l'Évangile lui-même que nous devons considérer Jean-Baptiste comme étant Elie réincarné. Mais nous avons ici à faire à une individualité qui, dans ses incarnations antérieures, n'avait pas été habituée à développer par les forces normales de la vie les possibilités qui étaient en elle. Lorsque le cours des choses est normal, la force intérieure du Moi qui est liée au corps physique s'éveille pendant que ce corps physique se développe encore dans l'organisme maternel. Cela, l'individualité d'Elie ne l'avait pas encore vécu, elle n'était pas encore descendue aussi profondément. Son Moi ne s'était pas mis en mouvement par ses propres forces, comme c'est le cas dans les conditions normales, mais par suite d'une influence extérieure. Il devait en être de même pour Jean-Baptiste. Celui-ci était déjà plus détaché du monde spirituel, plus proche de la terre, plus lié à la terre que ne l'étaient les entités qui dirigeaient autrefois Elie. Car il fallait créer une transition qui permettrait la fusion du courant du Bouddha avec celui de Zoroastre. Et tout devait être rajeuni.

L'entité qui en tant que Bouddha s'était liée à la terre et aux affaires terrestres, puis s'en était retirée et n'agissait plus que par son Nirmanakaya, devait agir du dehors ; cette entité qui vivait « au-delà » de la terre et planait à présent sur la tête du Jésus de Nathan devait faire s'épanouir chez Jean-Baptiste la force de son Moi.

Le Nirmanakaya du Bouddha a donc agi sur le développement du Moi de Jean-Baptiste comme les forces spirituelles ont agi autrefois sur Elie. À l'époque, l'individualité d'Elie était par moments ravie en extase ; Dieu lui parlait alors, emplissant son Moi d'une force réelle qu'Elie pouvait ensuite répandre autour de lui. Et maintenant, il y avait de nouveau un être spirituel qui, sous la forme du Nirmanakaya du Bouddha, planait au-dessus du Jésus de Nathan. C'est cet être qui agit sur Élisabeth, avant la naissance de Jean-Baptiste, et qui, au sixième mois de sa grossesse, anima le germe de son enfant, y éveillant le Moi. Du fait qu'elle se trouvait maintenant plus près de la terre, cette force put non seulement faire naître une inspiration mais former réellement le Moi de Jean-Baptiste. Et sous l'influence de la visite que fit à Élisabeth celle qu'on appelle ici Marie, le Moi de Jean-Baptiste tressaillit. Voilà comment le Nirmanakaya du Bouddha est intervenu pour éveiller jusque dans la substance physique le Moi de celui qui avait été Elie, le Moi actuel de Jean-Baptiste.

Qu'en résulta-t-il ?

Si les grandes paroles prononcées par Elie au neuvième siècle avant notre ère étaient vraiment des paroles divines, si les gestes de sa main étaient vraiment des gestes divins, il devait en être de même pour ceux de Jean-Baptiste, puisqu'en lui

revivait ce qui avait vécu chez Elie. Ce qu'il y avait dans le Nirmanakaya du Bouddha agissait comme une inspiration dans le Moi de Jean-Baptiste ; ce qui s'était manifesté aux bergers et qui planait au-dessus du Jésus de Nathan prolongeait son action jusque dans la personne de Jean-Baptiste et la prédication de ce dernier fut avant tout une résurrection de la prédication du Bouddha. Il s'est passé ici quelque chose de très particulier dont notre âme ne peut qu'être fortement impressionnée si nous nous rappelons le Sermon de Bénarès où le Bouddha parle des souffrances de la vie et d'une délivrance possible par le Sentier octuple vers lequel doit tendre l'âme.

Le Bouddha a donc indiqué la voie de ce Sentier octuple qu'il a découvert et bien souvent il disait : « Jusqu'à présent vous avez reçu les enseignements des brahmanes qui se disent descendants directs de Brahma. À cause de cette origine illustre, ils se prétendent supérieurs aux autres hommes. Ils affirment que la valeur de l'individu dépend de son hérédité. Mais moi je vous dis que la valeur de quelqu'un dépend de ce qu'il fait de lui-même et non pas de ce qui lui a été donné par ses ancêtres. S'il est digne de recevoir la grande sagesse cosmique, c'est à cause de ce qu'en tant qu'individu, il a fait de lui-même ». Aussi le Bouddha s'attirait-il la fureur des brahmanes parce qu'il faisait ressortir le mérite individuel et qu'il disait : « En vérité, je vous le dis, ce qui importe, ce n'est pas de se dire brahmane mais de se purifier par ses propres efforts ». Tel est le sens — sinon la lettre — de nombreux discours du Bouddha. Puis il continuait généralement en montrant que l'homme, quand il comprend le monde de la souffrance, peut ressentir de la pitié, donner aide et consolation, prendre part au destin de son semblable parce qu'il sait qu'il éprouve la même souffrance.

Et maintenant le rayonnement du Bouddha dans son Nirmanakaya planait sur l'enfant-Jésus de Nathan et continuait sa prédication par la voix de Jean-Baptiste. Car Jean-Baptiste parlait bien sous son inspiration lorsqu'il disait par exemple : « Vous qui vous enorgueillissez tellement d'être les descendants de ceux qui, étant au service des forces spirituelles, sont appelés « les enfants du serpent », vous qui vous targuez de posséder « la sagesse du serpent », à qui le devez-vous ? Vous croyez porter les fruits de la pénitence lorsque vous dites : Nous avons Abraham pour père ». Jean-Baptiste ajoutait ceci au sermon du Bouddha : « Ne dites pas que vous avez Abraham pour père, mais soyez des hommes sincères, quelle que soit votre situation dans le monde. Car un homme sincère peut surgir à la place de la pierre où se pose votre pied. En vérité, de ces pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants à Abraham ». Jean-Baptiste disait encore, tout à fait dans l'esprit du Bouddha : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas ». Et tout comme les moines étaient autrefois venus vers le Bouddha en lui demandant : « Que devons-nous faire ? » on venait aussi vers Jean-Baptiste en lui posant la même question. Toutes ses paroles pourraient être attribuées au Bouddha ou venir les compléter.

Voilà comment ces êtres se présentent sur le plan physique au tournant des âges. Nous apprenons ainsi à voir en quoi consiste l'unité des religions et des

révélations spirituelles données à l'humanité. Ce qu'a été le Bouddha, nous ne l'apprenons pas en nous en tenant à la tradition mais en écoutant ce qu'il a dit en réalité. Au sixième siècle avant notre ère, le Bouddha parlait comme nous le savons par le sermon de Bénarès. Mais sa voix ne s'est pas tue ; il parle encore, alors même qu'il n'est plus incarné, là où il envoie ses inspirations par son Nirmanakaya. Par la bouche de Jean-Baptiste, nous entendons ce qu'il veut nous dire six cents ans après avoir vécu dans un corps physique. C'est cela, l'unité des religions. Il faut situer chaque religion dans le cours de l'évolution humaine, à sa place exacte et y retrouver ce qu'elle a de vivant et non pas ce qui est mort, car tout continue à évoluer. Voilà ce qu'il faut apprendre à voir.

Celui qui se refuse à reconnaître la parole du Bouddha dans la bouche de Jean-Baptiste est semblable à un homme qui, ayant vu la graine d'un rosier, puis le rosier en fleurs, refuserait d'admettre que ce rosier ait pu sortir de cette graine et dirait : « Mais c'est tout autre chose ». Ce qui dans la graine était vivant fleurit maintenant sur le rosier ; et ce qui était vivant dans le sermon de Bénarès a fleuri au bord du Jourdain dans la prédication de Jean-Baptiste.

Ainsi nous avons appris à connaître une autre individualité dont St-Luc parle avec beaucoup d'insistance. On n'apprend à comprendre les Évangiles qu'en s'élevant peu à peu jusqu'à la compréhension du véritable sens de chacune de leurs paroles. Dans sa préface, St-Luc nous dit qu'il veut rapporter les communications de « ceux qui ont vu par eux-mêmes ». Mais ces témoins oculaires ont vu les véritables événements, tels qu'ils se sont révélés d'époque en époque ; ils n'ont pas seulement vu ce qui s'est passé sur le plan physique. Celui qui ne verrait que cela pourrait dire : « Au sixième siècle avant notre ère a vécu aux Indes un homme qui était fils du roi Suddhodana et qui s'appelait Bouddha. Et puis, il y a eu plus tard un homme qui s'appelait Jean-Baptiste ». Mais il ne discernerait pas le lien qui va de l'un à l'autre, car ce lien n'est visible que dans le monde spirituel. Or, St-Luc nous dit qu'il raconte ce qui a été « vu » par des visionnaires. Il ne suffit pas de lire le texte des documents religieux ; il faut apprendre à le lire dans son véritable sens. Pour cela il faut se faire une idée bien claire des personnages dont il est question dans ces documents, ce qui ne peut être que si l'on sait tout ce qui a contribué à les former.

Autre chose encore : quelle que soit l'individualité qui descend sur la terre, elle doit toujours se développer d'après les facultés qui peuvent s'épanouir dans le corps dans lequel cette individualité s'incarne et dont elle doit tenir compte. Supposons qu'un être supérieur désire s'incarner de nos jours ; il devrait compter avec les lois qui régissent aujourd'hui le corps humain. Seul un voyant pourra reconnaître ce qu'est réellement cet être, car il verra comment se combinent les éléments profonds de sa nature. Mais bien qu'il se trouve sur un plan supérieur de sagesse, cet être devra cependant, dès son enfance, amener son corps à un certain degré de maturité afin qu'à un moment donné puisse se révéler ce qu'il a été dans

des incarnations antérieures. Si, par exemple, il doit éveiller dans l'humanité des sentiments tout à fait exceptionnels, son incarnation terrestre devra être telle que son corps puisse supporter ce que lui impose sa mission. En vérité, les choses ne se présentent pas dans le monde spirituel telles qu'elles sont dans le monde matériel.

Si un être veut parler de la guérison des souffrances et de la délivrance du mal, il devra lui-même connaître toute l'intensité de la douleur afin de trouver les mots exacts qui y correspondent dans la pensée humaine.

Ce qu'avait à dire l'être qui s'incarnait dans le corps de Jésus de Nazareth s'adressait à l'humanité toute entière et devait libérer celle-ci de tout ce qui était auparavant liens du sang. On ne devait plus en rester aux liens de parenté, à ce qui unit le père et le fils, le frère et la sœur ; à l'amour qui dépend de ces liens de famille, on devait ajouter celui qui va d'âme à âme et qui s'élève au-dessus des liens du sang, l'amour de l'humanité toute entière. Voilà ce que devait apporter l'être qui se manifestait dans le Jésus de Nathan. Il devait apporter l'amour, un amour profond qui n'a aucun rapport avec la parenté de sang.

Mais pour cela, il fallait que cette entité apprenne d'abord sur la terre ce que c'est que d'être libre de toute attache, de ne dépendre de personne par le sang. Il fallait qu'elle ressente ce qui passe uniquement d'homme à homme. Elle devait d'abord se sentir libre de tout lien du sang — de la possibilité même de ce lien. Non seulement l'individualité du Jésus de Nathan devait être « heimatlos » comme l'avait déjà été le Bouddha qui était sorti de son pays pour errer à travers le monde, mais il devait s'affranchir de tout lien de famille, de tout ce qui a rapport avec les liens du sang. Il devait éprouver la profonde douleur que peut éprouver celui qui renonce à tout ce qui d'ordinaire entoure un être humain, celui qui doit rester seul. C'est du fond de son isolement, de son renoncement à toute famille que devait parler l'individualité qui vivait dans le Jésus de Nathan. Mais qui donc était cette entité ?

Nous savons que c'est l'Entité qui a vécu jusque vers sa douzième année dans l'enfant-Jésus qui descendait de Salomon ; c'est l'individualité, l'esprit de Zoroastre qui vivait dans cet enfant. Mais son père était mort jeune ; l'enfant était donc orphelin du côté paternel. En dehors de lui, il y avait d'autres enfants dans cette famille où il resta tant qu'il vécut dans le corps du Jésus de Salomon. Il la quitta à douze ans, abandonnant sa mère, ses frères et ses sœurs pour passer dans le corps de l'enfant-Jésus de Nathan. Sa mère mourut, puis son père un peu plus tard et lorsqu'il dut commencer son ministère, tout ce qui était lien du sang était rompu. Désormais il n'était plus seulement orphelin, il n'avait plus seulement abandonné ses frères et ses sœurs mais de plus, cet Être en qui revivait Zoroastre avait dû renoncer à fonder une famille, à avoir des descendants. Car l'Entité de Zoroastre n'a pas seulement abandonné son père, sa mère, ses frères et ses sœurs ; elle a aussi quitté son propre corps et elle est entrée dans un autre corps, celui du Jésus de Nathan.

Puis cette individualité put ouvrir la voie à un Être plus sublime encore qui, dans le corps du Jésus de Nathan put se préparer à remplir une grande mission, celle de prêcher l'amour de l'humanité toute entière. Aussi lorsque la mère et les frères de Jésus vinrent le voir et qu'on lui dit : « Ta mère et tes frères sont là », il put répondre, devant tout le peuple et du plus profond de son âme, d'une manière qui exclut tout malentendu et sans manquer à la piété filiale : « Ce ne sont pas ma mère et mes frères ». Car Zoroastre avait même quitté le corps qui l'apparentait à cette famille. Et faisant allusion à ceux avec qui il formait une libre communauté d'âmes, il pouvait vraiment dire : « *Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique* ». Voilà à quel point les textes religieux sont à prendre à la lettre !

Pour que quelqu'un pût un jour prêcher l'amour universel, il lui a fallu s'incarner réellement une fois dans un être qui pouvait faire l'expérience du renoncement à tout ce qui est fondé sur les liens du sang. C'est vers cette grande Figure que s'élèvent nos sentiments, vers cet Être qui est descendu des hauteurs célestes pour participer aux expériences et aux souffrances humaines. C'est pour Lui que battent nos cœurs. Plus nous le connaissons par l'esprit, mieux nous le comprendrons et plus nos âmes l'accueilleront dans la joie.

CHAPITRE VII

Les deux enfants-Jésus. – L'entité du Christ. – Vishva-Karman, Aoura-Mazdao et Iahvé. – Le mystère du Treizième.

CES jours derniers, nous avons essayé de nous représenter qui étaient les plus importantes des entités dont parle l'Évangile de St-Luc. Nous nous sommes fait une idée générale de ce qui est à la base de ce document. Mais il faut encore que nous suivions l'évolution ultérieure de la principale de ces entités, de celle qui a le plus d'importance pour notre terre, du Christ Jésus.

Résumons d'abord ce qui a été déjà dit : celui qui va devenir le Christ-Jésus et dont il est question dans l'Évangile de St-Luc, est né, physiquement, dans la personne du Jésus de la lignée de Nathan, de la maison de David. Cet enfant a vécu jusqu'à l'âge de douze ans environ. À ce moment, le Moi de celui qui avait autrefois fondé la civilisation perse, le Moi de Zoroastre, a pénétré dans son corps. À partir de cette douzième année, c'est le Moi de Zoroastre qui vit dans le Jésus de Nathan. Nous allons maintenant suivre de plus près le développement de cet être.

Il faut ici que nous nous souvenions de quelque chose que la science spirituelle nous a déjà préparés à comprendre. Nous savons que le développement normal de l'être humain s'effectue par étapes : la première va à peu près de la naissance à la septième année, la seconde de la septième à la quatorzième, c'est-à-dire à la puberté, la troisième va de la quatorzième à la vingt-et-unième année, la quatrième de la vingt-et-unième à la vingt-huitième et la suivante jusqu'à la trente-cinquième année. Il ne faut naturellement pas être dogmatique et croire que ces étapes concordent exactement avec le millésime de l'année ; mais il y a bien dans le développement de l'être humain une période de transition vers la fin de la septième année, qui correspond au changement de dentition. Ce changement ne se fait pas d'un seul coup mais petit à petit. Il en est de même à chaque passage de l'une à l'autre de ces étapes.

Nous savons aussi, comme je l'ai exposé avec plus de précision dans « L'éducation de l'enfant », qu'au cours de la septième année a lieu un événement qui, spirituellement, est analogue à la séparation d'avec le corps maternel : il se passe une espèce de naissance éthérique. Vers la quatorzième année, à la puberté, c'est une naissance astrale qui a lieu, le corps astral de l'enfant se libérant à son tour.

Mais l'évolution de l'être humain se complique encore lorsqu'on le suit avec les yeux de l'esprit. Les grandes différences qui existent même plus tard dans toute vie humaine échappent à l'observation ordinaire. On estime aujourd'hui qu'à partir d'un certain âge, il ne se passe plus rien de spécial. C'est là le résultat d'une observation très superficielle. En réalité, lorsqu'on y met plus de perspicacité, on découvre que même en ce qui concerne des périodes plus tardives, il faut faire des distinctions.

Quand l'enveloppe du corps maternel est rejetée, ce qui naît, ce n'est en somme que le corps physique de l'être humain ; c'est lui seul qui est libéré pendant les sept premières années de la vie. Dans de nombreuses conférences sur l'éducation, nous avons toujours dit combien il est important que l'éducateur le sache. Puis, quand l'enveloppe éthérique maternelle est rejetée, c'est le corps éthérique qui est libéré et lorsque vers la quatorzième année, l'enveloppe astrale maternelle est rejetée à son tour, c'est le corps astral qui devient libre. À vrai dire, il faut, si nous voulons comprendre l'être humain, que nous nous reportions à la description de son organisation que j'ai donnée dans « Théosophie », où j'ai fait également des distinctions entre les éléments supérieurs, psychiques de la nature humaine. Nous voyons alors qu'au corps éthérique s'ajoute ce que nous appelons le « corps de sensation » qui n'est complètement libre vis-à-vis du monde extérieur que vers la vingt-et-unième année.

Avec cette vingt-et-unième année commence la libération de ce que nous appelons « l'âme de sentiment » ; à la vingt-huitième année, c'est « l'âme d'entendement » qui devient libre et ensuite « l'âme de conscience ». Voilà ce qui en est pour l'homme d'aujourd'hui. Et quiconque sait observer la vie à l'aide de la science spirituelle sait parfaitement que ces étapes de développement existent. Les grands guides de l'humanité savent aussi pourquoi la trente-cinquième année a tant d'importance. Dante le savait quand il a dit que sa trente-cinquième année était celle où il avait eu les grandioses visions cosmiques qu'il a décrites dans son célèbre poème. Au début même de la Divine Comédie, il nous dit qu'il a eu ces visions à l'âge de trente-cinq ans. L'être humain en est alors arrivé au moment où il peut pleinement utiliser les facultés qui dépendent du corps de sensation, de l'âme de sentiment, de l'âme d'entendement et de l'âme de conscience.

Tous ceux qui ont parlé de l'être humain en tenant compte de l'évolution ont connu ces divisions. Chez les Orientaux, il en est un peu autrement, les époques sont différentes. On a donc raison de ne pas faire les mêmes distinctions pour la civilisation orientale ; mais en occident, il a toujours fallu les faire. Les Grecs, par exemple, n'ont fait que décrire en d'autres termes ce que nous avons dit. En parlant de l'âme, ils commençaient par ce que nous appelons le corps éthérique qu'ils nommaient « treptikon » ; ce que nous appelons corps de sensation, ils l'appelaient du nom très expressif d' « aesthetikon » ; notre âme de sentiment était pour eux « orektikon » et l'âme d'entendement « kinetikon » ; quant à l'âme de conscience, le bien le plus précieux de l'homme et qu'il est en train d'acquérir, on l'appelait « dionetikon ». Voilà comment nous apparaît l'évolution de l'être humain lorsqu'on l'observe avec précision et exactitude.

Or, par suite de circonstances qui vont s'éclairer un peu pour nous aujourd'hui, l'évolution de l'enfant-Jésus de la lignée de Nathan fut un peu hâtée, accélérée, ce qui était possible du fait que dans son pays, la puberté avait lieu plus tôt.

Mais il y avait aussi des raisons tout à fait spéciales pour que ce qui arrive

d'ordinaire dans la quatorzième année arrivât pour lui dans la douzième ; de même, ce qui a lieu habituellement à vingt-et-un ans se produisit pour lui à dix-neuf et ce qui arrive chez d'autres à vingt-huit et trente-cinq ans eut lieu pour lui à vingt-six et à trente-trois.

| | Conditions normales | Jésus de Nathan |
|-------------------------------------|------------------------|--------------------|
| Corps physique | 1-7 | |
| Corps éthérique (treptikon) | 7-14 | 12 |
| Corps astral (aesthetikon) | 14-21 | 19 |
| Ame de sentiment (orektikon) | 21-28 | 26 |
| Ame d'entendement (kinetikon) | 28-35 | 33 |
| Ame de conscience (dionetikon) | | |

Tel est pour ainsi dire le schéma du développement de l'Être qui est au centre même de notre évolution terrestre.

Il faut maintenant considérer que, jusqu'à sa douzième année, nous avons sous les yeux le corps physique du Jésus de Nathan, mais qu'à partir de cette époque, le Moi de Zoroastre vit dans ce corps du Jésus de Nathan. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que ce Moi, ce Moi très mûr, a commencé son travail de perfectionnement sur le corps de sensation, l'âme de sentiment et l'âme d'entendement du Jésus de Nathan à partir de cette douzième année ; il a développé ces principes de la nature humaine comme seul peut le faire un Moi qui a mûri à travers les diverses incarnations que la destinée avait accordées à Zoroastre. Nous nous trouvons donc devant ce fait merveilleux que dans le corps du Jésus de Nathan âgé de douze ans, s'est incorporé le Moi de Zoroastre qui en a perfectionné au plus haut point les facultés intérieures.

Alors se développa un corps de sensation qui fut capable de s'élever à la contemplation du Cosmos et d'y pressentir l'existence spirituelle d'Aoura Mazdao, une âme de sentiment capable de cultiver la sagesse qui devait peu à peu se développer dans l'humanité sur la base de la connaissance d'Aoura-Mazdao, une âme d'entendement qui pouvait comprendre tout cela, c'est-à-dire concevoir en idées et mettre en mots aisément compréhensibles ce que l'humanité n'avait pu jusqu'alors que recevoir du dehors par la voie des courants spirituels. Et voilà

comment se développa ce Jésus de Nathan qui portait en lui le Moi de Zoroastre. Il évolua ainsi jusqu'aux approches de sa trentième année.

Alors se produisit un fait nouveau. Le phénomène qui avait déjà eu lieu, d'une certaine façon, pour Jésus de Nathan, lorsque, dans sa douzième année, le Moi de Zoroastre avait pénétré en lui, se renouvela, mais d'une manière encore plus complète, encore plus importante. Lorsque le Jésus de Nathan eut atteint sa trentième année, le Moi de Zoroastre avait achevé ce qu'il devait faire dans cette âme dont il avait développé les facultés au plus haut point. Sa mission était accomplie pour ce qui en était de cette âme ; il avait cultivé en elle tout ce qu'il avait acquis au cours de ses incarnations antérieures et il pouvait maintenant se dire : « Ma mission est achevée ». Et un jour, le Moi de Zoroastre quitta le corps du Jésus de Nathan.

Le Moi de Zoroastre avait donc vécu pendant douze ans dans le corps du Jésus de la lignée de Salomon. Cet enfant ne pouvait plus se développer sur la terre. Le Moi de Zoroastre l'ayant abandonné, il resta en quelque sorte au niveau qu'il avait alors atteint. Il est vrai que par suite de la présence en lui de ce Moi, il était arrivé très haut, à un rare degré de maturité. Quiconque aurait observé, de l'extérieur, cet enfant-Jésus de la lignée de Salomon l'aurait trouvé extraordinairement précoce. Mais à partir du moment où le Moi de Zoroastre l'abandonna, il resta stationnaire ; il ne put plus avancer. Et vers le moment où, relativement tôt, la mère du Jésus de Nathan mourut et où ses éléments spirituels se retirèrent dans les mondes de l'esprit, elle emporta avec elle ce qu'il y avait d'éternel et de force constructrice dans l'enfant-Jésus de Salomon. Cet enfant mourut aussi, à peu près en même temps que la mère du Jésus de Nathan.

C'était une enveloppe éthérique de grande valeur qui abandonna le corps du Jésus de Salomon. Nous savons que le corps éthérique atteint son développement normal lorsque l'enfant a dépassé sa septième année, c'est-à-dire entre cette septième année et l'âge de la puberté. Il s'agissait donc d'un corps éthérique qui avait été formé par les forces du Moi de Zoroastre. Or nous savons qu'à la mort, le corps éthérique quitte le corps physique, que, dans un cas normal, tout ce qui n'est pas utilisable pour l'éternité est alors rejeté et qu'une espèce d'extrait du corps éthérique est emporté dans l'au-delà. Chez l'enfant-Jésus de Salomon, la plus grande partie du corps éthérique était de nature éternelle. Ce corps éthérique put donc être emporté tout entier par la mère du Jésus de Nathan.

Mais le corps éthérique est l'architecte, le constructeur du corps physique. Nous pouvons donc nous représenter maintenant qu'il y avait une intime parenté entre ce corps éthérique du Jésus de Salomon qui avait passé dans le monde spirituel et le Moi de Zoroastre qui n'avait fait qu'un avec lui pendant les douze années de sa vie sur terre. Et lorsque par suite de l'évolution de Jésus de Nazareth, ce Moi quitta le corps du Jésus de Nathan, la force d'attraction qui existait entre le Moi de

Zoroastre et le corps éthérique de l'enfant-Jésus de Salomon entra en jeu. Tous deux se rejoignirent et se construisirent un nouveau corps physique. Le Moi de Zoroastre avait atteint une telle maturité qu'il n'avait plus besoin de séjourner dans le Dévachan. Avec l'aide du corps éthérique dont nous venons de parler, il put se reconstruire un nouveau corps physique en relativement peu de temps.

C'est de cette façon qu'est né pour la première fois un être qui par la suite est revenu continuellement sur la terre car pour lui il s'écoule très peu de temps entre une mort physique et une nouvelle naissance. Peu après que la mort lui enlève son corps physique, il réapparaît, incarné de nouveau sur la terre. Cet être qui retrouva le corps éthérique qu'il avait ainsi rejeté, a passé à travers toute l'histoire de l'humanité. Et comme vous pouvez le penser, il accorde toute son aide à ceux qui cherchent à comprendre le grand événement de Palestine. C'est sous le nom de « Maître Jésus » qu'il a vécu au tournant des âges.

Ainsi, après avoir retrouvé son corps éthérique, le Moi de Zoroastre a participé, sous la forme du Maître Jésus, à toute la suite de l'évolution humaine, s'incarnant et se réincarnant continuellement sur notre terre pour diriger le courant spirituel que nous qualifions de chrétien. Il est l'inspirateur de ceux qui cherchent à comprendre le christianisme dans son évolution vivante ; il a inspiré tous ceux qui ont cultivé les doctrines chrétiennes dans les écoles ésotériques. Il se trouve toujours derrière les grandes figures du christianisme, enseignant ce que signifie en réalité le grand événement de Palestine.

Ainsi donc, le Moi de Zoroastre, qui a vécu dans le corps du Jésus de Nathan depuis sa douzième jusqu'à sa trentième année, en est sorti de nouveau. Une autre Entité est entrée dans ce corps. Et le moment où ceci est arrivé, où le plus grand de tous les « Moi » a pris la place du Moi de Zoroastre dans le corps du Jésus de Nathan, tous les évangélistes nous le décrivent comme étant celui du Baptême dans le Jourdain. J'ai déjà fait remarquer dans les conférences sur l'Évangile de St-Jean que dans ces temps-là, le baptême était tout autre chose que le symbole qu'il est devenu plus tard. Jean-Baptiste le pratiquait aussi tout différemment. Le corps tout entier de ceux qu'on baptisait était plongé dans l'eau.

Or vous savez, par toutes nos conférences préparatoires, que dans ce cas, il peut se passer quelque chose de tout à fait particulier. Déjà dans la vie ordinaire, si quelqu'un est près de se noyer ou qu'il reçoit un choc, il peut arriver qu'il revoit toute sa vie passée sous la forme d'un vaste tableau. Ceci vient de ce que pendant un moment, il s'est passé ce qui n'a lieu d'ordinaire qu'après la mort : le corps éthérique s'est détaché du corps physique, il a échappé au pouvoir du corps physique. C'est ce qui se passait pour la plupart de ceux que baptisait Jean-Baptiste et c'est ce qui se passa tout spécialement au baptême du Jésus de Nathan. Son corps éthérique se retira à ce moment ; la grande Entité que nous appelons le Christ pénétra dans son corps physique et en prit possession. À partir du Baptême, le Jésus de Nathan a donc été imprégné par l'Entité du Christ.

C'est cela que signifient ces paroles qui se trouvent dans les plus anciens des

manuscripts évangéliques : « Ceci est mon fils bien-aimé ; aujourd'hui, je l'ai engendré », c'est-à-dire que le Fils du ciel, le Christ, est maintenant engendré. Le principe fécondant, c'était le Dieu unique qui vit dans l'univers et le principe réceptif, c'était le corps, c'était tout l'organisme du Jésus de Nathan qui avait été préparé à recevoir le germe venant des cieux. « Ceci est mon fils bien-aimé ; aujourd'hui, je l'ai engendré ». Voilà ce que disent les manuscrits évangéliques les plus anciens et c'est ainsi, en vérité, que cela devrait figurer dans nos Évangiles.

Quelle est donc cette Entité qui s'est alors unie au corps éthérique du Jésus de Nathan ?

Cette Entité du Christ, on ne peut la comprendre si l'on borne son regard à l'évolution de la terre. L'Entité du Christ, c'est celle dans laquelle nous devons voir le Guide des êtres spirituels qui se sont autrefois séparés de la terre en même temps que le soleil et qui se sont créé un champ d'action plus élevé afin d'agir du soleil — donc du dehors — sur la terre. Si nous nous transportons dans les temps pré-christiques qui vont de l'époque où le soleil s'est séparé de la terre jusqu'à l'apparition du Christ ici-bas, voici ce que nous devons en dire : quand l'homme élevait son regard vers le soleil, il devait sentir, s'il avait la maturité nécessaire, ce que lui enseignait Zoroastre, c'est-à-dire que la lumière et la chaleur qui nous viennent du soleil ne sont que le vêtement physique des hautes entités spirituelles qui se trouvent derrière la lumière solaire ; c'est en elles que se cachent les rayons de force spirituelle qui, venant du soleil, pénètrent dans la terre.

Or le guide de tous ces êtres qui envoient ainsi leurs influences bienfaisantes du soleil vers la terre, c'est l'Être qui, plus tard, a été appelé le Christ. Dans les temps pré-christiques, il ne fallait donc pas le chercher sur la terre, mais sur le soleil. Et Zoroastre avait raison lorsqu'il disait de celui qu'il appelait Aoura Mazdao : « On aurait beau parcourir toute la terre, on ne trouverait pas cet Esprit de lumière ; mais regardons le soleil car celui qui y vit spirituellement, c'est Aoura Mazdao et la lumière qui vient vers nous, c'est le corps de l'Esprit du soleil, d'Aoura Mazdao, tout comme le corps physique de l'homme est le corps de l'esprit humain ».

Mais à la suite de grands événements cosmiques, cet Être supérieur s'approchait toujours plus de la terre. Par la clairvoyance, on pouvait suivre cette approche du Christ. Et Moïse, le grand précurseur du Christ, en eut la très nette révélation lorsqu'il vit l'éclair sur le mont Sinaiï.

Que signifiait cette révélation faite à Moïse ?

Elle signifiait que cette Entité du Christ, qui s'approchait de la terre, se montrait d'abord comme dans une image reflétée. Représentons-nous, mais spiritualisé, le phénomène qu'on observe chaque nuit de pleine lune. Lorsqu'on regarde la pleine lune, on y voit reflétés, renvoyés, les rayons du soleil. C'est la lumière solaire qui rayonne alors vers nous, mais nous l'appelons lunaire, parce qu'elle est renvoyée par la lune. Qui donc Moïse a-t-il vu dans le Buisson ardent et dans le feu du Sinaiï

? Le Christ, mais comme on voit la lumière du soleil reflétée par la lune et non directement.

Il a vu le reflet du Christ ; et de même que nous appelons clair de lune la lumière du soleil qui se reflète ainsi, de même le Christ-Jésus fut appelé Jéhovah, Iahvé ou Jéhovah, ce n'est pas autre chose que le reflet du Christ avant qu'il n'ait paru lui-même sur la terre. Ainsi le Christ s'est annoncé à l'humanité — qui ne pouvait le voir dans son essence originelle — d'une façon indirecte, tout comme dans une nuit de pleine lune qui sans cela serait obscure, la lumière solaire se montre dans les rayons de la lune. Iahvé ou Jéhovah, c'est le Christ, vu non pas directement, mais comme une lumière reflétée.

Et ce Christ devait devenir de plus en plus accessible à la perception, à la connaissance de l'homme, c'est-à-dire qu'il allait lui-même aller et venir sur la terre, être un homme parmi les hommes, faire partie des habitants de la terre, alors qu'auparavant il ne se révélait dans le Cosmos qu'aux initiés. Mais pour cela il devait venir à son heure. Qu'il existe, ce Christ, on l'a toujours su là où l'on possédait la connaissance de l'univers et selon les diverses formes sous lesquelles il se manifestait, on le désignait sous les noms les plus différents. Zoroastre l'appelait Aoura-Mazdao parce qu'il se révélait à lui vêtu de lumière solaire.

Les saints Rishis, ces grands instructeurs de l'humanité qui vivaient aux Indes dans la première époque post-atlantéenne, connaissaient aussi fort bien l'existence de ce grand Être, mais ils savaient qu'il n'était pas encore accessible à la sagesse terrestre de leur époque et ne le deviendrait que plus tard. La formule de l'époque fut donc que cet être vivait au-delà de la région des saints Rishis et on l'appelait Vishva Karman. Les sept Rishis parlaient donc eux aussi de l'être que Zoroastre appelait Aoura-Mazdao. Ce ne sont là que des noms différents pour l'Être qui, des hauteurs spirituelles du Cosmos, s'approchait lentement de la terre.

Mais il fallut toute une préparation dans l'évolution humaine pour qu'un corps pût prendre cet Être en lui. Il fallait que l'entité qui vécut en Zoroastre mûrisse d'incarnation en incarnation, pour qu'elle puisse développer ensuite dans le corps si pur du Jésus de Nathan les facultés du corps de sensation, de l'âme de sentiment et de l'âme d'entendement au point que cet être humain devienne capable de recevoir un Être aussi supérieur. Ceci demandait à être longuement préparé.

Pour qu'une âme de sentiment, une âme d'entendement puissent être ainsi préparées, il fallait d'abord qu'un Moi passe par les nombreuses expériences que Zoroastre avait vécues et qu'il développe les facultés du Jésus de Nathan. Ce n'aurait pas été possible plus tôt. Car il fallait que travaillent au développement de cet enfant-Jésus de Nathan, non seulement le Moi de Zoroastre, mais aussi la grande entité que nous avons décrite comme étant le Nirmanakaya du Bouddha. Or il fallait d'abord qu'elle existât. Il fallait d'abord que le Bodhisattva accède lui-même à l'état de Bouddha avant de pouvoir développer le corps du Nirmanakaya par lequel il allait agir sur l'enfant-Jésus de Nathan, depuis sa naissance jusqu'à sa

douzième année. Le Bodhisattva lui-même devait d'abord dépasser le degré de Bouddha pour avoir en lui la force de préparer un corps pour ce grand événement. À l'époque où il devint Bouddha, il ne pouvait pas encore développer cette faculté. Pour cela son incarnation de Bouddha était nécessaire.

Le jour où l'humanité comprendra quelle grande sagesse contiennent les anciennes légendes, elle pourra voir à quel point s'y retrouve ce qu'on déchiffre dans la chronique de l'Akasha. On nous raconte, et à juste titre, que dans l'Inde antique, on connaissait déjà le Christ qu'on représentait comme une Entité cosmique se trouvant au-delà de la sphère des saints Rishis. Ceux-ci savaient que cette Entité vivait dans le ciel et ne s'approchait que peu à peu de la terre. Zoroastre, lui aussi, savait qu'il devait porter son regard de la terre vers le soleil ; et c'est l'ancien peuple hébreu qui par les qualités, les facultés dont nous avons parlé hier, a été le premier à recevoir la révélation du Christ sous sa forme de reflet.

Tout cela se retrouve dans un récit où il est dit qu'au moment où le Bodhisattva allait devenir le Bouddha, il entra en contact avec Vishva Karman qui devait plus tard être appelé le Christ.

La légende raconte qu'aux approches de sa vingt-neuvième année, il sortit du palais où il avait été élevé et choyé jusque-là. Il rencontra d'abord un vieillard, puis un malade ; il vit ensuite un cadavre et apprit ainsi à connaître peu à peu les misères de l'existence. Puis il vit un moine qui s'était retiré de cette vie où règnent la vieillesse, la maladie et la mort. Alors il décida, dit la légende qui nous révèle ainsi une profonde vérité, de ne pas s'en aller tout de suite et de revenir une fois encore sur ses pas. Mais au cours de cette promenade, l'artiste divin, Vishva Karman se révéla à lui et le para de la force qu'il envoyait des hauteurs célestes vers la terre. C'est de la puissance de Vishva Karman lui-même, donc du Christ, que le Bodhisattva fut doué ainsi. Pour lui, le Christ était une force extérieure qui ne s'était pas encore unie à lui.

À ce moment le Bodhisattva atteignait lui aussi sa trentième année, mais il ne pouvait pas encore se prêter à la pénétration du Christ dans un corps humain. Pour en arriver à cela, il devait atteindre une certaine maturité que lui donna précisément son incarnation de Bouddha. Et lorsqu'il apparut dans son Nirmanakaya, il eut pour tâche de préparer le corps du Jésus de Nathan, où il ne vivait pas lui-même, à recevoir Vishva Karman, le Christ. C'est ainsi que toutes les forces de l'évolution ont contribué à rendre possible ce grand événement.

Mais maintenant une question nous vient aux lèvres : quel rapport y a-t-il entre ce Christ, ce Vishva Karman et des êtres tels que les Bodhisattvas dont l'un d'eux allait devenir le Bouddha ? Cette question nous fait aborder un des plus grands mystères de notre évolution. Il est en général difficile à un homme d'aujourd'hui, étant donné ses sentiments, d'avoir la moindre idée de ce qui se cache derrière ce mystère. Ces Entités parmi lesquelles se trouve le Bodhisattva qui est devenu le

Bouddha et qui a eu pour mission d'incarner la grande doctrine de la pitié et de l'amour, ces Entités sont au nombre de douze, du moins pour ce qui concerne le Cosmos auquel appartient la terre. Le Bodhisattva qui est devenu Bouddha au sixième siècle avant notre ère est l'un de ces douze.

Chacun de ces Bodhisattvas a sa mission déterminée. Si l'un d'eux a eu pour tâche d'apporter sur la terre l'enseignement de la pitié et de l'amour, les autres ont aussi les leurs qui doivent s'accomplir à différentes époques. La mission du Bouddha est particulièrement liée à la terre parce que le développement du sens moral est justement la tâche qui incombe à notre époque, à partir de l'apparition du Bodhisattva au sixième siècle avant notre ère, jusqu'au moment où ce Bodhisattva sera relayé par son successeur qui vivra sur la terre sous le nom de Maitreya-Bouddha. C'est ainsi que progresse l'évolution terrestre.

Les Bodhisattvas y interviennent de temps en temps pour y incorporer ce qui est l'objet de leur mission. Si l'on embrassait du regard toute cette évolution, on y verrait agir douze de ces Bodhisattvas. Ils font partie d'une puissante communauté spirituelle qui, d'époque en époque, envoie l'un de ces Bodhisattvas sur la terre pour y apporter un certain message, pour être l'un de nos grands instructeurs spirituels. C'est à la façon d'une grande Loge composée de douze Bodhisattvas qu'il faut nous représenter cette communauté qui régit toute l'évolution de notre terre. Au fond, ces Bodhisattvas correspondent à l'idée que nous nous faisons d'un instructeur sur un plan inférieur de l'existence. Ce sont des « maîtres », de grands inspireurs qui inculquent aux hommes ce qu'ils doivent acquérir.

Mais d'où les Bodhisattvas reçoivent-ils ce qu'ils enseignent ainsi ?

Si vous pouviez pénétrer dans cette grande Loge spirituelle, dans le cercle des douze Bodhisattvas, vous verriez, siégeant parmi eux, un treizième Être qu'on ne saurait appeler un instructeur au même titre que les douze autres, car il est l'Être duquel émane la substance même de la sagesse. Pour décrire la situation, il est donc tout à fait exact de s'exprimer ainsi : les douze Bodhisattvas siègent dans la grande Loge spirituelle ; ils sont absorbés dans la contemplation de la grande Entité dont découle ce qu'ils ont pour mission d'incorporer à l'évolution de la terre. C'est donc de ce Treizième qu'émane ce que les autres ont à enseigner. Ils sont eux les instructeurs, les inspireurs ; le Treizième, c'est l'essence même de ce qu'ils enseignent. Il est lui-même, d'époque en époque, l'objet de leur enseignement. C'est ce Treizième que les anciens Rishis appelaient Vishva Karman, que Zoroastre appelait Aoura Mazdao et que nous appelons le Christ. Tel est son rapport avec l'ensemble des Bodhisattvas. Il est le guide, le conducteur de leur grande communauté. Ce qu'enseigne le chœur tout entier des Bodhisattvas, c'est donc la doctrine du Christ, de Vishva Karman.

Celui qui, au sixième siècle avant notre ère, de Bodhisattva est devenu Bouddha a été doté des forces de Vishva Karman. Celui qui, en tant que Jésus de Nazareth a reçu le Christ en lui, a été non seulement paré de ces forces, mais « oint », c'est-à-

dire pénétré, imprégné de Vishva Karman, du Christ.

Partout où des hommes avaient le pressentiment ou, par l'initiation, la connaissance de cet état de choses, de ces grands mystères de l'évolution humaine, il s'en est formé un symbole, une image. Et c'est ainsi par exemple que dans les Mystères ésotériques du nord de l'Europe, qui sont si peu connus, dans les mystères des Trottes, on a fondé, bien avant l'apparition du christianisme un symbole terrestre de cette Loge des douze Bodhisattvas. Dans l'Europe de ces temps anciens, ceux qui dirigeaient l'évolution spirituelle dans les Mystères des Trottes formaient toujours une communauté de douze.

Ils avaient pour mission de prêcher. Et il y en avait un Treizième qui ne prêchait pas mais de la simple présence duquel rayonnait la sagesse qui inspirait les autres. C'était là l'image terrestre d'un état de choses spirituel, céleste. Dans le poème « Les secrets », où Goethe fait allusion à l'inspiration qu'il a reçue des Rose-Croix, il rappelle ces douze êtres qui siègent autour d'un treizième ; celui-ci n'est pas nécessairement le grand instructeur puisque frère Marc est choisi malgré sa simplicité pour lui succéder après son départ. Il n'est pas porteur d'un enseignement mais la substance spirituelle elle-même. Et partout où l'on a eu le pressentiment ou la connaissance de cet état de choses, il en a été de même.

Or au moment du Baptême dans le Jourdain, l'heure avait sonné dans l'évolution humaine où ce sublime Treizième devait apparaître sur la terre. Il était lui-même la substance spirituelle dont tous les autres — Bodhisattva et Bouddha — devaient parler et il avait fallu toute cette préparation pour que cette Entité pût pénétrer dans un corps humain. C'est là le mystère du Baptême. Et l'Être qui nous est décrit dans les Évangiles, c'est Vishva Karman, Aoura-Mazdao ou, comme il fut appelé ensuite, le Christ dans le corps du Jésus de Nathan. Cet Être devait vivre dans un corps humain pendant trois ans sur la terre, homme parmi les hommes ; il devait vivre dans un être humain qui avait été mis à l'épreuve et qui, jusqu'à sa trentième année avait passé par tout ce que nous venons de décrire. L'Être qui se cachait auparavant dans les lumineux et chauds rayons du soleil, qui rayonnait du haut du Cosmos après avoir quitté la terre lorsque le soleil s'en était séparé, cet Être illuminait maintenant, imprégnait le Jésus de Nathan.

Nous devons encore nous poser une question : Pourquoi cette Entité est-elle intervenue si tard dans l'évolution de l'humanité sur la terre ? Pourquoi n'est-elle pas descendue plus tôt ici-bas ? Pourquoi n'a-t-elle pas pénétré plus tôt dans un corps éthérique humain, comme elle l'a fait au moment du Baptême ?

Pour le comprendre il faut que nous nous fassions une idée un peu plus précise de l'événement qui dans l'Ancien Testament nous est décrit comme la Chute. Cet événement a consisté en ceci que certaines entités qui étaient restées au niveau de l'ancienne évolution lunaire sont entrées pendant l'âge lémurien dans le corps

astral de l'homme. Celui-ci fut alors imprégné par les forces lucifériennes. C'est cela qui nous est décrit d'une façon imagée comme la Chute hors du Paradis. Du fait que ces forces ont pénétré dans son corps astral, l'homme s'est engagé dans les conditions de l'existence terrestre plus profondément qu'il ne l'eût fait autrement. S'il n'avait pas subi cette influence luciférienne, il aurait accompli son évolution sur la terre dans des sphères en quelque sorte plus élevées, étant moins plongé dans la matière. L'homme est descendu plus tôt sur la terre qu'il n'aurait dû réellement y descendre.

Si rien d'autre ne s'était produit, s'il n'était arrivé que ce que nous venons de décrire, toute l'influence des forces lucifériennes qui étaient ancrées dans le corps astral se serait également fait sentir dans le corps éthérique de l'homme. Cela, les puissances cosmiques devaient l'empêcher. Et pour cela, il fallait que se produise quelque chose d'exceptionnel. (Ce que j'entends par là est expliqué sous une autre forme dans le livre « Science occulte »). L'être humain ne devait pas rester tel qu'il était après l'irruption des forces lucifériennes dans son corps astral. Il devait être protégé contre les effets des forces lucifériennes sur son corps éthérique. Il fut donc mis dans l'incapacité de se servir de tout son corps éthérique. Une partie de celui-ci fut soustraite à son bon plaisir. Si ce bienfait des Dieux ne s'était pas produit, si l'être humain avait conservé son pouvoir sur son corps éthérique tout entier, il n'aurait jamais pu trouver sa véritable voie à travers l'évolution terrestre. Certaines parties de son corps éthérique durent donc lui être retirées et durent être mises en réserve en vue d'époques à venir. Essayons maintenant de voir par les yeux de l'esprit quelles furent ces parties.

L'être humain se compose tout d'abord des éléments que nous voyons dans le monde extérieur : la terre ou élément solide, l'eau ou élément liquide, l'air ou élément gazeux. Ce sont ces éléments qui constituent son corps physique de même qu'ils constituent tout ce qui est physique. L'éthérique commence avec le premier état de l'éthérique que nous appelons l'éther de chaleur ou tout simplement le « feu ». Le feu, ou la chaleur, que la physique d'aujourd'hui ne considère pas comme quelque chose de substantiel mais seulement comme une vibration, est cependant le premier des états de l'éthérique.

Le second, c'est l'éther de lumière ou simplement la lumière et le troisième, c'est quelque chose qui ne se présente pas encore dans sa forme originelle ; on ne peut en percevoir dans le monde physique qu'un reflet, qu'une ombre, sous la forme du son. Mais à la base de tout ce qui est son extérieur, il y a quelque chose de spirituel, un éther encore plus subtil ; il faut donc considérer le son physique comme n'étant que l'ombre du son spirituel, de ce que nous appelons l'éther de son ou encore l'éther de nombre. Enfin le quatrième domaine de l'éthérique, c'est l'éther de vie qui est à la base de toute vie proprement dite.

Tel que l'homme est aujourd'hui, tout ce qui compose son âme s'imprime dans son corps physique et dans son corps éthérique mais se répartit en quelque sorte

sur diverses substances éthériques. Ce que nous appelons volonté s'exprime éthériquement par ce que nous appelons le « feu ». Quiconque est sensible, ne serait-ce qu'un peu, à certains rapports des choses entre elles, pourra sentir qu'il est juste de dire de la volonté qu'elle vit dans l'élément éthérique du feu, alors qu'elle se manifeste physiquement dans le sang, ou plutôt dans la circulation du sang.

Ce que nous appelons sentiment s'exprime dans la partie du corps éthérique qui correspond à l'éther de lumière. C'est pourquoi le clairvoyant qui perçoit l'éthérique voit les impulsions volontaires d'un être humain sous l'aspect de flammes qui parcourent son corps éthérique et rayonnent dans son corps astral. Quant à ses sentiments, il les voit comme des formes lumineuses.

Ce qui dans l'âme vit sous forme de pensée ou bien ce qui s'exprime en paroles, ce n'est que l'ombre de la véritable pensée, ou qui est facile à comprendre puisque le son physique n'est lui aussi que l'ombre de quelque chose de supérieur. Les mots ont pour organe l'éther de son. À la base des mots, il y a la pensée ; les mots sont les formes d'expression des pensées. Ces formes d'expression remplissent l'espace éthérique en propageant leurs vibrations à travers l'éther de son. Mais le son physique n'est en réalité qu'un reflet des vibrations proprement dites de la pensée. Quant à ce qui fait le fond le plus intime de nos pensées, ce qui leur donne un sens, cela fait partie — pour ce qui est de l'éthérique — de l'éther de vie.

Sens.....Éther de vie

PenséeÉther de son

Sentiment.....Éther de lumière

Volonté.....Éther de feu

Air

Eau

Terre

De ces quatre formes de l'éthérique, seules les deux dernières — l'éther de feu et l'éther de lumière — furent laissées à la libre disposition de l'homme après que Lucifer eût exercé son influence sur lui pendant l'âge lémurien. Les deux autres, les éthers supérieurs, lui furent retirés. Telle est la signification ésotérique de ce qui nous est décrit symboliquement ainsi : après que sous l'influence de Lucifer les hommes fussent parvenus à distinguer entre le bien et le mal — c'est-à-dire à goûter de l'Arbre de la connaissance — l'accès à l'Arbre de la vie leur fut interdit. Ceci signifie que leur fut enlevé ce qui autrement aurait pénétré librement,

arbitrairement, dans les éthers liés à la pensée, au sens.

En conséquence, les hommes durent désormais se développer de la manière suivante : chaque homme ayant la liberté d'agir selon sa volonté, il peut considérer cette volonté comme lui étant personnelle ; de même pour ses sentiments. Sentiments et volonté sont abandonnés à l'homme pour son usage personnel. De là vient le caractère individuel de ce qui est du domaine affectif et volontaire. Mais cet élément individuel s'efface aussitôt, dès qu'on s'élève du sentiment à la pensée, et de là même à l'expression des pensées sur le plan physique, au langage. Tandis que les sentiments et les volontés de chacun lui sont personnelles, on aborde aussitôt ce qui est d'ordre général lorsqu'on s'élève au niveau du langage et de la pensée. Aucun de nous ne peut se faire ses propres pensées. Si les pensées étaient aussi individuelles que les sentiments, nous ne nous comprendrions jamais.

La pensée et le sens furent donc soustraits au libre-arbitre de l'homme et provisoirement conservés dans la sphère des Dieux ; ils nous seront rendus plus tard. C'est pourquoi nous voyons sur toute la terre des individus qui sont doués de sentiments et de volontés personnels alors que la pensée et le langage sont communs à tout un peuple. Là où l'on pratique la même langue règne dans un peuple une même divinité. Cette sphère est soustraite au libre-arbitre de l'être humain ; les Dieux y travaillent provisoirement.

Quand Zoroastre parlait à ses élèves du royaume de l'esprit, il pouvait donc leur dire : « Du ciel nous vient la chaleur, du ciel descend la lumière. Ce sont les vêtements d'Aoura Mazdao. Mais sous ces vêtements se cache Celui qui n'est pas encore descendu, Celui qui est resté dans les hauteurs spirituelles et qui ne fait encore que projeter son ombre dans les pensées physiques, dans les paroles physiques des hommes sur la terre ».

Au-delà de la chaleur, au-delà de la lumière solaire se cache ce qui vit dans le son, dans le sens des mots, ce qui ne s'est encore révélé qu'à ceux qui peuvent voir au-delà de la lumière ce qui, par rapport à la parole terrestre est comme le Verbe céleste par rapport à la partie de la vie éthérique qui a été provisoirement retenue. C'est pourquoi Zoroastre disait : « Élevez vos regards vers Aoura-Mazdao ; voyez comme il se manifeste dans le vêtement physique de la lumière et de la chaleur. Mais au-delà se trouve le Verbe créateur divin qui s'approche de la terre ».

Qui est Vishva Karman ? Qui est Aoura Mazdao ? Qui est le Christ dans sa véritable nature ? C'est le Verbe créateur divin. Voilà pourquoi, dans l'enseignement de Zoroastre se trouve ce passage remarquable où l'on voit que Zoroastre est initié afin de percevoir dans la lumière Aoura Mazdao ; mais il perçoit aussi le Divin Verbe créateur, Honover, qui devait descendre sur la terre et qui est en effet descendu pour la première fois lors du Baptême dans un corps éthérique humain. Ce qui avait été conservé depuis l'ère lémurienne, la Parole, le Verbe spirituel est descendu à ce moment des hauteurs éthériques dans le corps éthérique du Jésus de Nathan. Et qu'était-il arrivé, une fois le Baptême accompli ? Le verbe s'était fait chair.

Qu'est-ce que Zoroastre et ceux qui comme lui connaissaient ces mystères ont annoncé depuis toujours ? Étant clairvoyants, ils ont annoncé le Verbe qui se cache au-delà de la chaleur et de la lumière. Car ils étaient les « serviteurs du Verbe ». Et l'auteur de l'Évangile de St-Luc a transcrit ce qu'ont vu ceux « qui voyaient par eux-mêmes » et qui par là sont devenus les « serviteurs du Verbe ».

Cet exemple nous montre une fois de plus que les Évangiles doivent être pris à la lettre. Ce qui, à cause du principe luciférien, avait dû être repris à l'humanité pendant longtemps était devenu chair dans une Personnalité unique, était descendu sur la terre, vivait sur la terre. Aussi cet Être est-il le plus grand des modèles pour ceux qui vont comprendre peu à peu sa nature. Il faut donc que notre sagesse terrestre s'inspire de l'exemple des Bodhisattvas car ceux-ci ont toujours pour tâche d'enseigner ce qu'est le Treizième parmi eux. Il faut que nous rassemblions les connaissances de la science spirituelle, que nous nous servions de notre savoir et des résultats de l'investigation spirituelle pour approfondir la nature de Vishva Karman, d'Aoura-Mazdao, du Christ.

CHAPITRE VIII

L'action de l'esprit et de l'âme sur le corps. — L'apparition du Christ. — La parabole du Semeur. — La guérison du paralytique et de la fille de Jaire.

NOUS avons essayé de nous faire une idée de ce qui se trouve réellement à la base du premier chapitre de l'Évangile de St-Luc. Seule la connaissance des événements qui se sont déroulés dans l'évolution humaine et dont l'étude nous a occupés si longuement peut permettre de déchiffrer ce que l'auteur de cet Évangile a exposé comme une espèce de « préhistoire » du grand événement du Christ. On est alors à même de comprendre qui était celui qui, dans sa trentième année, a pris en lui le principe cosmique que nous avons caractérisé comme étant le principe du Christ.

Pour comprendre ce que l'auteur de l'Évangile de St-Luc dit de la personnalité et de l'activité du Christ-Jésus (c'est-à-dire de celui qui, pendant trois ans, a exercé une activité dans le monde sous l'aspect du Christ dans un corps humain), il est nécessaire que nous revenions maintenant en quelques mots sur certaines particularités de l'évolution humaine dont, à notre époque, on ne peut se faire qu'une vague idée. À certains points de vue, notre époque est singulièrement myope. Elle croit que ce qui s'est passé depuis deux ou trois siècles ou qui se passe aujourd'hui obéit aux mêmes lois d'évolution qu'un passé plus lointain et notamment que ce qui n'a pas d'importance aujourd'hui n'en a jamais eu. De là vient la difficulté qu'a l'homme moderne à comprendre et à admettre objectivement les récits qui se rapportent à l'époque où le Christ vivait sur la terre.

Ce sont les faits et gestes du Christ sur la terre que nous raconte l'auteur de l'Évangile de St-Luc. Il nous les raconte de telle façon que si nous pénétrions vraiment le sens de ses descriptions, nous aurions une idée de plus en plus claire du point où en était alors l'évolution de l'humanité.

Revenons d'abord sur des choses qui ont souvent été dites au cours de nos études d'anthroposophie. Notre humanité actuelle remonte directement à la catastrophe atlantéenne ; nos ancêtres, c'est-à-dire nos propres âmes en d'autres corps, ont vécu dans l'ancienne Atlantide, sur un continent situé entre l'Europe et l'Afrique d'une part et l'Amérique de l'autre. Puis vint la grande catastrophe atlantéenne qui changea la face de la terre. Les masses humaines émigrèrent de l'Atlantide vers l'Est et l'Ouest et peuplèrent ainsi la terre, comme nous l'avons expliqué. Alors naquirent les différentes civilisations post-atlantéennes : celle de l'Inde antique, celle de l'ancienne Perse, celles de l'Égypte et de la Chaldée, celles de la Grèce et de Rome, enfin celle dans laquelle nous vivons actuellement.

Or on se fait une idée très fautive de l'évolution humaine lorsqu'on croit que pendant toute cette ère post-atlantéenne, l'homme a été ce qu'il est de nos jours. Car il n'a pas cessé d'évoluer, de grandes transformations s'étant accomplies depuis lors dans la nature humaine. Les documents historiques ne remontent pas

au-delà de quelques millénaires. Seule cette source d'information qui est inaccessible à la science officielle et que nous appelons la chronique de l'Akasha peut nous expliquer l'évolution de la catastrophe atlantéenne. D'après cette chronique dont nous avons déjà parlé, la première des civilisations qui s'est développée après la catastrophe atlantéenne est celle de l'Inde antique, pendant laquelle les hommes vivaient surtout dans leur corps éthérique, n'étant pas entrés aussi complètement dans leur corps physique que ce fut ensuite le cas.

N'ayant pas encore développé la conscience du Moi que nous avons aujourd'hui, la plus grande partie des populations de l'Inde était encore douée d'une clairvoyance nébuleuse, crépusculaire. L'état de conscience était alors semblable à celui du rêve mais on avait par contre accès aux profondeurs de l'existence, au monde spirituel. Or nous avons souvent fait remarquer combien il est important pour l'homme actuel de savoir ce qu'il en est de la connaissance et des formes qu'elle prend, car cela peut l'aider à progresser vers l'avenir. Nous insistons toujours sur la manière dont nos ancêtres de l'Inde antique connaissaient et considéraient l'univers et sur le fait qu'ils étaient beaucoup plus clairvoyants que leurs descendants. Mais si nous voulons comprendre l'Évangile de St-Luc, il faut que nous parlions maintenant d'une autre de leurs facultés.

À cette époque où le corps éthérique dépassait encore de tous côtés le corps physique et n'était pas aussi étroitement lié à lui qu'il l'est aujourd'hui, toutes les forces et les facultés de l'âme exerçaient un pouvoir beaucoup plus grand sur le corps physique. Plus le corps éthérique a pénétré dans le corps physique, plus il s'est affaibli et moins il a eu d'influence sur celui-ci. Chez les anciens Atlantes, la partie du corps éthérique qui correspond à la tête s'étendait en général bien au-delà de la tête physique et c'était encore le cas, jusqu'à un certain point, chez les habitants de l'Inde antique.

Ceci leur permettait d'une part de développer la conscience clairvoyante et d'autre part d'avoir une grande maîtrise des phénomènes qui ont leur siège dans le corps physique. C'est à notre époque que le corps éthérique est descendu le plus profondément dans le corps physique, qu'il s'est vraiment lié à la vie de ce corps. Mais nous avons presque atteint le moment où le corps éthérique va sortir de nouveau, se libérer du corps physique, devenir plus indépendant, et plus l'humanité ira vers l'avenir, plus cette indépendance augmentera ; aujourd'hui, l'humanité a même un peu dépassé le point où l'union du corps éthérique et du corps physique était la plus totale.

En comparant un corps de l'Inde antique à un corps actuel, on peut donc dire que le corps éthérique du premier étant relativement libre, l'âme pouvait développer des forces qui agissaient sur le corps physique ; le corps éthérique s'imprégnait des forces de l'âme parce qu'il n'était pas encore très lié au corps physique ; ceci lui donnait une certaine maîtrise du corps physique, ce qui avait pour conséquence que les influences qui s'exerçaient sur l'âme atteignaient aussi

fortement le corps physique. Lorsqu'à cette époque, un homme qui en détestait un autre lui disait une parole haineuse, cette parole piquait l'autre en quelque sorte, elle produisait de l'effet jusque sur son physique. L'âme agissait encore sur le corps éthérique et celui-ci sur le corps physique. Et d'autre part, quand une parole d'amour était prononcée, elle épanouissait, elle réchauffait celui auquel elle était adressée, et cela jusque dans son corps physique. Aussi était-ce très important qu'une parole soit inspirée par l'amour ou par la haine, car elle agissait sur toutes les fonctions de l'organisme.

Tous ces effets ont diminué au fur et à mesure que le corps éthérique a pénétré plus profondément dans le corps physique. Tout est différent aujourd'hui. À présent un mot n'a tout d'abord de l'effet que sur l'âme et rares sont les êtres auxquels un mot haineux donne l'impression qu'on les étrangle ou un mot affectueux un sentiment de bien-être. Les curieux effets que nous ressentons aujourd'hui encore dans notre cœur physique à la suite d'une parole d'amour ou de haine avaient une intensité inouïe au début de l'évolution post-atlantéenne, si bien qu'on pouvait se servir de ces impressions pour agir sur l'âme tout autrement qu'on peut le faire de nos jours. Car aujourd'hui, peu importe comment on prononce une parole. Elle peut être inspirée par l'amour le plus ardent ; lorsqu'elle se heurte à l'organisme humain actuel, elle est plus ou moins repoussée, elle ne pénètre pas, car il ne s'agit plus seulement de la façon dont elle est dite mais aussi de celle dont elle peut être reçue.

Il n'est donc pas possible de nos jours d'agir directement sur l'âme humaine au point que l'organisme physique s'en ressente vraiment. Cela n'est pas possible directement, mais cela va le redevenir d'une certaine façon, car nous nous approchons d'un avenir où le spirituel aura de nouveau son importance. Aujourd'hui, nous pouvons déjà dire que cela se produira dans l'avenir.

Pendant le cycle que parcourt l'humanité actuelle, nous pouvons faire peu de chose pour que ce qui vit en nous d'amour, de bienveillance, de sagesse, passe directement dans l'âme d'autrui et y prenne assez de force pour agir jusque sur un corps physique. Il faut nous dire que nous n'obtiendrons ces effets que peu à peu. Mais ils commencent à se faire sentir et cela surtout là où se répand la conception spirituelle du monde, car cette conception du monde est à l'origine d'un renforcement des facultés de l'âme. Rares sont aujourd'hui les cas où une parole produit des effets physiques. Mais il est possible à certains de se réunir pour ouvrir leur âme aux vérités spirituelles. Ces vérités vont se consolider peu à peu et prendre force dans les âmes au point qu'elles en arriveront à exercer sur l'organisme physique une action formatrice. Ainsi dans l'avenir, le principe spirituel et psychique reprendra un grand pouvoir sur le physique et le formera à son image.

Dans l'Inde antique, ce qu'on entendait par « guérir » était aussi tout autre chose qu'aux époques postérieures, car cela tient également à ce que nous venons

de dire. Du fait que ce qui agissait sur l'âme avait aussi un effet considérable sur le corps, on pouvait, au moyen d'une parole chargée d'une juste impulsion de volonté, agir sur l'âme d'autrui qui, à son tour, transmettait cette impulsion au corps éthérique d'où elle passait au corps physique. Dès qu'on avait une idée de l'effet qui pouvait être obtenu sur une âme, on savait s'en servir pour agir sur un organisme malade par l'intermédiaire de l'âme et provoquer ainsi la guérison.

Représentez-vous maintenant le médecin comme étant parfaitement maître de ces activités de l'âme et vous comprendrez que tout ce qui, du temps de l'Inde ancienne, se rapportait à la thérapeutique, était infiniment plus spirituel que ce ne peut l'être aujourd'hui — je dis expressément « ne peut être ». Mais nous allons revenir dans l'avenir à ce genre de pratiques. Ce qui, des hauteurs spirituelles, nous vient sous la forme d'une conception du monde, d'un ensemble de vérités conformes à la réalité spirituelle de l'univers se déversera dans les âmes et deviendra un véritable moyen de guérison, issu des profondeurs mêmes de l'être humain. À l'avenir, la science spirituelle sera le grand remède des âmes. Mais il nous faut comprendre que l'humanité a été en descendant sur la voie de l'évolution, que les effets de l'esprit ont été en diminuant, que nous en sommes arrivés au point le plus bas et que c'est peu à peu seulement que nous pourrons remonter vers les hauteurs sur lesquelles nous nous trouvions autrefois.

C'est très lentement que se sont effacés certains effets qui existaient encore dans une large mesure au temps de l'Inde antique. La possibilité d'une action s'exerçant d'une âme à une autre subsistait encore dans l'ancienne civilisation égyptienne. Plus on remonte dans cette civilisation, plus on voit qu'une influence directe se faisait sentir d'âme à âme et pouvait ensuite se transmettre à l'organisme physique. Mais c'était bien moins le cas au temps de la Perse antique. Car celle-ci avait une autre mission : elle était appelée à donner une première impulsion dans le sens d'une intervention de l'être humain dans le monde physique. Pour ce qui touche ce que je viens de caractériser, la civilisation égyptienne se rapproche bien plus de la civilisation de l'Inde que de celle de la Perse. Dans la Perse primitive, l'âme commença déjà à s'enfermer pour ainsi dire en elle-même, à perdre son pouvoir sur l'organisme, parce qu'elle devait acquérir peu à peu la conscience du Moi.

Il a donc fallu qu'un autre courant de civilisation vînt confluer avec celui qui avait conservé la maîtrise du spirituel, un courant qui tendait de préférence vers la concentration intérieure, vers l'acquisition de la conscience du Moi. Et ces deux courants trouvent une espèce d'équilibre dans ce que nous appelons la civilisation gréco-latine, à la quatrième époque post-atlantéenne. L'humanité était tellement plongée dans le monde physique qu'un équilibre s'est alors établi entre le physique d'une part, l'âme et l'esprit de l'autre. C'est-à-dire que dans cette quatrième époque de civilisation, l'esprit et l'âme avaient à peu près autant de pouvoir sur le corps que celui-ci en avait sur l'âme. Une espèce d'équilibre s'est établi entre eux ; l'humanité est descendue jusqu'à un état d'équilibre.

Mais maintenant cette humanité doit passer de nouveau par une sorte d'épreuve cosmique afin de pouvoir remonter vers les hauteurs spirituelles. C'est pourquoi, depuis l'époque gréco-latine, elle est descendue encore plus profondément dans la matérialité physique. Tout ce qui touche au corps, au physique, est descendu encore plus profondément. À l'époque où nous vivons, dans la cinquième époque de civilisation post-atlantéenne, l'homme a été entraîné au-dessous de la ligne d'équilibre ; il n'a pu tout d'abord s'élever que par sa vie intérieure, et la conscience qu'il peut acquérir du monde spirituel a pris un caractère plutôt théorique. Il devait se fortifier intérieurement.

Alors qu'à l'époque gréco-latine régnait un état d'équilibre relatif, c'est le physique qui à notre époque a pris le dessus et qui domine l'âme et l'esprit. On peut constater que ceux-ci sont devenus relativement impuissants ; ils ne peuvent plus être compris qu'en théorie. Pendant des siècles, l'âme humaine a dû se borner à développer ses forces intérieures, développement qui ne s'effectue pas en pleine conscience. Mais elle doit devenir toujours plus forte, toujours plus vigoureuse afin qu'une conscience nouvelle puisse être acquise. Et lorsque l'âme et l'esprit auront acquis une certaine force — ce qui sera le cas dans la sixième époque post-atlantéenne — une force qui sera due à ce que l'humanité aura pris de plus en plus de nourriture spirituelle, l'âme et l'esprit tireront de cette nourriture une sagesse non plus théorique mais vivante. Alors l'esprit sera si puissant qu'il retrouvera — mais par une autre voie — son pouvoir sur le corps.

Et comment pouvons-nous nous expliquer la mission de la science spirituelle de ce point de vue ? Si à notre époque, la science spirituelle devient de plus en plus vivante dans l'âme et qu'elle en arrive non seulement à stimuler la raison et l'intelligence mais à ranimer la chaleur de l'âme, celle-ci deviendra capable de dominer le physique. D'ici là, il se produira naturellement des états transitoires dont certains pourront donner l'impression d'un recul, d'un mal. Mais ce ne seront là que des formes passagères que viendra remplacer un état futur où la vie spirituelle aura fécondé les idées humaines, un état auquel participera toute l'humanité et qui correspondra à la domination de l'âme et de l'esprit sur le physique, sur la matière. Celui qui non seulement s'intéresse aux enseignements de la science spirituelle parce qu'ils stimulent sa vie intellectuelle, mais qui peut s'enthousiasmer à leur sujet, celui qui peut en éprouver une satisfaction profonde et vivante, est le précurseur des hommes qui vont reconquérir la véritable maîtrise de l'âme sur le corps.

Dès aujourd'hui nous pouvons répandre d'importantes vérités au sujet des événements dont nous avons parlé ces jours derniers, ces événements considérables qui concernent la fusion du courant du Bouddha avec celui de Zoroastre et tout ce qui est arrivé en Palestine au début de notre ère. Nous avons pu exposer comment la sagesse qui règle le progrès du monde a créé ces deux enfants-Jésus des lignées de Salomon et de Nathan, provoquant ainsi l'union de

deux courants spirituels qui suivaient jusque là des chemins séparés.

Or il y a deux façons d'envisager tout ce que nous avons dit ces jours derniers. On peut dire : tout cela semble un peu fantastique pour l'esprit moderne mais si l'on met dans la balance les phénomènes extérieurs, cela paraît très plausible et les Évangiles en particulier ne s'expliquent que si l'on admet ce que raconte la chronique de l'Akasha. On peut par exemple s'intéresser à l'histoire des deux enfants-Jésus, satisfaire sa curiosité et se dire ensuite : maintenant je m'explique bien des choses que je ne comprenais pas jusqu'ici.

D'autres diront : lorsque je considère tous ces événements et tout ce que nous apprend l'investigation occulte sur l'extraordinaire intervention du Nirmanakaya du Bouddha qui est derrière l'annonciation faite aux bergers, etc..., lorsque je vois d'autre part comment l'étoile a guidé les frères en esprit de Zoroastre lorsque leur guide est revenu sur la terre, lorsque je réfléchis sur la manière dont ces deux courants spirituels, allant à la rencontre l'un de l'autre, ont fini par confluer après avoir agi chacun de son côté, j'éprouve surtout l'impression que tout est d'une indescriptible beauté dans le devenir universel.

Cette impression de beauté, de puissance, de grandeur, on peut en effet l'éprouver. Elle peut en vérité allumer dans notre âme de l'enthousiasme pour la réalité des événements cosmiques. Et c'est là ce que la connaissance des grandes vérités peut nous donner de meilleur. Les « petites » vérités peuvent satisfaire notre besoin de connaissance, mais les grandes nous réchauffent l'âme et nous font voir que ce qui prend forme dans les événements cosmiques est d'une incomparable beauté. Quand nous en ressentons ainsi la beauté, la splendeur, cela commence à prendre racine en nous, cela va au-delà d'une compréhension purement théorique. Que dit en effet le Christ d'après l'Évangile de St-Luc :

« Un semeur sortit pour semer sa semence. Comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin ; elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur le roc ; quand elle fut levée, elle sécha parce qu'elle n'avait point d'humidité. Une autre partie tomba au milieu des épines ; les épines crûrent et l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans la bonne terre ; quand elle fut levée, elle donna du fruit au centuple ».

(St-Luc VIII, 5-8).

Il en est de même de la conception du monde que se fait la science spirituelle. C'est à elle que peut s'appliquer l'explication donnée à ses disciples par le Christ Jésus. La semence, c'est le Royaume de Dieu, le Royaume du ciel, le Royaume de l'esprit. Ce Royaume de l'esprit doit pénétrer à la façon d'une graine dans les âmes humaines et devenir actif sur la terre. Or certains ont l'âme ainsi faite qu'ils repoussent cette conception du monde, c'est-à-dire ce Royaume des Entités divines. Celui-ci se heurte aux obstacles dressés dans l'âme humaine ; avant même de pouvoir germer, il est refoulé. Telle est aujourd'hui l'attitude de nombreuses personnes vis-à-vis des paroles du Christ. Et telle est aussi l'attitude de certains

devant l'anthroposophie ; son enseignement est repoussé, les oiseaux le dévorent en quelque sorte et l'empêchent de s'enraciner dans la terre.

Il peut aussi se faire que cet enseignement soit entendu par une âme — soit comme venant du Christ Jésus, soit comme venant de la science spirituelle — mais que cette âme n'ait pas la profondeur nécessaire. Elle est assez disposée à admettre qu'il est plausible mais elle n'en fait pas sa propre substance, sa propre vie. Il peut lui arriver de le répandre autour d'elle mais elle ne s'y est pas identifiée ; c'est la graine qui est tombée sur le roc et qui ne peut germer. Une troisième graine est tombée dans les épines elle y germe mais ne peut croître. Ceci signifie, nous dit le Christ, que certaines âmes sont tellement absorbées par les soucis et les intérêts de la vie quotidienne qu'elles ont beau comprendre la vérité spirituelle, il y a en elles comme des épines qui lui font toujours obstacle.

Il y a aussi de nos jours — et elles sont nombreuses — des âmes qui aimeraient bien approfondir la science spirituelle si la vie extérieure ne les absorbait pas, ne les alourdisait pas. Enfin rares sont celles chez qui les vérités spirituelles se développent librement, telle la quatrième catégorie de graines. Ces âmes-là commencent à faire de l'anthroposophie l'élément vivant et fondamental de leur être et ce sont elles qui sont les précurseurs d'une future activité spirituelle.

Quant à celui qui ne trouve pas dans sa propre vie intérieure une judicieuse confiance dans la science spirituelle et la légitime conviction que ses moyens d'action sont efficaces, il n'en sera jamais persuadé par des moyens extérieurs. Est-ce en effet une preuve de l'inefficacité de la science spirituelle si elle n'a pas encore d'effets physiques sur un grand nombre de personnes ? Bien au contraire. On pourrait même dire qu'une preuve des effets salutaires qu'a la science spirituelle réside dans le fait qu'elle agit souvent d'une façon négative sur les organismes robustes avec lesquels elle entre en contact.

Prenez par exemple quelqu'un de faible constitution physique, un enfant de la ville qui depuis ses premières années n'a jamais respiré que l'air d'une grande cité et doit à cela d'être délicat ; il peut très bien, une fois transporté à l'air vif et sain de la montagne, non pas retrouver la santé, mais tomber vraiment malade. Cela ne prouve pourtant rien contre la salubrité de l'air de montagne. De même n'est-ce pas un argument contre les effets des vérités spirituelles lorsqu'elles ont des inconvénients passagers dans le cas de certaines personnes. Car elles pénètrent alors dans ce qui constitue pour le corps humain l'héritage de centaines, de milliers d'années ; elles s'y rencontrent avec quelque chose qui ne s'accorde pas avec elles.

Dans ce cas, ce n'est pas encore dans le monde extérieur que nous pouvons chercher des preuves ; il faut approfondir les vérités en question et établir solidement notre conviction. Quels que soient les indices qui peuvent se trouver dans le monde extérieur, il faut que nous élaborions nous-mêmes notre conviction et que nous sachions reconnaître que si parfois l'anthroposophie a des effets fâcheux, c'est parce qu'elle a trouvé un terrain défavorable. La sagesse spirituelle

n'en est pas moins saine ; ce sont les hommes qui ne le sont pas toujours. On peut donc comprendre que toute la sagesse spirituelle ne soit pas encore révélée aujourd'hui, mais que l'humanité pourra la recevoir dans l'avenir.

On a veillé à ce que le dommage ne soit pas trop grand, car on n'envoie pas brusquement les enfants de la ville à l'air trop vif de la montagne. Il faut donc ne communiquer que de temps en temps ce que la moyenne des hommes peut supporter. Si des vérités encore plus profondes étaient entièrement dévoilées, il se pourrait que certaines, personnes s'effondrent sous leur poids comme s'effondre physiquement une santé trop ébranlée par l'air de la montagne. C'est peu à peu seulement que les grandes vérités pourront être dévoilées à l'humanité, car elles le seront et cela au bénéfice de la santé générale.

Tout cela se trouve contenu dans l'idée que nous nous faisons du mouvement anthroposophique. Les hommes doivent lentement reconquérir ce qu'ils ont perdu : la souveraineté de l'âme et de l'esprit sur la matière qui a peu à peu disparu depuis la civilisation de l'Inde antique jusqu'à l'époque gréco-latine. Mais pendant cette époque gréco-latine, il y avait encore des hommes qui avaient hérité du passé une certaine indépendance de leur corps éthérique et dont toute l'organisation était encore réceptive à l'action de l'âme et de l'esprit. C'est pourquoi le Christ devait venir précisément à cette époque-là. S'il était venu de nos jours, il n'aurait pas pu agir comme il l'a fait ni être le grand modèle qu'il a été. À notre époque, il aurait eu à faire à des organismes humains beaucoup plus profondément ancrés dans la matière physique ; il aurait dû lui-même entrer dans un organisme physique sur lequel l'effet des influences spirituelles ne se serait pas fait sentir comme c'était encore possible de son temps.

Cela ne vaut d'ailleurs pas seulement pour le Christ-Jésus ; cela s'applique également à toutes les apparitions du même genre et l'on ne comprend l'évolution humaine que lorsqu'on l'éclaire de ce point de vue. Cela s'applique aussi au Bouddha et à sa venue sur la terre. Nous avons vu quelle a été la mission du Bouddha. Il a d'abord répandu le grand enseignement de l'amour et de la pitié et tout ce qui s'y rattache, enseignement qu'il a condensé dans le Sentier octuple. Croyez-vous que si le Bouddha apparaissait aujourd'hui, il pourrait agir de la même manière ? Non, car aujourd'hui aucun organisme physique ne permettrait au Bouddha de se développer comme il l'a fait à son époque. Les organismes humains se transforment continuellement. C'est exactement à l'époque du Bouddha qu'a pu se former l'organisme modèle dans lequel il est descendu et qu'il a utilisé pour tracer ce « Sentier octuple » dont l'action doit se prolonger en imprégnant l'humanité de spiritualité. Aujourd'hui l'homme est poussé à assimiler par l'âme et l'esprit les préceptes de ce Sentier octuple.

Cela paraît étrange mais c'est ainsi : tout ce que l'humanité a produit jusqu'ici de doctrines morales et philosophiques n'est qu'un faible début dans la voie qui tend vers ce que le Bouddha a un jour exposé. On a beau se pâmer d'admiration

devant toutes sortes de philosophies, s'enthousiasmer pour le kantisme ou d'autres théories, tout cela n'est que peu de chose par rapport aux grands principes du Sentier octuple. Et l'humanité ne s'élèvera que lentement vers la compréhension de ce qui se trouve derrière les termes du Sentier octuple. Ce genre de chose naît d'abord au moment voulu sous la forme d'un événement important.

Puis l'évolution se poursuit ; l'humanité part de là et ne parvient que bien plus tard à ce qui a d'abord été posé à la façon d'un exemple. Ainsi le Bouddha a apporté dans le monde de son temps la doctrine de l'amour et de la pitié comme un indice de vérité pour les générations futures qui sauront peu à peu découvrir au fond d'elles-mêmes ce que contient le Sentier octuple. Dès la sixième époque de civilisation, bon nombre d'hommes seront capables de le faire. Mais ce ne sera pas de sitôt qu'on pourra dire : « Ce que six siècles avant notre ère le Bouddha a posé en exemple, nous le retrouvons en nous-mêmes ; nos propres âmes sont maintenant devenues semblables au Bouddha ».

L'humanité doit donc s'élever peu à peu vers les sommets. Les premiers disciples sont ceux qui entrent avec l'individualité en question dans une grande époque et qui apportent avec eux de quoi comprendre ce genre de choses. Le reste de l'humanité avance lentement et ne parvient que beaucoup plus tard au but qui lui a été proposé. Lorsqu'en grand nombre, les hommes seront arrivés à posséder le Sentier octuple comme une profonde expérience personnelle et non comme quelque chose qui vient du bouddhisme et dont on a entendu parler, ces hommes auront déjà beaucoup avancé à un autre point de vue. Relisez dans « L'Initiation » comment le développement de la fleur de lotus à seize pétales est en rapport avec le Sentier octuple.

Les hommes seront alors arrivés à développer cette fleur de lotus, justement au moyen du Sentier octuple ; car tout cela se tient. Pour quiconque sait observer l'évolution humaine, il y a un signe qui montre le point auquel l'humanité est parvenue : c'est le point où elle en est dans le développement de la fleur de lotus à seize pétales qui va devenir l'un des premiers organes dont se serviront les hommes de l'avenir. Et quand cet organe sera développé, l'âme et l'esprit seront capables d'exercer une certaine maîtrise sur le physique. Seul celui qui se décide aujourd'hui à entreprendre un travail de développement spirituel, au sens ésotérique du mot, peut se considérer comme étant sur la voie d'une véritable assimilation du Sentier octuple. Les autres « l'étudient », ce qui est naturellement très utile, car il faut qu'il y ait un stimulant.

Nous voyons donc que l'âme et l'esprit ne peuvent agir que chez ceux qui commencent déjà à unir organiquement avec leur propre âme, la connaissance de l'esprit qui leur a été donnée. Le Sentier octuple réagit sur le physique dans la mesure où il devient vraiment l'expérience même de l'âme. Certes, les gens si intelligents qui s'en tiennent au matérialisme peuvent venir nous dire : « Nous avons fait de curieuses expériences ; nous avons constaté que tel ou tel qui avait

entrepris de se développer spirituellement, c'est-à-dire de rendre vivante dans son âme la connaissance spirituelle, est mort à cinquante ans. Cela ne lui a donc pas servi à prolonger sa vie ». C'est là un raisonnement tout à fait « intelligent », car on peut souvent faire cette expérience. Ce qui est bien dommage, c'est qu'on ne peut faire la contre-épreuve en cherchant combien de temps la personne en question aurait vécu si elle n'avait pas suivi une méthode de développement spirituel ; peut-être que dans ce cas, elle n'aurait atteint que l'âge de quarante ans. Il faudrait d'abord trancher cette question. On ne constate jamais que ce qui est, sans tenir compte de ce qui n'est pas. Or c'est là ce qui importe.

La domination de l'âme et de l'esprit sur le physique s'est donc peu à peu atténuée dans l'humanité, cela jusqu'à la quatrième époque de civilisation où le Christ est apparu et pendant laquelle il y avait encore un certain nombre de personnes chez qui on pouvait voir que l'esprit agissait sur le physique. C'est alors que le Christ a dû apparaître. S'il était venu plus tard, tout ce qui a été révélé à cette époque n'aurait pas pu l'être. Cette grande figure devait apparaître dans le monde à son heure.

Mais que signifie donc la venue du Christ dans le monde ? Elle signifie que si l'être humain comprend vraiment ce qu'est le Christ et en imprègne toute la conscience qu'il a de son Moi, il apprend à se servir de toute cette conscience du Moi et qu'ainsi ce Moi prends entièrement possession de ce qui compose cet être humain. Tel est le sens de la venue du Christ. C'est ce Moi, ce Moi conscient de lui-même qui reconquerra tout ce que l'homme a perdu au cours des âges. Mais de même que le Sentier octuple a dû être tout d'abord instauré par le Bouddha, ainsi la domination du principe du Moi sur tous les processus du corps physique a dû être visiblement établie avant l'expiration des temps anciens. Car de nos jours, il ne serait plus possible que du principe du Moi apparaissant dans le monde rayonne sur son entourage cet extraordinaire pouvoir de guérison qui s'est manifesté à l'époque. Pour cela, il fallait qu'il y ait encore des hommes dont le corps éthérique fût assez indépendant pour qu'ils pussent ressentir les puissants effets d'une simple parole, d'un simple attouchement, effets dont il ne subsiste plus aujourd'hui que de faibles traces.

Et l'humanité a commencé à développer le Moi afin tout d'abord de comprendre le Christ et partant de là, de reconquérir ce qu'elle a perdu. Il fallait montrer, sur la personne des derniers représentants de l'humanité d'autrefois, comment peut agir sur ses contemporains et dans tous les domaines un Moi qui est entré tout entier dans un être humain, dans le Christ Jésus, c'est-à-dire comment il agira chez tous les hommes à la fin de l'évolution terrestre.

L'auteur de l'Évangile de St-Luc nous dit donc que le Christ introduit dans le monde un Moi qui pénètre à tel point dans le corps physique, le corps éthérique et le corps astral d'un être humain, qu'il peut exercer des effets salutaires sur tout son organisme. Ce fait devait être établi pour montrer qu'à l'avenir, dans des centaines de milliers d'années, lorsque les hommes se seront appropriés toute la

force qui peut émaner du Moi du Christ, chaque Moi humain pourra répandre autour de lui ce que le Christ a répandu dans l'humanité de son temps. Il fallait le montrer dans tous les domaines ; mais cela ne pouvait être montré qu'à l'humanité de cette époque.

Il se révéla donc qu'il existe des maladies dont l'origine se trouve dans le corps astral de l'homme ; la façon dont elles s'extériorisent dépend de l'être humain tout entier. Lorsqu'aujourd'hui quelqu'un a des défauts, ils ne font souvent que faire tort à son âme. Celle-ci n'ayant plus sur le corps le pouvoir qu'elle avait encore du temps du Christ, chacun de ses péchés ne devient pas aussitôt une maladie. Mais peu à peu nous nous rapprochons d'un état de chose où le corps éthérique se libérera de nouveau. C'est pourquoi une époque commence pour l'humanité où il faudra bien veiller à ce que les défauts moraux et intellectuels ne se manifestent pas physiquement sous forme de maladies. Cette époque a déjà commencé et beaucoup de maladies qui sont à demi-psychiques, à demi-organiques et qu'on appelle de nos jours « maladies nerveuses » comme l'hystérie par exemple, en sont les signes. Ce que le monde extérieur a d'inharmonieux ayant passé dans les désirs et les idées de l'homme d'aujourd'hui, des phénomènes tels que l'hystérie par exemple ne peuvent manquer de se faire jour.

Et ceci est en rapport avec ce qu'a de spécial notre vie spirituelle, par la libération de notre corps éthérique. À l'époque où le Christ est apparu sur la terre, il y avait dans son entourage une quantité de personnes dont les péchés, notamment ceux qui provenaient de certains défauts, se manifestaient sous forme de maladies. En somme, tout ce qui est péché dans le corps astral et qui apparaît sous forme de maladie, c'est ce que l'Évangile de St-Luc appelle la « possession ». L'être humain attire dans son corps astral des esprits étrangers et n'est plus maître de lui-même par ce qu'il a de meilleur. C'est surtout ceux chez qui l'ancienne séparation du corps physique et du corps éthérique existait encore que les mauvaises tendances se révélaient sous la forme de maladies ; ce sont eux que l'auteur de l'Évangile de St-Luc nous décrit comme des « possédés ».

Or cet Évangile nous montre que ces individus étaient guéris par la présence et la parole du Christ Jésus, le mal qui agissait en eux étant chassé de leur corps. C'était là comme une anticipation de ce que sera l'influence du bien à la fin des temps terrestres. En général on ne remarque pas certaines finesses et qu'il est aussi question de maladies tout à fait différentes, telle par exemple décrite dans le chapitre habituellement intitulé « La guérison du paralytique ». On savait encore à l'époque que ces maladies provenaient du corps éthérique. Et lorsqu'on nous dit que le Christ Jésus guérissait aussi les paralytiques, il faut comprendre que les forces de son individualité agissaient non seulement sur le corps astral mais jusque dans le corps éthérique, de sorte que ceux dont le corps éthérique était défectueux pouvaient être guéris.

Là où le Christ parle des péchés profonds qui se situent dans le corps éthérique,

il emploie une expression particulière qui indique nettement que l'élément spirituel de la maladie doit d'abord être éliminé. Car il ne dit pas tout de suite au paralytique : « Lève-toi et marche », mais il remonte à la cause qui agit sous forme de maladie dans le corps éthérique et il dit : « Tes péchés te sont pardonnés ». C'est-à-dire que ce qui, en tant que péché, a ravagé le corps éthérique doit d'abord être éliminé. Mais les commentateurs de la Bible n'entrent pas d'habitude dans ces distinctions subtiles. Ils ne voient pas qu'il est ici question de l'influence du Christ sur les mystères du corps astral et aussi sur ceux du corps éthérique.

Le Christ avait même de l'influence sur les mystères du corps physique. À ce sujet, pourquoi parle-t-on des mystères du corps physique comme étant les plus élevés ? D'abord parce que même dans la vie ordinaire, l'action d'un corps astral sur un autre est la plus visible de toutes. Vous pouvez blesser quelqu'un par exemple avec une parole de haine. Le phénomène se passe dans son corps astral. Il entend une parole blessante et il la ressent comme une douleur dans son corps astral. Il y a échange entre corps astral et corps astral.

Bien plus secrets sont les échanges entre corps éthériques ; ici l'action d'homme à homme est déjà beaucoup plus subtile et on ne la remarque plus guère aujourd'hui. Mais les forces les plus secrètes de toutes sont celles qui agissent sur le corps physique parce que c'est l'épaisse matérialité de ce corps qui en dissimule le mieux les effets. Pourtant il fallait que le Christ possédât aussi la maîtrise du corps physique. Comment cela ? Ici nous abordons un chapitre qui serait tout à fait incompréhensible pour un matérialiste d'aujourd'hui. Il est heureux que seuls ceux qui connaissent les enseignements de la science spirituelle suivent ce cycle de conférences car quiconque entrerait ici en venant par hasard de la rue tiendrait pour folie pure ce que nous allons dire, à supposer qu'il n'ait vu dans ce qui précède qu'une moitié ou un quart de folie.

Le Christ prouve en effet qu'il peut voir à travers un corps physique et agir jusque dans ses profondeurs. Il le prouve du fait qu'il peut appliquer sa force à la guérison de maladies qui prennent racine dans le corps physique. Mais si l'on veut soulager les maux du corps physique, il faut connaître les mystérieux effets qui s'exercent d'un corps physique à un autre. Si l'on veut agir par l'esprit, il ne faut pas considérer l'homme comme un être qui soit enfermé dans sa peau. Nous avons souvent dit ici que notre doigt est plus intelligent que nous.

Notre doigt sait que si le sang circule en lui, c'est seulement parce que la circulation se fait normalement dans le corps tout entier ; il sait qu'il ne pourrait que se corrompre s'il était séparé du reste de l'organisme. Si l'homme savait ce qu'il en est de son corps, il saurait lui aussi que par son organisme physique, il appartient à l'humanité toute entière, que certaines influences passent continuellement d'un individu à un autre et qu'on ne peut jamais séparer sa propre santé de celle de l'humanité en général. Cela, on l'admet aujourd'hui en gros mais pas pour ce qui est de certains effets plus subtils parce qu'on ne connaît

pas les faits. Or dans l'Évangile de St-Luc, il est question de faits très subtils. Lisez ce qui se trouve dans le chapitre VIII :

« À son retour, Jésus fut reçu par la foule car tous l'attendaient. Et voici, il oint un homme, nommé Jaïre, qui était chef de la synagogue. Il se jeta à ses pieds et le supplia d'entrer dans sa maison, parce qu'il avait une fille unique d'environ douze ans qui se mourait.. Pendant que Jésus y allait il était pressé par la foule.

« Or il y avait une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans et qui avait dépensé tout son bien pour les médecins sans qu'aucun eût pu la guérir. Elle s'approcha par derrière et toucha le bord du vêtement de Jésus. Au même instant, la perte de sang s'arrêta ».

Ainsi le Christ devait guérir la fille de Jaïre, âgée de douze ans. Comment peut-elle être guérie puisqu'elle est mourante ? On ne peut le comprendre que si l'on sait que sa maladie est en rapport avec un autre phénomène, chez une autre personne, et qu'elle ne peut être guérie que si l'on tient compte de cet autre phénomène. Car lorsqu'est née cette enfant qui a maintenant douze ans, il y avait entre elle et une autre personne un lien fondé sur le Karma. Voilà pourquoi on nous raconte qu'une femme qui souffrait depuis douze ans d'une certaine maladie s'est approchée du Christ par derrière et a touché le bas de son vêtement. Pourquoi est-il fait mention de cette femme ? Parce qu'elle s'est liée par le Karma avec l'enfant de Jaïre.

Cette fillette âgée de douze ans et cette femme qui est malade depuis douze ans dépendent l'une de l'autre. Ce n'est pas pour rien que la chose nous est présentée comme un mystère qui se rapporte à un nombre. Cette femme qui souffre d'une maladie qui dure depuis douze ans s'approche de Jésus et elle est guérie, et c'est après seulement que Jésus peut entrer dans la maison de Jaïre et que peut être guérie cette fillette de douze ans qu'on tenait déjà pour morte. C'est jusqu'à ces profondeurs qu'il faut aller pour comprendre un Karma qui passe ainsi d'une personne à une autre. On voit alors comment se manifeste la troisième des interventions du Christ, celle qui agit sur l'organisation humaine toute entière. C'est en tenant compte de cela qu'il faut considérer la plus haute des activités du Christ telle qu'elle nous est décrite dans l'Évangile de St-Luc.

On nous dit donc que l'action du Moi du Christ s'exerçait sur tous les éléments de la nature humaine. Car c'est de cela qu'il s'agit. Et là où il s'étend sur les actes de guérison, l'auteur de l'Évangile de St-Luc veut montrer que ceux-ci sont dus à un Moi qui est au sommet le plus élevé de l'évolution humaine et que le Christ a dû agir sur le corps astral, le corps éthérique et le corps physique des hommes. St-Luc a posé, pour ainsi dire, le grand idéal de l'évolution humaine : « Regardez vers votre avenir ; aujourd'hui votre Moi, tel qu'il s'est développé, est faible ; il a encore peu de pouvoir. Mais il deviendra peu à peu le maître du corps astral, du corps éthérique et du corps physique ; il les transformera. Devant vos yeux se dresse le grand idéal du Christ qui montre à l'humanité ce que peut être la maîtrise du Moi

sur le corps astral, le corps éthérique et le corps physique ».

Voilà les vérités qui sont à la base des Évangiles et que seuls ont pu écrire des hommes qui ne s'appuyaient pas sur des documents extérieurs, mais sur le témoignage de tous ceux qui « ont vu par eux-mêmes » et qui étaient les Serviteurs du Verbe. L'humanité se convaincra peu à peu seulement de ce qui se trouve derrière les Évangiles. Elle s'appropriera alors progressivement le contenu des documents religieux avec tant d'ardeur et de force qu'en vérité, ce contenu pourra exercer une action sur tous les éléments de la nature humaine.

CHAPITRE IX

Le Christ et le Moi. — Les signes des temps. — La parabole de l'économiste infidèle. — La roue de la Loi et la roue de l'Amour. — La connaissance de l'amour et la force de l'amour.

VOUS avez pu déduire de la conférence d'hier qu'il est indispensable, pour comprendre un document tel que l'Évangile de St-Luc, d'embrasser l'ensemble de l'évolution humaine du point de vue élevé que nous offre la science spirituelle ; c'est-à-dire qu'il faut tenir compte des changements qui se sont produits au cours de cette évolution et qui ont complètement transformé l'organisation de l'être humain. Pour que devienne compréhensible le changement radical qui s'est opéré dans l'humanité au temps du Christ Jésus (ce qui est nécessaire si l'on veut comprendre l'Évangile de St-Luc), il est bon de comparer ce changement avec ce qui se produit aujourd'hui, bien moins rapidement il est vrai, mais d'une façon très perceptible cependant pour quiconque sait voir.

Il faut tout d'abord rejeter définitivement une opinion très fréquemment émise et à laquelle la paresse humaine s'attache très volontiers. Cette opinion, c'est celle qui fait dire que « la nature (ou l'évolution) ne fait pas de sauts ». Or il n'y a rien de plus faux, si l'on prend cette phrase dans son sens courant. La nature fait continuellement des sauts et l'important, c'est même qu'elle en fasse. Observons par exemple comment se développe le germe de la plante. Quel saut formidable que l'apparition de la première petite feuille ; un autre saut a lieu lorsque de la feuille, la plante passe à la fleur, puis lorsque la croissance s'étend aux parties intérieures. Un nouveau saut non moins important se produit lors de la formation du fruit. Sans cesse il y a ainsi des sauts et ne pas en tenir compte, c'est ne pas comprendre la nature.

On pourrait croire, en constatant que pendant un siècle l'évolution humaine n'a progressé qu'à pas de tortue, qu'il en a été de même à d'autres époques. Mais il peut parfaitement se faire que le progrès soit lent à une certaine époque comme il l'est chez la plante entre la première feuille verte et la dernière. Puis, de même qu'il se produit un saut chez la plante lorsque sa dernière feuille s'étant développée, la fleur apparaît, ainsi des sauts continuels marquent le cours de l'évolution humaine. Et l'un d'eux a justement eu lieu à l'époque où le Christ est apparu sur la terre. En un temps relativement court, l'ancienne clairvoyance et l'empire qu'avait auparavant l'esprit sur le corps se sont transformés au point de disparaître presque complètement. Aussi a-t-il fallu qu'avant cette révolution, ces facultés, héritées des temps anciens, se manifestent une dernière fois. Et c'est là que le Christ a dû agir. Un élément nouveau a pu alors être reçu par l'humanité et se développer peu à peu.

Dans un autre domaine et moins rapidement, il s'effectue aussi un de ces sauts à notre époque. Il s'étend sur une plus longue période, mais il faut absolument que ceux qui cherchent à comprendre notre temps s'en aperçoivent. Pour s'en faire une idée claire, le mieux est d'écouter ceux qui, partant de l'un ou l'autre domaine

de la connaissance, entrent en contact avec la science spirituelle.

Il peut se trouver par exemple que des représentants de l'une ou l'autre église assistent à une conférence anthroposophique. Ce que je vais dire maintenant n'est nullement un reproche car la chose se comprend fort bien. Une de ces personnes, entendant par exemple une conférence qui traite du christianisme, dira ensuite : « Tout cela est très beau et ne contredit pas en somme ce que nous disons, nous autres, du haut de la chaire. Mais nous le disons de telle façon que tout le monde peut le comprendre alors que ce qui se dit ici ne peut être compris que de certains ». Voilà ce qui se passe très souvent.

Mais quiconque parle ainsi et pense que sa propre manière de concevoir et d'enseigner le christianisme est la seule possible ne tient pas compte de ceci, c'est que nous avons pour devoir de juger non pas d'après nos préférences, mais d'après les faits. Et c'est ainsi que j'ai dû répondre à l'un de ces interlocuteurs : « Vous êtes peut-être convaincu que vous enseignez les vérités chrétiennes à tous les hommes. Mais ce n'est pas votre conviction qui importe dans ce cas, ce sont les faits. Tous les hommes appartiennent-ils à votre église ? Les faits prouvent le contraire. Et ce n'est pas pour ceux à qui vous donnez ce qu'il leur faut que la science spirituelle existe ; c'est pour ceux qui ont besoin d'autre chose ». Il faut juger d'après les faits et non pas d'après nos préférences. Or les hommes ont en général beaucoup de peine à faire la distinction entre leurs préférences et les faits.

Et qu'arriverait-il si l'on ne parvenait pas à modifier l'opinion de ceux qui croient qu'eux seuls voient juste et qui sont horrifiés par celui qui parle autrement qu'eux ? Qu'arriverait-il si à cause de ce genre de personnes la vie spirituelle ne pouvait pas progresser ?

Le nombre de ceux qui ne pourraient plus recevoir l'enseignement des faits spirituels tel qu'il a été donné jusqu'ici dans certains courants traditionnels irait toujours en augmentant. De moins en moins de gens se rendraient dans les lieux où l'on peut entendre ce genre de choses. Et s'il n'y avait plus aucun courant de science spirituelle, ces gens-là n'auraient plus rien ; ils ne trouveraient plus de quoi satisfaire leurs besoins spirituels et ils dépériraient faute de nourriture.

La forme sous laquelle on reçoit la nourriture de l'esprit ne dépend pas de la volonté d'un individu mais de l'évolution. En fait, nous sommes arrivés au moment où les hommes exigent que soient satisfaits leurs besoins spirituels, entr'autres leur désir de comprendre les Évangiles. Et ce qui importe, ce n'est pas la façon dont nous voulons donner cette nourriture spirituelle, mais la façon dont l'âme humaine exige qu'elle lui soit donnée. La nostalgie de la science spirituelle est maintenant née dans l'âme humaine. Et ce n'est pas la faute de ceux qui enseignent autre chose s'ils ne répondent pas aux aspirations spirituelles de l'époque et s'ils ont peut-être moins d'auditeurs.

Nous vivons dans un temps où il devient toujours plus difficile aux cœurs humains d'accepter la Bible comme elle l'a été pendant les quatre ou cinq derniers siècles de la civilisation européenne. Ou bien l'humanité aura accès à

l'anthroposophie et par elle, apprendra à comprendre la Bible dans un sens nouveau, ou bien (et c'est déjà le cas pour nombre de ceux qui ignorent l'anthroposophie), on ne voudra plus entendre parler de la Bible. L'humanité finirait alors par l'oublier complètement ; elle disparaîtrait et les biens spirituels les plus essentiels à l'évolution de notre terre seraient à jamais perdus. C'est cela qu'il faut bien voir.

Nous en sommes à l'un des « sauts » de l'évolution : le cœur humain aspire à une interprétation anthroposophique de la Bible. C'est ainsi qu'on peut caractériser ce saut que nous faisons actuellement dans l'évolution. Quiconque a connaissance de ce fait ne se laissera jamais détourner du courant anthroposophique de la science spirituelle car il y reconnaîtra une nécessité de l'évolution humaine.

Pourtant ce qui se passe actuellement, considéré d'un point de vue plus élevé, est d'une portée relativement restreinte à côté de ce qui s'est passé lors de l'apparition du Christ sur la terre. À cette époque subsistaient encore les derniers restes d'un état de choses qui remontait à un passé immémorial et même à l'état planétaire qui a précédé notre terre. L'être humain évoluait surtout alors dans ses corps physique, éthérique et astral ; car bien que le Moi se fût incarné depuis longtemps, il ne jouait à cette époque qu'un rôle secondaire. Jusqu'à l'apparition du Christ Jésus, le Moi-entièrement-conscient était recouvert par les trois enveloppes du corps physique, du corps éthérique et du corps astral.

Supposons que le Christ ne soit pas venu sur la terre. Que serait-il arrivé ? L'évolution humaine se serait poursuivie de telle façon que le Moi se serait complètement épanoui. Mais dans la mesure où ce Moi se serait développé, les anciennes facultés, les facultés prépondérantes du corps astral, du corps éthérique et du corps physique auraient disparu. Tout ce qui était ancienne clairvoyance, tout l'ancien pouvoir de l'âme et de l'esprit sur le corps auraient cessé d'exister, car telle eût été la nécessité de l'évolution. L'homme serait devenu un Moi conscient de lui-même mais ce Moi l'aurait entraîné de plus en plus vers l'égoïsme, ce Moi aurait toujours eu tendance à étouffer l'amour et à le bannir de la terre. Les hommes seraient donc devenus des Moi, mais des Moi entièrement égoïstes. C'est là le point essentiel.

À cette époque, l'humanité était assez mûre pour pouvoir développer son Moi, mais de ce fait elle avait aussi dépassé le point où les anciennes influences pouvaient agir sur elle. Dans l'ancienne civilisation des Hébreux, par exemple, la Loi donnée sur le Sinaï pouvait exercer son action parce que le Moi n'était pas encore complètement épanoui ; c'est au corps astral, qui était alors l'élément supérieur, que fut pour ainsi dire infusée, inculquée, la manière dont il devait agir et sentir pour se comporter d'une façon juste dans le monde extérieur. La Loi est donc descendue du Sinaï comme une annonce, mais une dernière annonce avant la période de l'éclosion du Moi. Après l'éclosion complète du

Moi et si rien d'autre n'était intervenu, l'homme n'aurait considéré que son Moi. L'humanité était en effet arrivée à la maturité voulue pour le développement du Moi mais celui-ci eût été un vide, un Moi qui n'aurait pensé qu'à lui-même et n'aurait rien voulu faire pour ses semblables et pour le monde.

Donner à ce Moi un contenu, l'amener peu à peu à évoluer de telle sorte qu'il répande autour de lui ce que nous appelons l'amour, voilà ce que le Christ a accompli sur la terre. Sans le Christ, le Moi serait devenu semblable à une coupe vide ; grâce à la venue du Christ, il sera de plus en plus semblable à une coupe remplie d'amour. C'est pourquoi le Christ a pu dire à son entourage :

« Quand vous voyez un nuage se lever à l'occident, vous dites aussitôt : la pluie vient. Et il arrive ainsi. Et quand vous voyez souffler le vent du midi, vous dites : il fera chaud. Et cela arrive. Hypocrites, vous savez discerner l'aspect de la terre et du ciel ; comment ne discernez-vous pas ce temps-ci ? ».

(St-Luc XII, 54-57).

C'est-à-dire : vous ne distinguez pas les signes des temps. Car si vous les compreniez, si vous saviez juger ce qui se passe autour de vous, vous sauriez que Dieu doit entrer dans le Moi, y pénétrer, l'imprégner ; alors vous ne vous contenteriez pas de vivre sur les seules traditions du passé. Ce qui vient du passé, les scribes et les pharisiens vous le transmettent ; ils ne veulent que conserver ce qui a déjà été donné à l'humanité, sans rien y ajouter. Mais c'est là un levain qui n'aura plus d'effet sur l'évolution humaine. Et celui qui dit : Je veux en rester à Moïse et aux prophètes ne comprend pas les signes des temps ; il ignore la transformation qui s'accomplit dans l'humanité.

En quelques mots très significatifs, le Christ Jésus a dit en somme à ceux qui l'entouraient que le fait de s'imprégner du principe christique ne dépend nullement des préférences individuelles mais des nécessités du progrès de l'humanité. Par ceux de ses discours qui, dans l'Évangile de St-Luc, se rapportent aux « signes des temps », il a voulu faire comprendre que l'ancien levain, tel que le conservaient les scribes et les pharisiens, ne suffisait plus et que seul peut se figurer qu'il suffit, celui qui juge d'après ses propres préférences et ne considère pas qu'il est indispensable au progrès du monde que certaines choses soient enseignées. C'est pourquoi le Christ traite de « mensonges » ce que voulaient les scribes et les pharisiens ; c'est quelque chose qui ne s'accorde plus avec ce qu'est le monde. Tel est le véritable sens de cette expression.

C'est par comparaison avec certains faits qui se passent à notre époque qu'on peut le mieux sentir toute la force de son discours. Comment faudrait-il s'exprimer si l'on voulait appliquer à notre époque ce que le Christ a dit des scribes et des pharisiens ? Avons-nous l'équivalent des scribes ? Certes, nous avons quelque

chose d'analogue : ce sont ceux qui se refusent à envisager une interprétation plus profonde des Évangiles, ceux qui veulent en rester à ce que peuvent leur dire à ce sujet des facultés qui ne doivent rien à la science spirituelle ; ce sont ceux qui ne veulent pas suivre celle-ci dans son exploration des fondements de l'Évangile.

Car ce qu'il faut aujourd'hui aux hommes pour interpréter les Évangiles ne se développe que sur le terrain de la science spirituelle ; c'est par elle seulement qu'on peut découvrir la vérité à ce sujet. Et c'est pour cela que toutes les études faites de nos jours sur les Évangiles sont si décevantes et nous laissent si froids, pour peu que nous cherchions vraiment à connaître la vérité.

Aujourd'hui s'ajoute aux scribes et aux pharisiens une troisième catégorie de personnes : ce sont les hommes de science. Il y a donc trois catégories de gens qui veulent à tout prix étouffer ce qui mène vers l'esprit, c'est-à-dire les facultés que l'être humain peut acquérir afin de pénétrer jusqu'aux fondements spirituels des phénomènes de la nature. Car ceux auxquels on se heurte de nos jours, lorsqu'on parle dans le sens du Christ, occupent souvent les chaires universitaires ; ils sont chargés d'expliquer les phénomènes naturels et rejettent tout ce qui est explication spirituelle.

Ce sont eux qui entravent la marche de l'évolution humaine, car partout où l'on se refuse à reconnaître les signes des temps, on met obstacle au progrès de l'humanité. À notre époque, pour continuer l'œuvre du Christ, il faudrait trouver le courage de s'élever (comme il s'est élevé contre ceux qui s'en tenaient uniquement à Moïse et aux prophètes) contre tous ceux qui freinent les progrès de l'humanité parce qu'ils s'opposent à l'interprétation anthroposophique des documents religieux d'une part et de la nature d'autre part. Ce sont souvent d'ailleurs des personnes très bien intentionnées qui feraient volontiers la paix en restant dans le vague. Mais tous devraient prendre à cœur ce que, d'après l'Évangile de St-Luc, le Christ a dit dans ce sens.

Parmi les paraboles les plus belles et les plus frappantes de cet Évangile, il y a celle qu'on appelle en général la parabole de l'économe infidèle (St-Luc, XVI). On nous dit qu'un homme riche avait un économe qui fut accusé auprès de lui de dissiper son bien. Il résolut donc de le congédier. Consterné, l'économe se demanda : « Que faire ? Je ne sais pas travailler la terre et j'ai honte de mendier ». Il trouva alors la solution que voici : il se dit : « En tant qu'intendant, j'ai toujours agi en ne tenant compte que de l'intérêt de mon maître dans mes rapports avec ses débiteurs qui, par conséquent, ne m'aiment guère.

Je dois agir maintenant de façon à ce qu'ils m'aident sinon je serai ruiné. Je vais donc faire quelque chose pour leur prouver que je leur veux du bien ». Alors il alla vers l'un des débiteurs de son maître et lui demanda : « Combien dois-tu ? », puis il lui remit la moitié de sa dette. Il en fit autant avec les autres, cherchant ainsi à s'immiscer dans leurs bonnes grâces afin de pouvoir se réfugier chez eux et de ne pas mourir de faim lorsque son maître l'aurait chassé. Tel était son but. Ce qui

vient ensuite dans l'Évangile a sans doute étonné plus d'un lecteur : « *Et le maître loua l'économe infidèle de ce qu'il avait agi avec prudence* » (XVI, 8).

Parmi ceux qui commentent aujourd'hui les Évangiles, il s'en trouve qui se demandent à quelle personne s'applique le mot « maître » bien qu'il soit dit très clairement que c'est Jésus lui-même qui loue l'économe de son intelligence.

Et le texte continue : « *Car les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière* ». Voilà ce qu'il y a depuis des siècles dans la Bible. On peut se demander si personne n'a jamais réfléchi à ce que veut dire : « Les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière », car l'expression « dans leur génération » se retrouve dans toutes les traductions de la Bible. Or si l'on traduisait avec la moindre connaissance du texte grec, il faudrait dire : « Car les enfants de ce monde sont plus prudents à leur manière que les enfants de lumière ». C'est à leur manière que les enfants du monde sont plus intelligents que les enfants de lumière, dit le Christ, c'est-à-dire : d'après la façon dont ils le comprennent.

Ceux qui ont traduit ce passage depuis des siècles jusqu'à nos jours ont tout simplement confondu l'expression « à leur manière » avec un mot qui en grec lui ressemble certes beaucoup, le mot « génération » ; cela parce que dans certains cas on employait aussi ce dernier terme pour exprimer l'autre idée. Mais comment est-il possible que pareille chose soit passée inaperçue pendant des siècles et que de nouveaux traducteurs dont on dit que leurs traductions de la Bible sont bonnes et qu'ils se sont efforcés de reconstituer le texte exact n'aient pas corrigé cette erreur ? Si étrange que cela paraisse, tout se passe vraiment comme si chacun oubliait ses connaissances les plus élémentaires dès qu'il s'agit d'établir le véritable sens des documents bibliques.

Un des premiers soins de la science spirituelle devra être de rétablir les documents bibliques tels qu'ils sont vraiment. Car ce n'est pas la Bible que nous possédons aujourd'hui. Et l'on ne peut se faire aucune idée de ce que sont les Écritures pour ce qui est de leurs principaux passages. Je vais vous le prouver mieux encore.

Que signifie en somme cette parabole de l'économe infidèle ? Le sens en est clair. L'économe s'est dit : « Si je dois partir d'ici, il faut que je me fasse aimer de ces gens ». Il a compris qu'on ne peut pas « servir deux maîtres ». Et le Christ dit à son entourage : « Vous aussi, vous devez comprendre que vous ne pouvez pas servir deux maîtres : celui qui doit désormais régner en tant que Dieu dans les cœurs et celui dont les scribes, interprétant l'œuvre des prophètes, ont parlé jusqu'à présent. Car vous ne pouvez pas servir le Dieu qui, en tant que principe du Christ, doit entrer dans vos âmes et qui doit faire avancer considérablement l'humanité, en même temps que celui qui ferait obstacle à cette évolution ».

Tout ce qui était juste à une époque passée devient en effet une entrave lorsque l'évolution se poursuit. C'est même là-dessus que repose l'évolution, sur le fait que ce qui était bon à une certaine époque devient un obstacle lorsque cela se prolonge

dans une époque postérieure. Les puissances qui règnent sur les « obstacles » étaient alors désignées par le nom de Mammon : « Vous ne pouvez pas servir en même temps le Dieu qui veut le progrès et Mammon, le Dieu des obstacles. Regardez l'économe : en véritable enfant de ce monde, il a compris que même lorsqu'il s'agit du Mammon ordinaire, on ne peut pas servir deux maîtres. À plus forte raison, si vous vous élevez jusqu'à devenir enfants de lumière, vous devez comprendre que vous ne pouvez pas servir deux maîtres ».

De même, celui qui vit à notre époque doit comprendre qu'il n'y a pas de compromis possible entre le Dieu Mammon actuel, c'est-à-dire nos scribes, nos scientifiques, et la direction d'où vient pour l'humanité d'aujourd'hui la nourriture dont elle a besoin. Voilà qui est parler d'une façon christique. C'est revêtir de paroles adaptées à notre temps ce que, d'après l'Évangile de St-Luc, le Christ a voulu dire à son entourage par la parabole de l'économe infidèle où il a montré qu'on ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

Il faut comprendre les Évangiles d'une façon vivante. La science spirituelle elle-même doit devenir quelque chose de vivant. Et tout ce dont elle s'occupe doit reprendre vie sous son influence. L'Évangile doit pénétrer jusque dans nos propres facultés spirituelles. Il ne suffit pas de répéter qu'au temps du Christ il fallait se détourner des scribes et des pharisiens, car ce serait encore ne s'occuper que du passé. Ce qu'il faut, c'est que nous sachions où se trouve, où vit de nos jours le successeur de celui que le Christ Jésus appelait Mammon pour son époque. Voilà comment la compréhension devient vivante.

Cette idée joue un rôle fort important dans ce que nous raconte l'Évangile de St-Luc. Car à la parabole de l'économe infidèle qui se trouve uniquement dans cet Évangile et à l'interprétation que nous venons d'en donner est intimement liée l'une des notions les plus importantes qui soient contenues dans les Écritures. Pour mieux graver cette importante notion dans nos âmes, évoquons sous un nouvel aspect le rapport qui unit le Bouddha et son enseignement avec le Christ Jésus.

Nous avons dit que le Bouddha avait apporté à l'humanité la grande doctrine de la pitié et de l'amour. Nous avons ici un cas où ce que dit l'occultisme doit être pris d'une façon tout à fait précise, sans quoi on pourrait nous dire ceci : « Vous nous expliquez un jour que le Christ a apporté l'amour sur la terre et un autre jour, vous nous dites que c'est le Bouddha qui a apporté la doctrine de l'amour ». Ai-je donc dit deux fois la même chose ? La première fois, j'ai dit que le Bouddha avait apporté sur la terre la doctrine de l'amour et l'autre fois, j'ai dit que le Christ y a apporté l'amour lui-même, en tant que force vivante.

C'est là qu'est la grande différence. Lorsqu'il est question de choses si graves pour l'humanité, il s'agit de bien tendre l'oreille, sans quoi il arrive que ce qui est dit quelque part est répété ailleurs sous un tout autre aspect, puis on dit que pour contenter tout le monde, l'enseignement de l'amour a été attribué à deux personnages différents. Sur le terrain de l'occultisme, il s'agit de bien écouter et

lorsqu'on comprend vraiment les grandes vérités qui ont été ainsi mises en paroles, elles nous apparaissent sous leur véritable jour.

Nous savons donc que la grande doctrine de compassion et d'amour, telle que nous l'a donnée le Bouddha, est inscrite dans les préceptes du Sentier octuple. Demandons-nous quel est en somme le but que nous propose le Sentier octuple. On peut aussi poser la question autrement : à quoi parvient celui qui, du fond du cœur, prend ce Sentier octuple pour idéal ? À quoi arrive-t-il lorsqu'il se demande : « Comment deviendrai-je le plus parfait possible ? Que faut-il faire pour purifier le mieux possible mon Moi, pour que ce Moi occupe sa véritable place dans le monde ? » Il verra que s'il observe tous les préceptes du Sentier octuple, son Moi se perfectionnera autant qu'il est possible, car tout y tend vers la purification et l'ennoblissement du Moi.

Tout ce qui peut nous venir de ces merveilleux préceptes doit être élaboré en nous ; tout y pousse notre Moi à travailler à son perfectionnement. Voilà ce qui est important. Si donc l'humanité continuait à développer en elle la « roue de la loi » qui a été mise en mouvement par le Bouddha, elle arriverait peu à peu à posséder des « Moi » aussi parfaits que possible et en particulier à savoir quels sont les « Moi » les plus parfaits. Dans sa pensée, en tant que connaissance, l'humanité posséderait des « Moi » parfaits. Nous pourrions aussi dire que le Bouddha, ayant apporté à l'humanité l'enseignement de la compassion et de l'amour, si nous en saturons notre corps astral jusqu'à ce qu'il soit tout entier le produit du Sentier octuple, nous saurions tout ce que nous pouvons savoir sur les lois de ce Sentier octuple.

Mais il y a une grande différence entre la connaissance, l'idée, et la force vivante qui agit. Il y a une différence entre savoir ce que doit être le Moi et laisser pénétrer en soi la force vivante qui peut ensuite rayonner du Moi sur le monde ambiant, tout comme elle a rayonné du Christ afin d'agir sur le corps astral, le corps éthérique et le corps physique de chacun de ceux qui l'entouraient. La possibilité de savoir ce qu'est la doctrine de la pitié et de l'amour a été donnée à l'humanité par l'entremise du Bouddha. Tandis que ce que le Christ a apporté, c'est une force vivante et non pas une doctrine. Il s'est donné lui-même, il est descendu ici-bas afin d'entrer non seulement dans le corps astral de l'homme mais dans le Moi afin que celui-ci ait la force de faire rayonner la substance même de l'amour. C'est la substance, le contenu vivant de l'amour, et non pas seulement la connaissance de l'amour que le Christ a apporté sur la terre. C'est de cela qu'il s'agit.

Il y a maintenant dix-neuf cents ans plus à peu près cinq siècles que le grand Bouddha a vécu sur la terre. Et (les faits occultes nous l'apprennent), lorsque trois mille ans environ auront encore passé sur l'évolution terrestre, un assez grand nombre d'êtres humains seront assez avancés pour pouvoir suivre le Sentier octuple, l'enseignement du Bouddha, par l'impulsion de leur propre mentalité et du fond du cœur. La venue du Bouddha a été nécessaire. C'est de là qu'est partie la force que les hommes développeront peu à peu en tant que connaissance du

Sentier octuple; puis, dans trois mille ans environ, celui-ci deviendra leur propriété. Au lieu de recevoir du dehors la doctrine du Sentier octuple, ils pourront alors l'élaborer par eux-mêmes et se dire que la connaissance de la pitié et de l'amour jaillit en quelque sorte de leur âme.

Si rien d'autre n'était survenu depuis lors, sauf le fait que le Bouddha a mis en mouvement la Roue de la loi (pour reprendre l'expression usuelle), l'humanité aurait sans doute dans trois mille ans la faculté de « connaître » la doctrine de la pitié et de l'amour. Mais c'est tout autre chose d'avoir aussi la force de la vivre. Car il y a une différence entre « connaître » la pitié et l'amour et en développer aussi la « force » sous l'influence de quelqu'un. Cette faculté-là est issue du Christ. Il a versé lui-même cette force dans les êtres et elle y croîtra toujours plus. Lorsqu'ils seront au terme de leur évolution, les hommes connaîtront en toute sagesse la compassion et l'amour ; ils le devront au Bouddha ; mais ils auront aussi la faculté de faire rayonner du Moi cet amour sur l'humanité, et cela, ils le devront au Christ.

Ainsi tous deux devaient collaborer et il fallait que nous l'expliquions pour faire comprendre l'Évangile de St-Luc. La chose est d'ailleurs évidente si l'on sait interpréter dans leur véritable sens les textes de cet Évangile. Nous voyons les bergers qui accourent pour recevoir l'Annonciation. Au ciel se trouve une légion d'anges qui n'est pas autre chose que l'expression imaginative, spirituelle, du Nirmanakaya du Bouddha. Qu'est-ce qui est annoncé aux bergers ? La révélation de Dieu « au plus haut des cieux ». C'est cela que leur annonce ce Nirmanakaya du Bouddha qui plane sur l'enfant-Jésus de Nathan sous la forme d'une légion d'anges.

Mais il s'y ajoute autre chose : « Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », c'est-à-dire à ceux en qui germe la véritable force de l'amour qui doit peu à peu devenir réalité sur la terre grâce à l'impulsion donnée par le Christ. Celui-ci a ajouté la force vivante à ce qui était « révélation au plus haut des cieux ». Il l'a apportée à chaque cœur d'homme ; à chaque âme il a donné ce qui peut désormais déborder d'elle. Il ne lui a pas donné une doctrine qu'on puisse recevoir sous forme de pensée, d'idée, mais une force que l'âme peut ensuite répandre. Et cette force du Christ qui peut agir dans l'âme humaine et qui peut en rayonner, c'est cela que St-Luc ainsi que les autres évangélistes ont toujours appelé la force de la Foi. C'est en cela que consiste la foi. Et celui-là a la foi qui prend en lui le Christ, de sorte que le Christ vit en lui, que son Moi n'est pas seulement une coupe vide mais qu'il déborde d'un contenu qui n'est pas autre chose que l'amour.

Pourquoi le Christ a-t-il pu donner l'exemple de la guérison par la parole ? Parce qu'il a été le premier à mettre en mouvement la Roue de l'amour — et non pas la Roue de la loi — à en faire une faculté et une force libre. Il avait en lui tant d'amour, un amour si débordant que cet amour se répandait sur ceux de son entourage qui devaient être guéris. Car la parole qu'il prononçait (peu importe que ce fût : « Lève-toi et marche » ou « Tes péchés te sont pardonnés » ou toute autre

chose), émanait de la surabondance de son amour. Il disait des paroles qui « de l'abondance du cœur » franchissaient les bornes du Moi. Et ceux qui pouvaient en recevoir l'influence, le Christ les appelait des « croyants ». C'est le seul sens qu'on doit donner maintenant à la notion de « foi », l'une des plus importantes dans le Nouveau Testament. La foi, c'est la faculté qu'a le Moi de se dépasser lui-même, d'aller au-delà de ce qu'il peut faire tout d'abord pour son propre perfectionnement.

Le Christ étant entré dans le corps du Jésus de Nathan et s'y étant uni à la force du Bouddha, n'a donc pas enseigné comment il faut rendre le Moi le plus parfait possible mais comment le Moi doit déborder de lui-même, comment il doit se dépasser lui-même. Il le dit souvent en termes simples tels que ceux de l'Évangile de St-Luc qui parlent aux cœurs les plus naïfs. Il dit par exemple : « Il ne suffit pas que vous donniez à ceux dont vous êtes certains qu'ils vous le rendront ; car les pécheurs en font autant. Si vous êtes certains qu'on vous rendra ce que vous avez donné, vous n'êtes pas encore poussés par un amour débordant. Mais si vous donnez sachant que cela ne vous sera pas rendu, vous l'avez fait par amour, un amour qui n'est pas limité à votre Moi mais qui en rayonne comme une force ». Et dans des formes infiniment variées, le Christ nous dit que le Moi doit déborder, qu'il convient d'agir dans le monde en étant poussé par la surabondance du Moi, par un sentiment qui peut sortir de lui-même.

De tout l'Évangile de St-Luc les paroles les plus chaleureuses sont celles où il est question de cet amour débordant. Car cet Évangile contient en effet cette force de l'amour débordant dont nous pouvons nous imprégner si nous en laissons agir le texte sur notre âme au point que l'amour inspire toutes nos paroles et leur donne le pouvoir de rayonner au dehors.

Un autre évangéliste qui, vu les circonstances, a peu souligné cet amour débordant, a cependant résumé en peu de mots ce mystère du christianisme : de la surabondance du Moi jaillit l'amour et il doit naturellement inspirer toutes nos paroles et tous nos actes. Dans l'Évangile de St-Matthieu, la traduction latine nous donne l'original d'un texte qui est comme le résumé de tous les beaux chants d'amour de l'Évangile de St-Luc. Voici ce texte : « *Ex abundantia cordis os loquitur* ». (C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle). Un idéal, parmi les plus élevés du christianisme. La bouche est inspirée par le débordement du cœur, par ce que le cœur ne parvient plus à contenir. Or le cœur est mû par le sang et le sang est l'expression du Moi. Cela signifie donc : « Que tes paroles viennent d'un Moi qui déborde, qui rayonne d'une force qui est la force de la foi. Alors elles seront de celles qui contiennent vraiment la force du Christ ». C'est du débordement du cœur que parle la bouche. C'est là une des affirmations essentielles, fondamentales du christianisme.

Prenez maintenant le texte traduit. Qu'y a-t-il à cet endroit ? « C'est de la plénitude du cœur que la bouche, etc... ». Voilà des paroles qui ont suffi pendant des siècles à dissimuler une des vérités essentielles du christianisme. On ne s'est

pas aperçu de l'absurdité de dire que le cœur déborde lorsqu'il est plein. D'ordinaire, une chose ne déborde que si elle est plus que pleine. Ainsi (mais ceci n'est pas une critique) l'humanité a été entraînée vers une façon de voir qui lui cache complètement une des vérités essentielles du christianisme et on n'a jamais remarqué qu'il y a là une véritable impossibilité {8}.

Dire que nos langues actuelles ne permettent pas de traduire : « *Ex abundantia cordis os loquitur* » par « C'est du débordement du cœur que parle la bouche », c'est aussi absurde que si l'on estimait impossible de dire que c'est le surplus de chaleur d'un poêle qui chauffe la pièce. En effet, si vous chauffez un poêle au point que la chaleur ne dépasse pas les parois de celui-ci, la pièce ne sera guère chaude ; elle ne l'est que s'il y a justement surabondance de chaleur si bien que cette chaleur sort du poêle.

Nous nous trouvons donc ici devant le fait important qu'une vérité essentielle du christianisme, sur laquelle s'appuie une partie de l'Évangile de St-Luc, est voilée, si bien que l'humanité ne possède pas le sens d'un des passages les plus significatifs de l'Évangile.

Cette force qui peut déborder d'un cœur humain, c'est la force du Christ ; le mot « cœur » est mis ici pour le « Moi ». Le Moi qui peut se dépasser lui-même s'épanche par la parole. C'est seulement au terme de l'évolution terrestre que le Moi contiendra en lui le Christ tout entier. En attendant, le Christ, c'est ce qui déborde du cœur. Le cœur qui n'est que « plein » ne possède donc pas le Christ. C'est étouffer le christianisme que de ne pas donner tout son sens, toute sa valeur à la phrase en question. L'essentiel du christianisme va se révéler avec exactitude grâce aux explications données par la science spirituelle sur les grands textes religieux. La lecture de la chronique de l'Akasha dans le monde spirituel en dévoile le sens et permet de retrouver la vérité.

Et maintenant nous allons comprendre comment l'humanité avance vers l'avenir. Celui qui cinq ou six siècles avant notre ère a passé de l'état de Bodhisattva à l'état de Bouddha s'est de ce fait élevé dans les mondes spirituels de sorte qu'il peut maintenant agir sous la forme d'un Nirmanakaya. Il a été ainsi élevé à un degré supérieur ; il n'a plus besoin de descendre dans un corps physique. Mais les fonctions qui étaient les siennes en tant que Bodhisattva subsistent quoique d'une autre façon. Lorsqu'il passa de l'état de Bodhisattva à celui de Bouddha, il transmit sa tâche de Bodhisattva à un successeur qui devint à son tour Bodhisattva. Dans la tradition bouddhique on le raconte sous une forme qui contient une profonde vérité du point de vue du christianisme ésotérique. On dit donc qu'avant de descendre vers son existence de Bouddha, l'individualité du Bodhisattva enleva sa tiare céleste et la posa sur la tête du Bodhisattva qui devait lui succéder.

Ce successeur continue à agir selon la nature quelque peu différente de sa mission. Pour lui aussi, il est prévu qu'il deviendra un Bouddha. Et ce sera justement à l'époque où un certain nombre d'êtres humains auront développé

d'eux-mêmes le Sentier octuple — c'est-à-dire dans trois mille ans environ — que deviendra Bouddha celui qui est devenu Bodhisattva lorsque son prédécesseur est devenu Bouddha. C'est cinq ou six siècles avant notre ère que sa mission lui a été confiée et il deviendra Bouddha dans trois mille ans environ à partir de maintenant. Ce Bouddha, c'est celui que la tradition orientale appelle le Maïtreya Bouddha. Pour que le Bodhisattva actuel puisse devenir un jour Bouddha, il faut qu'un nombre considérable d'êtres humains aient tiré de leur propre cœur la doctrine du Sentier octuple. Ils auront d'ici là acquis la sagesse suffisante pour pouvoir le faire. Alors celui qui est actuellement Bodhisattva apportera dans le monde une force nouvelle.

Mais si d'ici-là rien d'autre ne se passait, il trouverait bien des hommes qui seraient capables de penser la doctrine du Sentier octuple grâce à leurs méditations, mais il n'en trouverait pas qui posséderaient au fond du cœur la force débordante de l'amour, de l'amour vivant. Cette force de l'amour vivant a dû intervenir entre temps afin que le Maïtreya Bouddha puisse trouver des hommes qui sachent non seulement ce qu'est l'amour, mais qui en possèdent la force en eux-mêmes.

Pour cela il a fallu que le Christ descende sur la terre. Cet Être n'a passé que trois ans ici-bas et ne s'y était pas incarné auparavant, comme vous le savez par ce qui a été dit maintes fois à ce sujet. La présence pendant trois ans du Christ sur terre — depuis le Baptême jusqu'au Mystère du Golgotha — a été cause que désormais l'amour pénétrera de plus en plus dans l'âme de l'homme, en d'autres mots, dans le Moi. Si bien que chacun étant de plus en plus imprégné du principe christique, le Moi puisse être rempli du Christ à la fin de l'évolution terrestre.

De même que la doctrine de la compassion et de l'amour a dû être d'abord instaurée par le Bodhisattva, ainsi la substance de l'amour a dû être apportée sur la terre par Celui qui l'a fait descendre des hauteurs célestes pour que le Moi de l'homme en fasse peu à peu sa propriété. Il ne faut pas dire que l'amour n'existait pas auparavant. Ce qui n'existait pas, c'est l'amour qui peut être un attribut direct du Moi. L'amour était jusque-là inspiré, versé par le Christ du haut du Cosmos et il était tout aussi peu conscient que l'était la doctrine du Sentier octuple donnée par le Bouddha. Ce qu'est le Bouddha par rapport au Sentier octuple, le Christ l'est par rapport à ce qu'il était avant d'être descendu dans une forme humaine. Ce fut pour le Christ un progrès que cette descente dans la forme humaine. Ce fait est très important.

Le successeur du Bouddha qui est actuellement Bodhisattva est bien connu de ceux qui ont suivi l'enseignement de la science spirituelle et un jour viendra où l'on pourra citer aussi le nom de ce Bodhisattva qui deviendra alors le Maïtreya Bouddha. Aujourd'hui, tant de choses ignorées du monde extérieur ayant déjà été dites, il faut nous borner à y faire allusion. Lorsque ce Bodhisattva apparaîtra sur la terre et deviendra Maïtreya Bouddha, il y trouvera la graine déposée par le Christ. Ce seront les êtres humains qui diront : « Non seulement ma tête est pleine

de la sagesse du Sentier octuple, non seulement je possède la doctrine, la connaissance de l'amour, mais mon cœur est rempli de la substance même de l'amour qui en rayonne et en déborde sur le monde ». C'est avec ceux-là que le Maïtreya Bouddha pourra réaliser sa future mission en vue du progrès dans le monde.

Voilà comment toutes choses concordent. C'est maintenant seulement que nous comprenons toute la profondeur de l'Évangile de St-Luc. Il ne nous parle pas d'un enseignement, il nous parle de l'Entité qui a pénétré substantiellement dans les êtres terrestres, dans l'organisation même de l'être humain. Ce fait s'exprime comme suit en occultisme : les Bodhisattvas qui deviennent Bouddha pourraient sauver l'esprit de l'être humain par la sagesse, mais ils ne pourraient jamais sauver l'homme tout entier. Car l'homme tout entier ne peut être sauvé que si non seulement la sagesse mais aussi la chaleur de l'amour s'infiltré à travers toute son organisation. La mission du Christ a été de sauver les âmes au moyen du flot d'amour qu'il a apporté sur la terre. Les Bodhisattvas et le Bouddha ont eu pour tâche d'apporter la connaissance de l'amour; quant à la force de l'amour, il appartenait au Christ de la donner à l'humanité. Telle est la distinction que nous devons établir.

CHAPITRE X

Karma et réincarnation. – Résurrection du jeune homme de Naïn. – La naissance virginale. – Le signe de Jonas et le signe de Salomon. – Le signe de la mort sur la Croix. – L'Évangile de la foi, de l'amour, de l'espérance.

CE qui va nous occuper aujourd'hui, c'est de faire un tout des diverses connaissances que nous avons acquises ces derniers jours et d'éclairer à la lumière de la science spirituelle ce point culminant qu'est pour nous le Mystère du Golgotha, tel qu'il se présente dans l'Évangile de St-Luc.

Hier, nous avons essayé d'apporter quelques précisions sur ce qui s'est passé à l'époque où, pendant trois ans, le Christ a marché sur la terre et nous avons vu précédemment que cet événement a pu s'accomplir grâce à la rencontre des courants spirituels que nous avons étudiés. À quel point la mission du Christ Jésus est admirablement caractérisée dans l'Évangile de St-Luc, on le voit bien pourvu qu'on sache en éclairer les descriptions à la lumière des connaissances qui peuvent être tirées de la chronique de l'Akasha.

Mais quelqu'un pourrait nous poser la question suivante : comment se fait-il (puisque le courant spirituel du bouddhisme s'intègre d'une façon vivante à la doctrine chrétienne), que celle-ci ne fasse aucune mention de la grande loi du Karma, de la compensation qui s'établit au cours des incarnations successives d'un être humain ? Or ce serait bien mal comprendre l'Évangile de St-Luc que de croire que la notion d'une loi du Karma ne s'y trouve pas. Car elle s'y trouve bien. Mais si l'on veut comprendre ce genre de choses, il faut voir que les besoins de l'âme humaine sont différents aux différentes époques et que les grands instructeurs de l'évolution mondiale n'ont pas toujours pour mission de révéler à l'humanité la vérité absolue sous une forme abstraite; car les hommes étant à des degrés différents de maturité, ils ne la comprendraient guère.

Ces grands instructeurs doivent donc s'exprimer de telle façon que chaque époque reçoive ce qui lui convient. L'influence du grand Bouddha a doté l'humanité de la sagesse qui peut l'amener à comprendre la doctrine du Karma, ainsi que celle de la réincarnation qui en dépend, en rattachant cette doctrine aux notions de pitié et d'amour telles qu'elles sont contenues dans le Sentier octuple. Et si l'on n'y parvient pas en suivant cette voie, c'est qu'on ne sait pas retrouver dans l'âme humaine ce qui la mène à admettre les idées de Karma et de réincarnation.

Hier nous avons dit que dans trois mille ans à partir de maintenant, une grande partie de l'humanité sera assez avancée pour tirer de son propre fond la doctrine du Sentier octuple et (nous pouvons l'ajouter aujourd'hui) la connaissance du Karma et de la réincarnation. Mais ceci doit se faire peu à peu. Car la fleur ne

s'épanouit pas aussitôt la graine enfoncée dans la terre ; la plante doit nécessairement se développer feuille à feuille. De même faut-il que l'évolution du courant spirituel qui passe à travers l'humanité se poursuive d'étape en étape, chaque chose apparaissant à son heure.

Celui qui, au moyen de facultés acquises par la science spirituelle descend aujourd'hui dans les profondeurs de son âme voit bien que l'enseignement de ce que sont le Karma et la réincarnation est une nécessité. Mais notez bien que l'évolution n'a pas lieu inutilement ; c'est à notre époque seulement que les âmes sont de nouveau assez mûres pour retrouver en elles-mêmes ces notions. Il n'eût pas été bon de les révéler exotériquement quelques siècles plus tôt. Rendues publiques prématurément, les vérités de la science spirituelle auxquelles aspirent ardemment les âmes d'aujourd'hui et qui sont liées à l'investigation occulte des Évangiles, auraient nui à l'évolution humaine.

Car il fallait que ces âmes en ressentent le besoin ardent, il fallait qu'elles acquièrent des facultés qui leur permettent d'accepter les notions de Karma et de réincarnation. Il fallait donc que ces âmes aient déjà vécu avant et après la venue du Christ et qu'elles aient passé par les expériences qu'il faut faire avant qu'on soit mûr pour comprendre ces vérités. Révéler ces choses ouvertement dès les premiers siècles du christianisme, c'eût été exiger de l'évolution humaine un effort qui équivaldrait à faire sortir de la plante la fleur avant les feuilles.

L'humanité est aujourd'hui seulement assez mûre pour comprendre le contenu spirituel de la loi de Karma et de réincarnation. Quoi d'étonnant par conséquent à ce que dans les Évangiles, tels qu'ils nous ont été conservés à travers les siècles, il se trouve certaines choses qui donnent en réalité une idée tout à fait fautive du christianisme ? En un sens, l'Évangile a été donné prématurément à l'humanité et c'est aujourd'hui seulement que celle-ci est capable d'acquérir toutes les facultés qui peuvent l'amener à comprendre leur véritable contenu. Il était absolument nécessaire que pour son enseignement, le Christ tint compte de l'état, de la composition des âmes de son époque ; il ne s'agissait donc pas d'enseigner sous forme de doctrines abstraites ce que sont la réincarnation et le Karma, mais d'inculquer à l'âme humaine des sentiments capables de la mûrir et de l'amener peu à peu à admettre ces notions. C'est-à-dire qu'il fallait dire à cette époque ce qui pouvait peu à peu aboutir à une compréhension du Karma et de la réincarnation et non pas enseigner la doctrine elle-même.

Cela, le Christ Jésus et ceux qui l'entouraient le faisaient-ils ? Pour le savoir, il faut ouvrir l'Évangile de St-Luc en sachant le lire. Si nous le lisons en sachant vraiment comprendre ce genre de choses, nous y verrons comment la loi du Karma a pu être enseignée à l'époque.

« Heureux vous qui êtes pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous. Heureux vous qui avez faim, car vous serez rassasiés. Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie. Heureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous chasseront, qu'ils vous diront des outrages et rejetteront votre nom comme infâme à cause du Fils de l'Homme. Réjouissez-vous en ce jour et tressaillez d'allégresse, car

vosre récompense sera grande dans le ciel ».

(St-Luc, VI, 20-23).

Nous avons ici la doctrine de la « compensation ». Il n'est pas fait mention d'une façon théorique du Karma et de la réincarnation, mais on s'efforce de nous inculquer le sentiment, la certitude que celui qui a faim dans n'importe quel domaine recevra une compensation. Il fallait que ces sentiments soient implantés dans les âmes. Et celles qui, vivant à cette époque, ont reçu la doctrine sous cette forme, furent assez mûres lorsqu'elles se réincarnèrent pour la recevoir sous forme de connaissance, la connaissance du Karma et de la réincarnation. Il fallait à l'époque semer dans les âmes ce qui allait peu à peu y mûrir, car une époque entièrement nouvelle s'ouvrait, une époque où des hommes en pleine maturité commençaient à développer leur Moi, la conscience de leur Moi.

Alors qu'auparavant, ils recevaient des « révélations » dont ils ressentaient les effets dans leur corps astral, leur corps éthérique et leur corps physique, il fallait maintenant que leur Moi devienne pleinement conscient. Ce Moi ne devait pourtant se remplir que peu à peu des forces qu'il devait acquérir. Seul le Moi unique qui vivait alors sur la terre et dont le corps avait été spécialement préparé put réaliser en lui le principe universel du Christ dans le Jésus de Nathan auquel s'était incorporée l'individualité de Zoroastre. Tous les autres hommes doivent développer peu à peu, à la suite du Christ, ce qui a vécu trois ans sur la terre dans cette unique personnalité. Ce n'est pour ainsi dire qu'un germe qui en a été implanté par le Christ dans la nature humaine mais ce germe doit croître et s'épanouir peu à peu.

Ainsi des mesures ont toujours été prises pour qu'à l'heure voulue, apparaissent dans l'évolution de la terre ceux qui doivent y introduire ce que l'humanité ne pourra assimiler qu'à une époque plus tardive. Celui qui est apparu sur la terre en tant que Christ a veillé à ce qu'aussitôt après son passage, l'humanité reçoive une révélation qu'elle puisse comprendre. Il a aussi veillé à ce qu'apparaissent ensuite des individualités capables de pourvoir aux besoins spirituels des âmes, au fur et à mesure que celles-ci mûrissaient.

C'est l'auteur de l'Évangile de St-Jean qui nous dit comment le Christ a pourvu aux besoins spirituels des temps qui ont suivi l'événement de Palestine. Il nous raconte que le Christ lui-même a ressuscité dans la personne de Lazare l'individualité qui a exercé ensuite son activité sous le nom de Jean et dont l'enseignement a pris la forme de l'Évangile que nous avons commenté dans d'autres conférences. Mais le Christ devait encore prévoir pour l'avenir la venue d'une autre individualité qui devait introduire dans le cours normal de l'évolution ce que l'humanité pourrait assimiler plus tard. Cette individualité, le Christ a dû la ressusciter. De quelle façon cela s'est passé, l'auteur de l'Évangile de St-Luc nous

le dit fidèlement. (VII, 11-15) {9}.

Tout en disant qu'il décrit ce que, par l'Imagination et l'Inspiration, les clairvoyants ont pu percevoir de l'événement de Palestine, il fait allusion à ce qui sera enseigné par quelqu'un d'autre — mais seulement dans l'avenir —. C'est pourquoi il introduit aussi dans son Évangile le récit d'une résurrection. Et cette résurrection, celle du jeune homme de Naïn, contient le secret du christianisme de l'avenir. Tandis que dans le récit de la guérison de la fille de Jaïre, les mystères sont d'une profondeur telle que le Christ n'y admet que de rares témoins auxquels il recommande de ne pas raconter ce miracle, nous voyons ici se produire une autre résurrection dont la nouvelle se répand aussitôt. Dans un cas, il s'agit d'une guérison qui suppose que celui qui l'effectue voit profondément dans les phénomènes de la vie physique. L'autre cas est celui d'une résurrection, d'une initiation. L'individualité qui habite le corps du jeune homme de Naïn est destinée à faire l'expérience d'une initiation très spéciale.

Il y a en effet différentes sortes d'initiations. L'une d'elles consiste à ce que celui qui a été initié voit, aussitôt après l'acte d'initiation, s'illuminer en lui la connaissance des mondes supérieurs dont il perçoit alors les faits et les lois. Un autre genre d'initiation se passe de telle façon que seul un germe est déposé tout d'abord dans l'âme en question si bien que celle-ci doit attendre qu'une autre incarnation fasse s'épanouir ce germe. C'est alors seulement que l'homme devient un initié au vrai sens du mot.

C'est ce dernier genre d'initiation qui a eu lieu pour le jeune homme de Naïn. Son âme a été transformée par ce qui s'est passé en Palestine, mais, à l'époque, elle n'a pas pris conscience de s'être élevée dans les mondes supérieurs. Les forces qui ont été implantées chez elle n'ont germé que dans son incarnation suivante. Ici, dans une conférence exotérique, nous ne pouvons pas citer de noms. Remarquons seulement que l'individualité ressuscitée par le Christ dans la personne du jeune homme de Naïn se retrouva plus tard dans celle d'un grand penseur religieux ; ainsi à une époque postérieure, un nouveau propagateur du christianisme a pu apporter en unissant des forces qui avaient été implantées autrefois dans son âme.

Le Christ a donc veillé à ce que surgisse ainsi un homme capable de faire progresser le christianisme. L'individualité qui a été initiée dans la personne du jeune homme de Naïn est destinée à introduire plus tard dans le christianisme les doctrines de la réincarnation et du Karma, doctrines qui ne pouvaient pas encore être données sous la forme d'un enseignement intellectuel à l'époque où le Christ était sur la terre, parce qu'à cette époque, il fallait peu à peu en déposer le sentiment dans les âmes. Dans l'Évangile de St-Luc, le Christ-Jésus insiste fortement sur ce fait qu'un élément tout à fait nouveau, la prise de conscience du Moi, est entré dans l'évolution humaine. Il dit (mais il faut savoir le lire), qu'autrefois les hommes ne voyaient pas le monde spirituel s'infiltrer dans leur Moi conscient, mais que cet élément spirituel affluait en eux à travers leur corps physique, leur corps éthérique et leur corps astral et que cet afflux de forces

spirituelles et divines allait toujours de pair avec un certain degré d'inconscience.

Or il devait en être autrement désormais. Dans le courant spirituel qui devait constituer le champ d'action immédiat du Christ, les hommes avaient dû recevoir d'abord la Loi du Sinaï qui ne s'adressait qu'au corps astral. Cette Loi leur fut donnée de telle façon qu'elle agissait bien en eux mais son action ne dépendait pas directement des forces du Moi. Ces forces n'ont pu devenir actives qu'à l'époque du Christ parce que c'est alors seulement que l'homme en est arrivé à prendre conscience de son Moi. Cela, le Christ l'indique dans l'Évangile de St-Luc, là où il dit que pour recevoir un principe tout nouveau, il faut d'abord que les hommes parviennent à la pleine maturité de l'âme, là où il parle du Précurseur, de Jean-Baptiste. De quelle façon le Christ lui-même considérait-il l'individualité de Jean-Baptiste ?

Il nous dit que Jean-Baptiste était destiné, avant la venue du Christ, à personnifier aux yeux des hommes et dans sa forme la plus pure, la plus noble, la doctrine des prophètes, l'héritage des temps anciens. Il considère en quelque sorte Jean-Baptiste comme le dernier représentant de ce qui appartient au passé. « La Loi et les prophètes » vont jusqu'à Jean-Baptiste. Celui-ci devait représenter une dernière fois ce que l'ancienne doctrine et l'ancienne mentalité pouvaient offrir à l'humanité. Comment en effet cette ancienne mentalité se présentait-elle à l'époque qui précéda l'intervention du Christ ?

Il va maintenant être question de quelque chose que la science enseignera elle aussi le jour où elle consentira à se laisser inspirer par la science spirituelle, si singulier que cela puisse paraître aujourd'hui. (Je dois aborder ici un point que je ne puis qu'effleurer, mais qui vous montrera dans quelles profondeurs la science spirituelle est appelée à porter la lumière, précisément dans le domaine scientifique).

Considérez les divers domaines de la science actuelle : du fait que celle-ci ne veut pénétrer les secrets de l'existence humaine qu'avec les moyens de la raison, vous entendrez souvent dire que la coopération du germe masculin et du germe féminin donne naissance à l'être humain tout entier. C'est une des préoccupations fondamentales de la science moderne. Au moyen du microscope, elle cherche à déterminer les qualités inhérentes au germe masculin et celles qui viennent de l'élément féminin et elle est satisfaite lorsqu'elle croit avoir ainsi prouvé que l'être humain provient tout entier de l'action conjuguée de ces deux éléments.

Pourtant la science arrivera d'elle-même à reconnaître que seule une partie de l'être humain est déterminée par la coopération du germe masculin et de l'élément féminin et qu'en ce qui concerne l'homme d'aujourd'hui, dans le cycle actuel de l'évolution, c'est un fait qu'on a beau savoir ce qui provient d'un côté et d'un autre, l'homme tout entier n'en est, en général, pas expliqué pour autant. Il y a chez tout homme quelque chose qui ne provient pas du germe, qui est pour ainsi dire de « naissance virginale », qui, venant de domaines tout différents, intervient dans la conception. Au germe de l'individu s'unit quelque chose qui ne descend ni du père,

ni de la mère et qui pourtant lui appartient, lui est destiné, qui s'infiltré dans son Moi et qui peut être ennobli s'il prend en lui le principe du Christ.

Ce qui dans l'homme s'unit au Christ au cours de l'évolution humaine, est de naissance virginale. Et ceci est en rapport (la science le reconnaîtra un jour par ses propres moyens), avec la transformation fondamentale qui s'est opérée à l'époque du Christ. Auparavant, il ne pouvait rien y avoir dans l'être humain qui n'y eût été implanté par l'intermédiaire du germe. Mais l'évolution du Moi est vraiment soumise à des transformations au cours du temps. L'humanité a changé depuis cette époque. Et maintenant elle doit développer et perfectionner de plus en plus ce qui est venu s'ajouter aux parties composantes du germe, cela en prenant en elle le principe du Christ.

Nous abordons ici une vérité très subtile. Et pour celui qui connaît la science moderne, il est remarquable et intéressant de noter qu'il y a déjà aujourd'hui des domaines où les savants heurtent pour ainsi dire du nez le fait qu'il y a chez l'homme quelque chose qui ne provient pas du germe. Les conditions favorables sont là mais l'intellect du savant ne va pas assez loin pour lui permettre de reconnaître ce qui résulte de ses propres expériences, de ses propres observations. Car dans les expériences qu'il fait objectivement, il se passe autre chose que ce qu'admet aujourd'hui la science. Celle-ci n'irait pas bien loin si elle dépendait uniquement de l'habileté des savants.

Pendant que tel ou tel savant étudie dans un laboratoire, une clinique ou un cabinet de travail, les Puissances qui dirigent l'univers se tiennent derrière lui et suscitent des phénomènes que l'observateur ne comprend pas et dont il n'est que l'instrument. Il est donc absolument exact de dire que même la recherche objective est dirigée par les « Maîtres », c'est-à-dire par des individualités supérieures. Mais les choses dont il est question ici échappent ordinairement à l'observation. Elles seront pourtant observées lorsque les facultés conscientes du savant seront imprégnées des enseignements spirituels de l'anthroposophie.

Du fait que s'est produit ce que j'ai décrit plus haut, une grande transformation a eu lieu dans les facultés humaines à partir de la venue du Christ sur la terre. Auparavant, l'homme ne pouvait se servir que des facultés qui lui venaient des germes paternel et maternel, car ce sont les seules qui puissent se former en lui. Entre la naissance et la mort, nous développons les facultés de notre corps physique, notre corps éthérique et notre corps astral. Avant l'époque du Christ, les instruments dont l'homme se servait pour lui-même ne pouvaient être préparés qu'à partir du germe ; plus tard s'y ajouta ce qui est de naissance virginale, ce qui n'est pas animé par le germe. Cet élément peut naturellement devenir très corrompu, si l'être humain adopte un point de vue purement matérialiste. Mais s'il s'ouvre à la chaleur qui rayonne du principe du Christ, cet élément peut être ennobli et il revient au cours des incarnations suivantes dans un état de toujours plus grande perfection.

Il est donc évident que toutes les révélations antérieures à celle du Christ

contenaient un élément lié aux facultés héréditaires que reçoit l'être humain avec le germe physique. Et d'autre part, il faut bien voir que le Christ a dû en appeler à des facultés qui n'ont rien de commun avec le germe terrestre, mais qui s'unissent avec le germe qui vient des mondes divins. Tous ceux qui sont venus avant le Christ ne pouvaient se servir, pour se faire comprendre de leurs contemporains, que des facultés qui sont transmises à l'être terrestre par les tendances innées du germe. Tous les prophètes, tous les guides spirituels, quelque élevés qu'ils fussent, et même lorsqu'ils naissaient en tant que Bodhisattva, étaient obligés de se servir, pour accomplir leur tâche, de facultés qui étaient transmises par le germe.

Quant au Christ Jésus, il s'adresse à ce qui dans l'homme ne provient pas de ce germe, qui est d'origine divine. C'est à cela (d'après l'Évangile de St-Luc) qu'il fait allusion lorsqu'il parle de Jean-Baptiste à ses disciples :

« Je vous le dis, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean ». (Luc, VII, 28).

« Nés de femmes », c'est-à-dire dont la nature telle que nous la voyons s'explique par le fait qu'ils sont nés des germes masculin et féminin, par la naissance physique. Mais le Christ ajoute :

« Cependant, le plus petit dans le Royaume de Dieu est plus grand que lui ».

C'est-à-dire : la moindre partie de ce qui n'est pas né de la femme, de ce qui s'unit à l'être humain en venant du Royaume de Dieu, est plus grande que Jean. Quelle profondeur se cache derrière de telles paroles ! Le jour où l'on se décidera à étudier la Bible à la lumière de la science spirituelle, on verra qu'elle renferme des vérités d'ordre physiologique qui dépassent en grandeur tout ce que la plus récente physiologie peut nous offrir. Une parole comme celle que nous venons de citer nous pousse à rechercher la connaissance des plus importantes vérités physiologiques. Tant est profonde la Bible quand on la comprend d'une façon exacte.

Ce que je viens de vous dire, le Christ Jésus l'expose de maintes façons et sous d'autres formes. Il veut dire que ce qui doit grâce à lui prendre vie dans le monde est absolument nouveau, différent de tout ce qui a jamais été apporté jusqu'alors, parce que son enseignement s'adresse à des facultés qui sont originaires du Royaume des cieux et dont nous n'avons pas hérité. Il montre combien il est difficile aux hommes de s'élever peu à peu jusqu'à la compréhension d'une pareille doctrine, d'un Évangile, et qu'ils exigent d'être persuadés comme ils l'ont été jusqu'alors. Mais il leur dit aussi : vous ne pouvez pas être persuadés de cette nouvelle vérité de la même façon, car les témoignages que vous receviez par l'ancienne voie ne pourraient pas vous convaincre dans la nouvelle.

Or la représentation la plus parfaite des modes d'expression, des formes de l'ancienne vérité, telle que l'homme peut la concevoir, a été symbolisée par ce qu'on appelle le signe de Jonas. Ce symbole était celui de la façon dont l'être humain s'élève peu à peu vers la connaissance et l'accès des mondes spirituels ou, pour parler comme la Bible : la façon de devenir prophète.

Voici comment on parvenait autrefois à l'initiation : il fallait d'abord faire mûrir l'âme, se préparer dans ce but, puis passer trois jours et demi dans un état où l'on était entièrement séparé du monde extérieur et privé des organes qui servent à le percevoir. Ceux qui devaient être conduits dans le monde spirituel subissaient donc d'abord une préparation minutieuse. Leur âme était préparée à connaître la vie spirituelle ; puis ils étaient isolés pendant trois jours et demi dans un endroit où ils ne pouvaient rien voir du monde extérieur, où leur corps était dans un état semblable à la mort ; trois jours et demi plus tard, on les réveillait et leur âme était rappelée dans leur corps.

Ces hommes étaient alors capables de se souvenir de la vision qu'ils avaient eue des mondes spirituels et d'en faire part à d'autres. Le grand secret de l'initiation, c'était que l'âme, longuement préparée, était séparée de son corps pendant ces trois jours et demi et transportée dans un tout autre monde ; ainsi isolée du monde extérieur, elle pénétrait dans les mondes supérieurs. Chez tous les peuples, il y a eu de ces hommes qui pouvaient témoigner des mondes spirituels ; ils avaient passé par ce que la Bible appelle le séjour de Jonas dans le ventre de la baleine. Une fois initié, celui qui y avait été préparé se distinguait aux yeux du peuple par un signe que portaient tous ceux qui pouvaient par eux-mêmes avoir l'expérience du monde spirituel : le signe de Jonas.

C'était là un des modes d'initiation. C'est celui dont le Christ dit :

« Il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas »

(St-Luc, XI, 29).

Et dans l'esprit de l'Évangile de St-Luc, il s'exprime avec encore plus de précision : « Il peut se faire que, tel un héritage du passé, subsiste encore une clairvoyance brumeuse, crépusculaire, qu'on peut avoir sans y être pour rien, sans initiation et qui permet d'entrer dans le monde spirituel par une révélation venue du ciel ». Il veut dire qu'outre les initiés dont il vient d'être question, il y en a d'autres qui ont accès au monde spirituel tout en vivant au milieu des autres hommes et qui, simplement par leur hérédité et sans avoir passé par une initiation, sont capables de recevoir du ciel certaines révélations dans une espèce d'état de transe. Le Christ montre que cette double façon d'accéder au monde spirituel est venue des temps anciens et il dit : « Rappelez-vous le roi Salomon ». Pour lui celui-ci était une de ces individualités qui pouvaient voir dans le monde spirituel sans effort personnel et par une révélation venue du ciel. C'est la reine de

Saba, celle qui s'était rendue auprès du roi Salomon, qui était porteuse de cette sagesse révélée ; c'est elle qui représente ceux qui étaient prédestinés à posséder l'héritage de la clairvoyance vague et nébuleuse dont étaient doués tous les hommes de l'ère atlantéenne.

Il existait donc ces deux genres d'initiés. Les uns étaient représentés par Salomon, recevant symboliquement la visite de la reine de Saba, de la reine du Midi. Les autres étaient marqués du signe de Jonas, c'est-à-dire de l'ancienne initiation par laquelle, complètement isolé du monde extérieur, on passait trois jours et demi dans le monde spirituel.

Et maintenant le Christ ajoute : « *Et voici, il y a ici plus que Salomon..... il y a ici plus que Jonas* ». (Luc, XI, 31-32). Il indique par là que quelque chose de nouveau est entré dans le monde ; il n'est plus seulement question de révélations extérieures faites au corps éthérique comme dans le cas de Salomon, ni de révélations intérieures, transmises au corps éthérique par un corps astral préparé à cet effet, comme chez ceux qui sont symbolisés par le signe de Jonas. Maintenant, l'homme qui s'y prépare dans son Moi s'unit à ce qui fait partie du Royaume des Cieux. Car certaines forces provenant du Royaume des cieux s'allient avec la partie vierge de l'âme qui en provient elle aussi et que les hommes peuvent corrompre en se détournant du principe du Christ mais qu'ils peuvent aussi nourrir, cultiver en s'imprégnant de ce qui émane de ce principe du Christ.

Ainsi, dans l'esprit de l'Évangile de St-Luc, le Christ introduit dans son enseignement l'élément nouveau qui est alors apparu sur la terre et nous voyons que toutes les anciennes façons d'annoncer le Royaume de Dieu ont été transformées par l'événement de Palestine. Le Christ dit donc à ceux dont il suppose que par suite de leur préparation, ils peuvent un peu le comprendre :

« *Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le Royaume de Dieu* »

(Luc, IX, 27).

Ils le verront, non seulement comme Salomon par une révélation, ou par l'initiation comme Jonas. S'ils n'allaient pas plus loin, ils ne verraient jamais le Royaume de Dieu dans leur incarnation actuelle : ils mourraient plutôt. C'est-à-dire qu'avant de mourir, ils ne verraient pas le Royaume de Dieu s'ils n'étaient pas initiés ; mais alors ils devraient passer par un état semblable à la mort.

Or le Christ voulait montrer qu'il pouvait y avoir des hommes qui, avant de mourir, seraient capables de voir le Royaume des Cieux grâce à l'élément nouveau qui était venu dans le monde. Tout d'abord, les disciples n'ont pas compris de quoi il s'agissait. Pourtant le Christ voulait leur faire comprendre que c'étaient eux qui, sans mourir de leur mort naturelle ou de la mort symbolique de l'ancienne initiation, allaient connaître les secrets du Royaume des Cieux. Et nous avons cet

admirable passage de l'Évangile de St-Luc où le Christ parle d'une révélation supérieure et dit : « Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le Royaume de Dieu ». Mais ceux qui l'entouraient n'ont pas compris que c'étaient eux qui étaient prédestinés à subir l'action puissante du Moi, de ce principe du Christ grâce auquel ils allaient pouvoir s'élever directement dans le monde spirituel. Le monde spirituel allait se révéler à eux, sans le signe de Salomon et sans le signe de Jonas. Est-ce vraiment ce qui s'est passé ?

À ces paroles succède immédiatement la scène de la Transfiguration. Trois disciples : Pierre, Jacques et Jean, sont conduits dans le monde spirituel où viennent à leur rencontre Moïse et Elie, ainsi que l'élément spirituel qui vit dans le Christ. Un moment, ils ont la vision de ce monde, ce qui leur prouve que cette vision peut dorénavant être obtenue sans le signe de Salomon ou celui de Jonas. Mais en même temps, on voit qu'ils sont encore novices, car ils s'endorment aussitôt après qu'ils ont été arrachés à leur corps astral par la force de l'événement. Le Christ les trouve donc endormis. Cela tendait à montrer quelle est la troisième façon de pénétrer dans le monde spirituel, outre celles qui avaient lieu sous le signe de Salomon et celui de Jonas.

Quiconque s'entendait à cette époque à interpréter les signes des temps savait que le Moi devait se développer, qu'il devait désormais être directement inspiré, que les forces divines devaient agir directement dans le Moi. Mais il fallait aussi faire comprendre que les hommes, quelle que fût leur supériorité, n'étaient pas encore capables de prendre en eux le principe du Christ. La Transfiguration constituait un début dans ce sens mais prouvait cependant que les disciples eux-mêmes étaient incapables d'assimiler entièrement le principe du Christ. Aussi leurs forces les ont-ils trahis immédiatement après, lorsque, cherchant à appliquer le principe du Christ, ils ont voulu guérir un homme possédé d'un esprit malin mais n'y sont pas parvenus. Le Christ leur rappelle alors qu'ils n'en sont encore qu'à leurs débuts en leur disant :

« Il faudra que je reste avec vous longtemps encore avant que vos forces puissent se transmettre à d'autres ».

(Luc, IX, 40-43).

Et il guérit celui que ses disciples n'ont pu guérir. Mais il leur dit ensuite, revenant encore une fois sur le mystère qui se cache ici : « Le Fils de l'Homme doit être livré entre les mains des hommes », c'est-à-dire que le principe que les hommes doivent développer en eux pendant leur mission terrestre doit pénétrer en eux peu à peu, que va leur être confié ce Moi dont il faut voir dans le Christ la forme la plus sublime.

« Écoutez bien ceci : le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes. Mais ils ne comprenaient point cette parole; elle était voilée pour eux afin qu'ils n'en saisissent pas le sens ».

(Luc, IX, 44-45).

Et maintenant combien y a-t-il d'hommes qui aient compris cette parole ? Pourtant il y en aura de plus en plus qui comprendront qu'à l'époque, le Moi, le Fils de l'Homme a dû être livré aux hommes. Le Christ ajoute l'explication suivante qui pouvait être donnée à ce moment-là ; aujourd'hui, l'homme que nous voyons devant nous est le produit d'anciennes forces qui étaient actives alors qu'aucune entité luciférienne ne s'était encore attaquée à l'être humain. Les entités lucifériennes sont intervenues et ont avili celui-ci et nos facultés actuelles portent les traces de cet événement.

Par tout ce qui vient du germe, quelque chose s'est introduit dans la conscience humaine avant notre temps, quelque chose qui a entraîné l'homme dans une sphère inférieure. L'être humain est double. Ce qu'il a acquis de conscience jusqu'ici est complètement imprégné de forces lucifériennes, de forces du passé. Seul ce qui en lui est de nature inconsciente — c'est-à-dire un dernier reste de son évolution sur Saturne, le Soleil et la Lune, évolution qui s'est passée avant l'arrivée des forces lucifériennes — pénètre en lui comme un élément vierge. Mais cet élément ne peut pas s'unir à lui sans ce qu'il peut développer grâce au principe du Christ.

Tel qu'il se présente aujourd'hui à nos yeux, l'homme est avant tout un produit de l'hérédité, un composé de ce qui lui vient de ses ascendants. Dès le début de sa croissance, c'est une dualité et une dualité déjà imprégnée de forces lucifériennes. Tant qu'il n'est pas éclairé par la conscience du Moi, tant que par son propre Moi il ne sait pas faire la distinction entre le bien et le mal, sa nature primitive se révèle à travers le voile de sa nature ultérieure. Seule la partie qui chez l'homme est restée pure, enfantine, conserve encore un dernier reste de la nature qui était la sienne avant qu'il soit tombé sous l'influence des entités lucifériennes. L'homme que nous avons aujourd'hui devant nous est en partie enfant, en partie adulte.

La partie adulte est celle qui est imprégnée de forces lucifériennes dont l'influence se fait sentir dès le tout premier état du germe. Ces forces lucifériennes se trouvent déjà chez l'enfant, de sorte que ce qui a été implanté antérieurement dans l'être humain, avant l'intervention de Lucifer ne peut pas se faire jour dans la vie ordinaire. Il faut que ce soit à nouveau éveillé par la force du Christ. La force du Christ doit s'unir à ce qu'il y a de meilleur dans la nature de l'enfant. Elle ne doit pas faire appel aux facultés que l'homme a corrompues, à ce qui est seulement issu de l'être intellectuel ; elle doit s'adresser à ce qui survit d'un passé très ancien dans la nature de l'enfant, à ce qui existe de meilleur. Cela, la force du Christ doit le régénérer pour, en partant de là, féconder tout le reste.

« Il survint une discussion pour savoir quel était le plus grand parmi eux »

(Luc, IX, 46).

C'est-à-dire qui était le plus capable de prendre en lui le principe du Christ. « Mais Jésus connaissant leur pensée prit un petit enfant, le mit au milieu d'eux et leur dit : Celui qui reçoit ce petit enfant en mon nom (c'est-à-dire celui qui s'unit au nom du Christ avec ce qui est resté des temps pré-lucifériens) me reçoit et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé », c'est-à-dire qui a envoyé sur la terre cette partie-là de l'homme. Ici se trouve affirmée la grande importance de ce qui est resté « enfant » dans l'homme et qui doit être conservé et cultivé avec soin dans la nature humaine.

Il arrive qu'on dise : telle personne a en somme de très bonnes dispositions. On peut se donner beaucoup de peine pour développer ces bonnes dispositions, comme il peut aussi se faire que la vie courante fasse faire des progrès à cette personne. Mais de la façon dont on s'y prend aujourd'hui, on ne tient pas assez compte de ce qui existe dans les profondeurs de l'être humain. On devrait considérer la partie de l'être humain qui est restée « enfant » car c'est en partant de là que les autres facultés seront ravivées par la force du Christ. C'est cette partie enfantine qu'il faut rendre sage afin que les autres facultés le redeviennent. En ce sens tout homme porte en lui une nature d'enfant ; stimulée, elle deviendra aussi susceptible de s'unir au principe du Christ.

Quant aux forces qui sont soumises à l'influence de Lucifer, quelque supérieures qu'elles soient, elles ne peuvent aujourd'hui, lorsqu'elles sont seules à agir chez l'homme, que rejeter et dénigrer ce qui du Christ vit sur la terre, comme le Christ lui-même l'a prédit.

L'Évangile de St-Luc nous dit donc clairement quel est le sens de la nouvelle annonce. Lorsqu'un initié d'autrefois, portant au front le signe de Jonas, passait dans la foule, on voyait en lui quelqu'un qui peut parler des mondes spirituels. Mais seuls savaient le reconnaître ceux qui avaient reçu un certain enseignement. Il fallait une certaine préparation pour comprendre le signe de Jonas. Et il allait falloir une nouvelle préparation pour que naisse une nouvelle façon de comprendre, pour amener les âmes à maturité : « *Plus que le signe de Salomon, plus que le signe de Jonas* ».

Les contemporains du Christ Jésus ne pouvaient tout d'abord comprendre que l'ancienne façon de voir. Celle de Jean-Baptiste était la mieux connue de la plupart d'entre eux. Et il leur semblait étrange que le Christ pût apporter quelque chose d'entièrement nouveau, qu'il pût choisir des êtres qui n'avaient pas du tout l'apparence d'initiés tels qu'on se les représentait autrefois. Ils avaient cru qu'il fréquenterait ceux qui pratiquaient les exercices en usage dans l'ancienne méthode et qu'il leur enseignerait sa doctrine ; ils ne concevaient pas qu'il pût

fréquenter ceux qu'ils considéraient comme des pécheurs.

Mais le Christ leur dit : Si j'annonçais de l'ancienne façon ce que j'apporte de tout à fait nouveau aux hommes, si une forme entièrement nouvelle ne venait pas remplacer l'ancienne, ce serait comme si je mettais une pièce neuve à un vieux vêtement ou du vin nouveau dans de vieilles outres. Ce qui doit maintenant être donné à l'humanité et qui est plus que le signe de Salomon ou celui de Jonas, doit être versé dans des outres neuves, dans des formes nouvelles. Et vous devez faire l'effort de comprendre la nouvelle annonce dans sa forme nouvelle.

Ceux qui devaient comprendre le pouvaient par la puissante influence du Moi, non par ce qu'ils avaient appris mais par ce qui débordait en eux de l'entité spirituelle du Christ. N'étaient point élus pour cela ceux qui avaient été préparés selon l'esprit des anciennes doctrines, mais ceux qui, bien qu'ayant passé d'incarnation en incarnation, avaient l'apparence de gens simples et qui pouvaient comprendre par la force de la foi.

Pour eux aussi, il fallait donc un signe qui se manifestât aux yeux de tous. Et la « mort mystique » qui, pendant des millénaires, avait joué un si grand rôle dans les sanctuaires d'initiation, devait se passer sur le grand théâtre de l'histoire. Tout ce qui avait lieu dans les grands temples d'initiation s'est alors révélé sous la forme d'un événement unique, sur le Golgotha. Et l'humanité a vu se passer dans toute sa grandeur ce qu'auparavant seuls les initiés voyaient pendant les trois jours et demi où s'effectuait une initiation d'autrefois.

Celui qui connaissait les faits devait donc présenter l'événement du Golgotha tel qu'il était en réalité, c'est-à-dire comme une ancienne initiation devenue fait historique et transportée sur la scène extérieure du monde. Car c'est cela qui s'est passé sur le Golgotha. Ce que jadis un petit nombre d'initiés voyaient dans les mystères lorsqu'ils passaient par un état semblable à la mort — d'où ils emportaient la conviction que l'esprit sera toujours victorieux du corps et que l'âme et l'esprit de l'homme font partie d'un monde spirituel — tout cela devait maintenant se manifester une fois aux yeux de tous. Une initiation transportée sur le plan de l'histoire universelle, voilà ce qu'est l'événement du Golgotha.

Par là-même, cette initiation ne s'est pas seulement accomplie pour ceux qui en ont été les témoins à l'époque mais pour toute l'humanité. Ce qui découle de cette mort sur la croix se répand dans toute l'humanité. Un flot de vie spirituelle émane des gouttes de sang qui sont tombées sur le Golgotha des plaies du Christ Jésus et peut pénétrer dans l'humanité toute entière. Car ce qu'avaient apporté les annonces antérieures en tant que sagesse devait entrer dans l'humanité en tant que force. Telle est la grande différence entre l'événement du Golgotha et les enseignements des fondateurs de religion autres que le Christ.

Il faut une intelligence des choses plus profonde que celle d'aujourd'hui pour comprendre ce qui s'est passé autrefois sur le Golgotha. L'élément physique

auquel le Moi a été uni à l'origine de l'évolution terrestre, c'est le sang. Le sang est l'expression extérieure du Moi humain. Les hommes auraient rendu leur Moi de plus en plus fort et auraient suivi une évolution purement égoïste si le Christ n'était pas venu. Ils en ont été préservés par l'événement du Golgotha. Mais qu'a-t-il fallu pour cela ? Il a fallu que l'excédent de la substance du Moi, que le sang coule. Ce qui a commencé lorsqu'au Mont des Oliviers la sueur a coulé du corps du Sauveur en gouttes de sang s'est achevé lorsque le sang a coulé des plaies du Christ Jésus sur le Golgotha. C'est ce sang répandu qui est le « signe » de l'excédent d'égoïsme qui existe dans la nature humaine et qui a dû être sacrifié.

Il faut donc que nous approfondissions le sens spirituel du sacrifice du Golgotha. Ce qui s'y est passé n'est pas visible pour le chimiste. Si l'on avait fait l'analyse chimique du sang qui a été versé sur le Golgotha, on y aurait trouvé les mêmes substances que dans le sang de n'importe quel autre homme. Mais lorsqu'on examine ce sang avec les moyens dont dispose l'investigation occulte, on découvre qu'en fait, c'est un autre sang. Par son excédent de sang, l'humanité aurait sombré dans l'égoïsme si un amour infini n'était intervenu et que ce sang ne s'était pas répandu. Un amour infini est mêlé au sang qui a coulé sur le Golgotha et les recherches de l'occultiste l'y découvrent en effet.

L'auteur de l'Évangile de St-Luc a voulu décrire tout particulièrement comment, grâce au Christ, l'amour infini est descendu sur la terre afin d'en chasser peu à peu l'égoïsme. Car chacun des évangélistes décrit ce qu'il est dans son rôle de décrire. Si nous pouvions approfondir encore toutes ces questions, nous verrions se dissiper les contradictions que peut découvrir une étude purement matérialiste, tout comme se sont effacées les contradictions qui se rapportent à l'enfance de Jésus de Nazareth. Chacun des évangélistes dépeint ce qui lui tient particulièrement à cœur d'après son propre point de vue.

St-Luc raconte donc ce que ses informateurs, les témoins oculaires et les serviteurs de la Parole ont pu voir après y avoir été préparés. Les autres évangélistes ont vu autre chose. St-Luc a vu ce qu'est l'amour illimité qui pardonne, alors même qu'on lui inflige les pires outrages. C'est donc à juste titre que résonnent du haut de la Croix du Golgotha des paroles qui sont l'expression de cet idéal d'amour : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ». Celui qui sur la Croix accomplit l'acte du parfait amour implore, par amour pour eux, le pardon pour ceux qui l'ont crucifié.

L'Évangile de St-Luc est aussi celui de la puissance de la foi. Il fallait souligner l'existence dans la nature humaine d'un élément qui peut en rayonner et dont la seule présence suffit pour arracher l'homme au monde des sens quel qu'attaché qu'il y soit. Imaginons un homme que toutes sortes de crimes ont lié au monde sensible dont le jugement lui a infligé un châtement, mais supposons que se soit maintenu en lui le germe de la foi. Il sera alors aussi différent d'un autre criminel en qui ce germe ne s'est pas conservé que l'un des deux larrons était différent de

l'autre. L'un n'a pas la foi et le jugement s'accomplit pour lui ; l'autre a la foi, telle une faible lueur qui brille dans le monde spirituel ; il ne perd donc pas contact avec celui-ci. Aussi le Christ lui dit-il : « *Aujourd'hui* (puisque tu sais que tu es uni au monde spirituel), *tu seras avec moi dans le Paradis* ». Ainsi, dans l'Évangile de St-Luc, les vérités de foi et d'espérance, proclamées du haut de la Croix, s'ajoutent à celle de l'amour.

Mais il reste encore quelque chose à accomplir dans ce domaine de l'âme que veut tout particulièrement nous décrire l'auteur de l'Évangile de St-Luc. Lorsqu'un être humain est imprégné de l'amour qui rayonne de la Croix du Golgotha, il peut lire dans l'avenir et dire : sur la terre, l'évolution doit se passer de telle façon que l'esprit qui vit en moi transforme peu à peu toute l'existence physique de la terre. Ce principe qui existait avant l'intervention luciférienne, le Principe du Père, l'esprit que nous recevons, nous allons peu à peu le rendre au Père ; mais nous nous laisserons entièrement imprégner par le principe du Christ et nos mains seront alors l'expression de ce qui vit dans nos âmes sous forme d'une image claire et précise. Tout comme nos mains ne sont pas créées par nous mais par le Principe du Père, elles seront imprégnées par le principe du Christ.

Et au fur et à mesure que les hommes passeront d'incarnation en incarnation, l'élément spirituel qui émane du Mystère du Golgotha pénétrera dans leurs actions extérieures — jusque dans le principe du Père — si bien que le monde tout entier sera imprégné du principe du Christ. Les hommes imiteront alors la confiante abnégation qui s'est affirmée du haut de la Croix, nous ouvrant pour l'avenir la plus sublime des espérances et nous permettant d'exprimer ainsi notre idéal : « Je veux qu'en moi germe la foi ; je veux qu'en moi germe l'amour. La foi et l'amour vivront alors en moi et je sais que s'ils deviennent assez forts, ils imprégneront tout ce qui est extérieur. Je sais même qu'en moi le principe du Père en sera lui aussi imprégné. À la foi et à l'amour s'ajoutera ainsi l'espérance dans l'avenir de l'humanité et chacun saura que s'il possède la foi et l'amour il peut nourrir l'espoir que ce qu'il a déjà du Christ en lui se manifestera peu à peu au-dehors. Alors les hommes comprendront ces paroles qui ont résonné du haut de la Croix : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* ».

Et c'est ainsi que les paroles d'amour, de foi et d'espérance qui sont tombées de la Croix, nous ont été transmises par l'Évangile qui décrit comment deux courants spirituels, autrefois distincts l'un de l'autre, ont conflué dans l'âme du Jésus de Nathan. Ce qui autrefois était devenu sagesse dans l'humanité a maintenant pénétré en elle comme une force de l'âme, comme le grand idéal du Christ. Et l'âme humaine a maintenant pour devoir de comprendre toujours mieux ce que lui révèle un document tel que l'Évangile de St-Luc afin qu'en elle deviennent de plus en plus vivantes les trois paroles qui ont retenti du haut de la Croix. Alors, à l'aide de la science spirituelle, les hommes verront que ce qui vient de la Croix et qui nous a été transmis par l'Évangile de St-Luc, n'est pas un enseignement mort mais

une Parole vivante. Et voilà comment la science spirituelle peut dévoiler peu à peu le sens caché des documents religieux.

*

* *

Nous nous sommes efforcés dans cette série de conférences de découvrir le sens caché de l'Évangile de St-Luc. Il en est naturellement de cet Évangile comme des autres : un seul cycle de conférences ne suffit pas pour tout dire. Vous comprendrez donc que beaucoup de choses soient restées obscures sans que j'insiste sur le fait que dans un document d'une portée aussi universelle, beaucoup de choses doivent rester inexpliquées. Cependant, si vous suivez le chemin indiqué par des conférences de ce genre, vous approfondirez toujours plus certaines vérités et vos âmes seront de plus en plus réceptives à la Parole vivante qui se cache derrière le texte extérieur.

La science spirituelle, l'anthroposophie, n'est pas une doctrine nouvelle. C'est un instrument destiné à faire comprendre ce qui a déjà été donné à l'humanité, c'est-à-dire les documents de la révélation chrétienne. Si vous l'envisagez dans cet esprit, vous ne serez plus tentés de dire qu'il y a une théosophie chrétienne et une autre qui ne l'est pas. Il n'y a qu'une seule science spirituelle, qu'un seul instrument pour proclamer la vérité. Et nous l'utilisons pour faire ressortir les trésors de la vie spirituelle de l'humanité. C'est la même science spirituelle dont nous nous servons pour expliquer soit la Bhagavad Gita, soit un Évangile.

Ce qui fait la grandeur du courant de la science spirituelle, c'est qu'il peut dévoiler tout ce qui constitue le trésor spirituel. Ce serait mal l'interpréter que de se fermer à l'une des révélations, quelle qu'elle soit, qui ont été données aux hommes. Considérez dans cet esprit le témoignage de l'Évangile de St-Luc et voyez combien il est inspiré par l'amour. Alors ce que la science spirituelle vous apprendra à découvrir dans cet Évangile prendra racine dans votre âme ; non seulement vous seront révélés les mystères de l'univers, les fondements de l'existence, mais vous comprendrez ce que signifient ces paroles si pénétrantes : « Et paix dans les âmes humaines qu'anime la bonne volonté ». Car s'il est bien compris, l'Évangile de St-Luc plus encore que tout autre document est fait pour susciter dans les âmes cette chaleur d'amour qui peut engendrer la paix sur la terre, — image la plus parfaite des mystères divins révélés sur terre.

Ce qui peut être révélé doit se refléter ici-bas et remonter, sous forme de reflet, vers les hauteurs de l'esprit. Si nous approfondissons l'anthroposophie dans ce sens, elle pourra nous révéler les secrets des Êtres divins et de l'existence spirituelle ; le reflet de ces révélations vivra alors dans nos âmes : l'amour et la paix, la plus belle image qui puisse rendre sur la terre ce qui vient vers elle du haut des Cieux.

Voilà comment nous pouvons faire nôtres les paroles de l'Évangile de St-Luc telles qu'elles résonnent au moment où le Nirmanakaya du Bouddha descend sur l'enfant-Jésus de Nathan. Les révélations se déversent des mondes spirituels sur la terre ; elles se reflètent dans le cœur des hommes sous forme d'amour et de paix, dans la mesure où ceux-ci s'ouvrent à cette bonne volonté que le principe du Christ fait réellement épanouir au point central de l'être humain, dans le Moi. Voilà ce qui sonne clair si nous savons comprendre l'Évangile de St-Luc et qui rayonne avec chaleur des paroles suivantes :

« La révélation des mondes spirituels dans les hauteurs et son image reflétée dans les cœurs apporte la paix à ceux qui, sur terre et de leur propre fond, font éclore dans le cours de l'évolution terrestre la véritable bonne volonté ».

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement de l'Éditeur

Chapitre I. *Initiés et clairvoyants. – Différents aspects de l'initiation*

Chapitre II. *Étude de la chronique de l'Akasha. – Union des différents courants spirituels. – Mission des Bodhisatvas et mission du Bouddha*

Chapitre III. *Infiltration de la conception bouddhique dans l'Évangile de St-Luc*

Chapitre IV. *Les centres de Mystères dans l'Atlantide. – Le Nirmanakaya du Bouddha et l'Enfant-Jésus de la lignée de Nathan. – L'âme d'Adam avant la Chute. – L'individualité de Zoroastre*

Chapitre V. *La mission des grands courants spirituels. – Les doctrines du Bouddha et de Zoroastre se rejoignent dans l'événement de Palestine*

Chapitre VI. *Le rôle du Bouddha. – Moïse et le Décalogue. – Elie, Jean-Baptiste et l'enfant-Jésus*

Chapitre VII. *Les deux enfants Jésus. – L'entité du Christ. – Vishva-Karman, Aoura-Mazdao et Iahvé. – Le mystère du Treizième*

Chapitre VIII. *L'action de l'esprit et de l'âme sur le corps. – L'apparition du Christ. – La parabole du Semeur. – La guérison du paralytique et de la fille de Jaïre*

Chapitre IX. *Le Christ et le Moi. – Les signes des temps. – La parabole de l'économe infidèle – La roue de la Loi et la roue de l'Amour. – La connaissance de l'amour et la force de l'amour*

Chapitre X. *Karma et réincarnation. – Résurrection du jeune homme de Naïn. – La naissance virginale. – Le signe de Jonas et le signe de Salomon. – Le signe de la mort sur la Croix. – L'Évangile de la foi, de l'amour, de l'espérance.*

Bibliographie

{1} R. Steiner : « *L'évangile de St-Jean* » et « *L'évangile de St-Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles* ». Ed. de la Science Spirituelle, Paris, 1934, 1935.

{2} R. Steiner : « *L'Initiation* ». Ed. Science Spirituelle, Paris, 1949, et « *L'Univers, la Terre et l'Homme* », 1950.

{3} Paru en 1946 aux Éditions de la Science Spirituelle.

{4} Sur le Kamaloca et le Dévachan, voir de Rudolf Steiner : « *Théosophie* ».

{5} Voir sur ce sujet : « *L'Enfant et le cours de la Vie* » et « *Bases Spirituelles de l'Education* », par Rudolf Steiner. Ed. Science Spirituelle.

{6} Voir de Rudolf Steiner : « *L'Orient à la lumière de l'Occident* » et « *L'Évangile de St-Matthieu* ».

{7} *L'Enfant-Jésus descendant de Salomon fut l'aîné, puis naquit Jean-Baptiste, puis, quelques mois plus tard, l'enfant-Jésus descendant de Nathan.*

{8} Dans les plus récentes traductions françaises de l'Évangile (entr'autres celle de Segond), ce passage est traduit comme suit : « *C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle* » (St-Matthieu, XII, 34). L'erreur signalée par le Docteur Steiner en 1912 a donc été rectifiée au moins en partie. (Note du traducteur).

{9} Voir de Rudolf Steiner : « *L'Évangile de St-Jean* », 1908, chap IV, et « *L'Évangile de St-Jean* », 1909, chap. VII, VIII et X.